


600048170Q



Oriel College

Presented by Mr D. B. Monro, Vice Provost.

1880

RECHERCHES

SUR LES

HABITANTS PRIMITIFS DE L'ESPAGNE

A L'AIDE DE LA LANGUE BASQUE

Imprimerie L. Toinon et Cie, à Saint-Germain.

RECHERCHES

SUR LES

HABITANTS PRIMITIFS DE L'ESPAGNE

A L'AIDE DE LA LANGUE BASQUE

PAR

GUILLAUME DE HUMBOLDT

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR

M. A. MARRAST

Procureur impérial à Oloron-Sainte-Marie (Basses-Pyrénées).

AVEC UN AVERTISSEMENT ET DES NOTES DU TRADUCTEUR

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
67, RUE RICHELIEU

1866

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR

M. Michelet, qui a si heureusement mis à profit les travaux des savants allemands, a donné le premier une analyse assez étendue des *Recherches sur les habitants primitifs de l'Espagne, à l'aide de la langue basque*, par M. Guillaume de Humbolt, en exprimant le regret que cet *admirable petit livre*[1] ne fût pas encore traduit.

J'ai tenté de reproduire fidèlement ce livre, l'un des chefs-d'œuvre de l'érudition allemande. On sait que, digne frère de l'auteur du *Cosmos*, dont la renommée n'a pas, même en France, effacé la sienne, Guillaume de Humbolt, homme politique, linguiste, historien, philosophe et poëte, se voua surtout à l'étude du langage, et fut, avec Bopp et Schlegel, un des fondateurs de la méthode nouvelle. A leur exemple, les philologues abandonnant les conceptions *à priori*, et cessant de se préoccuper exclusivement de similitudes de mots trop souvent illusoires, entreprirent la comparaison

1. *Histoire de France*, t. I, p. 437-447

des formes grammaticales des langues, et reconnurent les lois qui en régissent les transformations, procédé appliqué avec tant de succès par l'école contemporaine.

Dans le vaste cercle des études qui ont rempli sa vie, G. de Humbolt a fait entrer successivement les langues orientales, le chinois dont il acheva de révéler le vrai caractère, le basque et les origines du peuple basque, les idiomes de l'Amérique, etc. Son dernier travail, et le plus important, fut l'Essaisur la différence de construction des langues, introduction au grand ouvrage sur le kawi, terminé et publié après sa mort par le docteur Buchsmann[1]. Il est aussi l'auteur d'œuvres politiques et littéraires, de récits de voyages, et des *Lettres à une amie,* recueil devenu populaire en Allemagne, qui montre sous un touchant aspect son âme généreuse.

L'exposé, même le plus rapide, de travaux aussi considérables, dont l'influence se révèle presque à chaque page des philologues français ou étrangers, qui saluent G. de Humbolt comme un de leurs maîtres, demanderait tout un volume et ne saurait être entrepris que par un homme profondément initié à la science du langage. Cette tâche difficile a été remplie en Allemagne d'une façon complète, surtout par M. Haym (*Wilhelm von Humbolt; Lebensbild und Caracteristik, in*-8°. Berlin, 1856).MM. Schasler et Steinthal ont publié

1. On trouvera à l'appendice la liste complète des œuvres philologiques de G. de Humbolt.

aussi de remarquables appréciations des théories de Humbolt sur le langage. (*Die Elemente der philosophischen Sprachwissenschaft W. von Humbolt's*, *in*-8°, Berlin, 1847 : *Schasler*. —*Die Sprachwissenschaft W. von Humbolt's und die hegel'sche philosophie*, *in*-8°, Berlin, 1848 : *H. Steinthal.*) Chez nous, beaucoup d'excellents jugements sur Humbolt, et d'analyses partielles de ses ouvrages, sont disséminés dans une foule de revues et de mémoires. Voir entre autres plusieurs articles de la *Revue germanique*, dont l'un a été publié par son auteur, M. Challemel-Lacour, dans la Bibliothèque de philosophie contemporaine (Paris, 1864).

Les études basques de G. de Humbolt sont les seules dont je puisse traiter ici. C'est à Paris, en 1799, qu'il commença à s'occuper de cette langue presque inconnue à cette époque, hors du pays où on la parle. Ses recherches à la Bibliothèque lui firent découvrir le dictionnaire manuscrit de Pouvreau et les proverbes d'Oïhenart, trésors oubliés sur lesquels il appela l'attention des érudits. En 1800, il voyagea en Espagne, visita le pays basque tout entier, explorant les sites, observant les coutumes et se passionnant de plus en plus pour un idiome qui lui parut à juste titre l'un des plus merveilleux modes d'expression de la pensée humaine. Il devint l'ami du curé de Durango, don Pedro de Astarloa, et d'autres savants espagnols connus par de patientes recherches trop souvent gâtées par l'esprit de système. Il nous parle lui-même (ch. VII) de ses longues promenades *philologiques* dans les campagnes de la Biscaye, en compagnie d'Astarloa. — On

ne possédait alors qu'un très-petit nombre de livres imprimés en langue basque. Un des plus anciens, remontant à 1571, était la traduction du Nouveau Testament, dédiée à Jeanne d'Albret.

A la prière de Humbolt, désireux de s'assurer par des expériences répétées de toutes les ressources de la langue, le curé de Marquina, don Antonio de Moguel y Urquisa, publia en basque la traduction de plusieurs discours et morceaux choisis des meilleurs auteurs latins (Tolosa, 1802). Le passage de la préface qui a trait à G. de Humbolt est curieux; le voici dans toute sa naïveté :

« Un noble y sabio Prusiano, llamado varon de » Humbolt se dedicò in Paris à la lectura del arte y » diccionario vascongados. Logrò leer alli la version » vascongada del Nuevo Testamento, y algunas obras » de Oyenarto. Ha venido desde esta capital sin mas » objeto que el tratar en estos paises con los mas ver- » sados en este idioma; le he tratado, y quedé ad- » mirado de las luces que adquiriò, de las reflexiones » que hacia, de la agudeza de sus preguntas, y como » estaba instruido en las lenguas hebrea, griega, ale- » mana y otras del norte, se hacia luego cargo del arti- » ficio de la conjugacion, y de los primeros de las » inflexiones. Venia Comisionado de alguna sociedad de » sabios, que *intentan descubrir las lenguas matrices,* » *primitivas y originales.* Va à publicar en breve, al- » guna obra sobre este idioma despreciado por muchos » sabios españoles que debian confundirse en seme- » jante exemplo. El sabio Prusiano quere demontrar

» que el idioma bascongado es eloquente, puro, y
» fecondo.

» Por su suplica y influxo, he hecho las versiones
» de varias arengas, y oraciones selectas de Q. Cur-
» cio, Tito-Libio, Tacito, Salustio, y tambien las de
» dos exordios de las dos oraciones de Ciceron contra
» Catilina, todas piezas de la mayor elegancia, etc. »

Moguel se trompait : Humbolt n'avait pas reçu de mission et ne voyageait point à la recherche des langues mères, primitives et originales. Aux yeux du bon curé, son suffrage vengeait bien l'*euscara* des dédains ridicules de certains auteurs espagnols qui, n'en comprenant point le mécanisme, le traitaient de jargon barbare et sans règles (V. Mariana).

Revenu en Allemagne, G. de Humbolt voulut entreprendre un tableau complet, vraie monographie de la race basque, comprenant la description du pays, son histoire et l'analyse de la langue, étudiée aussi au point de vue des recherches sur les habitants primitifs de l'Espagne. Il fit part de ce projet dans un article inséré dans le *Museum allemand* de Frédéric Schlegel, et qui n'a pas été publié dans ses œuvres complètes. Il porte ce titre : « Annonce d'un ouvrage sur la langue basque, et sur la nation basque étudiée d'après les données fournies par sa langue. » (*Ankundigung einer Schrift über die baskische Sprache und Nation, nebst angabe des Gesichtpuncktes und Erhaltes desselben.*) Le docteur Mahn l'a reproduit en entier dans l'introduction de son livre : « Monuments de la langue basque » (*Denkmaler der baskischen Sprache.*

Berlin, 1857). Après avoir exposé sa théorie des langues qu'il considérait déjà (avec son illustre compatriote Schlegel) comme *des créations d'un seul jet*, des êtres organisés qui ont leurs formes propres et dont les variations accidentelles peuvent être ramenées à des types constants, exprimant chacun une manière de voir et de sentir particulière à un peuple, Humbolt traçait en ces termes le plan du livre qu'il méditait :

« Cet ouvrage aura trois parties :

» La première contiendra mes observations sur la » contrée et ses habitants durant mon séjour dans le » pays basque espagnol et français. J'y peindrai le sol, » les mœurs et le caractère de cette race vive et intel- » ligente, disséminée dans les vallées pyrénéennes, et » sur la côte de l'Océan, à la fois montagnarde et mari- » time, constituée depuis une haute antiquité en » groupes indépendants unis par un lien fédératif, » à la manière des petits peuples de la Grèce an- » tique.

» Je laisserai à ce tableau la forme d'une relation de » voyage.

» La seconde partie contiendra l'analyse de la langue » basque, accompagnée de morceaux écrits en cette » langue à diverses époques; on aura ainsi une idée » complète de la grammaire et du vocabulaire. Dans » cet examen, je ne perdrai pas de vue les autres lan- » gues, car, pour moi, la connaissance du basque n'est » qu'un des éléments de l'étude comparative qui per- » mettra d'édifier un jour l'*Encyclopédie générale du* » *langage*. Je comparerai le basque avec les autres

» langues, et j'indiquerai (si cela est possible) à quelle » classe et à quelle famille il se rattache.

» La troisième partie sera la conclusion des deux » premières, sous forme de recherches historiques et » philosophiques sur le peuple basque et son idiome. » Elle fera connaître le rang auquel cette nation a droit » dans l'histoire de l'humanité. »

Si, distrait par tant d'autres travaux, G. de Humbolt n'a pas exécuté en entier ce plan si vaste, ses études basques ont valu à la science des fragments précieux et un livre qui est un chef-d'œuvre.

Les Esquisses de voyage en Biscaye, morceau assez étendu, offrent un vif sentiment des beautés de la nature, et abondent en observations pleines d'intérêt, dont un grand nombre sont reproduites dans les autres écrits de Humbolt.

En 1817, parurent les rectifications et additions à la première partie du deuxième volume du *Mithridate* d'Adelung, sur la langue cantabrique ou basque. (Berlin, in-8°, 83 pages.)

Le *Mithridate* d'Adelung, dont le premier volume parut en 1806, était destiné à présenter un tableau de toutes les langues connues, fondé principalement sur la division géographique. Un procédé si peu scientifique ne laisse guère aujourd'hui à cette immense compilation que la valeur d'une collection de mots. Les trente premières pages du second volume étaient consacrées à la langue basque. Adelung s'était beaucoup servi de Larramendi et d'Oïhénart, mais son travail renfermait de nombreuses erreurs. — Dans des

additions, Humbolt fit enfin connaître le véritable système grammatical de la langue basque, déjà en germe dans les ouvrages de Larramendi, Oïhénart, Harriet, qu'il rectifia sur bien des points importants; il exposa les différences des dialectes, donna un recueil de mots et plusieurs morceaux en langue basque; enfin, il appela le premier l'attention sur les chants populaires euskariens, dont, au dire des gens du pays, un si grand nombre restent encore à recueillir. (V. Francisque Michel.)

Malgré le mérite incontestable de cet opuscule, où, comme toujours, Humbolt s'est montré initiateur et a ouvert la voie où l'on s'est engagé après lui, les juges les plus compétents pensent qu'il est aujourd'hui bien dépassé par les résultats que tant de nouvelles études ont accumulés depuis quarante ans. Sur le nombre des cas qu'il réduisait à trois, sur une foule de particularités des dialectes, sur la théorie du verbe, les idées de Humbolt ont dû souvent être abandonnées par ses successeurs, qui reconnaissent tous combien l'impulsion donnée par ce grand esprit a servi à leurs progrès[1].

Le livre sur les habitants primitifs de l'Espagne (Berlin, 1821) s'adresse à bien d'autres encore qu'à des érudits de profession, et présente, ce me semble, un intérêt particulier pour le public français, puisque les descendants des Ibères peuplent encore quelques

1. Voy. *Études grammaticales sur la langue euskarienne*, par Th. d'Abbadie et A. Chaho. Paris, 1836. — *Dissertation sur la langue basque*, par l'abbé Darrigol, 1828. — *Le verbe basque*, par l'abbé Inhauspe.

vallons de nos Pyrénées, et parlent la langue de leurs aïeux.

C'est un problème qui nous touche que celui des destinées de cette race, dont l'histoire ne commence pour nous qu'avec celle des invasions qui l'ont transformée.

De son passé antérieur, il ne subsiste que les plus obscurs vestiges. Sa religion, sans temples, sans corps sacerdotal, simple adoration peut-être des forces de la nature, était déjà un mystère pour Strabon, qui parle du Dieu *innommé* qu'honoraient les Celtibères durant les nuits de pleine lune. Ses monuments écrits ont péri tous; on s'efforce d'en reconstituer quelques-uns par l'explication conjecturale de quelques légendes de médailles en caractères inconnus, et d'inscriptions lapidaires d'une authenticité fort douteuse. (V. ch. L.) Mais le vrai legs du passé, c'est cette langue parlée encore par bien des milliers d'hommes, si sonore, si poétique, vraiment vivante et non desséchée par l'abstraction comme ces langues analytiques qui ont perdu le sens originel de leurs mots devenus des chiffres; ayant sans doute ses lacunes, ses insuffisances, mais offrant à l'admiration du linguiste un système de conjugaison qui réalise le modèle de la simplicité la plus philosophique; *épuisant en un mot toutes les modifications d'une manière parfaite*, pour emprunter les expressions de G. de Humbolt lui-même.

Dès longtemps, les Basques et leur idiome ont prêté à d'innombrables hypothèses, et l'on peut dire qu'il est peu de sujets sur lesquels on ait déraisonné davantage. G. de Humbolt, par une admirable application de la

philologie à l'histoire, a su porter la lumière sur un des points les plus controversés. L'examen des anciens noms de lieux de l'Espagne, presque tous ramenés aux radicaux basques, lui donna la conviction que les habitants primitifs de cette contrée, les Euskues, ou, comme les étrangers les appelèrent, les Ibères, ne parlaient qu'une langue, le basque, subdivisé en plusieurs dialectes, et occupaient la péninsule entière (Espagne et Portugal), antérieurement aux invasions celtique, punique et romaine.

C'est là l'idée principale, entrevue déjà par le jésuite Hervas, par Leibnitz lui-même (V. Max Müller, *Science du langage*, p. 146 de la traduction française), développée avec une évidence saisissante dans un livre devenu le point de départ de toutes les recherches ultérieures.

Si Goëthe, en un jour de mauvaise humeur, a pu dire, et non sans raison, que les Allemands possèdent le don de rendre les *sciences inabordables*, Humbolt échappe pleinement à ce reproche. Chez lui l'érudition la plus solide n'embarrasse jamais la pensée. Sa méthode simple et claire consiste à laisser parler les faits, sans les forcer à démontrer un système préconçu, et à se garder de baser des assertions générales sur des analogies peut-être fortuites. — Fidèle à l'adage euskarien : *le sage croit peu*, il a soin quand il doute, ce qui lui arrive souvent, de provoquer de nouvelles recherches, préférant l'ignorance aux conjectures. Il commence par critiquer la méthode peu scientifique des savants espagnols, qui se perdaient en

hypothèses sur l'origine de la langue basque, *fille* ou *mère de l'hébreu*, langue primitive de l'humanité, parlée dans le Paradis terrestre [1], et se livraient aux plus étranges fantaisies étymologiques dont il cite de singuliers exemples. Il déplore la rareté et l'insuffisance des documents; car à cette époque, on n'avait pas dressé le glossaire comparatif des différents dialectes basques. — Il eût applaudi avec toute l'Europe savante aux publications du prince Louis-Lucien Bonaparte, auquel la science du langage doit encore tant de remarquables études sur différents idiomes européens [2].

Les monuments les plus anciens, les plus authentiques du peuple qui a primitivement occupé l'Espagne, sont les noms de lieux, montagnes, lacs, fleuves et villes, qui ne nous sont guère parvenus qu'altérés et défigurés par les historiens et les géographes de l'antiquité, qui les accommodaient à la prononciation grecque et latine. Ce sont ces noms qu'il faut ramener à leurs radicaux, en distinguant (ce qui n'avait jamais été fait) les mots dérivés du basque de ceux dérivés des idiomes de tous les peuples successivement envahisseurs de l'Espagne.

Cette recherche que rendaient si ardue les permutations phonétiques, accomplie avec une patience et

1. Ce dernier point fut décidé affirmativement par le chapitre métropolitain de Pampelune, il y a environ deux cents ans. (Max Muller, *Science du langage*, p. 140.)

2. Le catalogue a paru à Londres, chez Barclay, 1858-1862-1863. — On trouvera à l'appendice la liste complète des publications de philologie basque du prince Lucien.

une sagacité rares, étendue aux noms de lieux de la Gaule, de l'Italie, des trois grandes îles de la Méditerranée et de la Thrace, ce grand chemin des *envahisseurs de l'Europe occidentale*, remplit la plus grande partie du livre et amène les conclusions suivantes :

1° L'étude comparative des noms de lieux de la péninsule ibérique et de la langue basque démontre que cette langue était celle des Ibères, qui n'en parlaient qu'une, et l'identité des peuples ibériques et des peuples parlant le basque.

2° On trouve des noms de lieux basques dans toutes les parties de la Péninsule, sans exception, de même que les Ibères y étaient partout répandus.

3° Parmi les noms de lieux de la Péninsule, il en est d'autres dont la comparaison avec les noms de lieux des pays habités par les Celtes atteste l'origine celtique ; ils servent à faire connaître, là où font défaut les témoignages historiques, les localités où les Celtes se trouvèrent mêlés aux Ibères.

4° Les Ibères n'habitèrent, sans être mêlés aux Celtes, qu'autour des Pyrénées et sur la côte méridionale. Les deux peuples mélangés occupaient l'intérieur, la Lusitanie et la plus grande partie de la côte nord.

5° Les Celtes ibériens se rapportaient pour le langage aux Celtes, d'où proviennent les anciens noms de lieux de la Gaule et de la Grande-Bretagne, et les langues encore vivantes dans ces contrées. Mais probablement ce n'étaient point des peuples de pure souche gallique, détachés d'une nation restée derrière

eux. La différence de caractère et d'institutions le démontre suffisamment. Peut-être s'établirent-ils dans les Gaules avant les temps historiques, ou du moins avant les Gaulois. En tout cas, dans leur mélange avec les Ibères, c'était le caractère ibérien qui dominait, et non le caractère gaulois, tel que les Romains nous l'ont fait connaître.

6° Hors de l'Espagne, vers le nord, on ne trouve aucune trace des Ibères, excepté dans l'Aquitaine ibérique et une partie de la côte de la Méditerranée. Les Calédoniens, nommément, n'appartenaient pas à la race ibérique, mais à la celtique.

7° Vers le sud, les Ibères étaient établis dans les trois grandes îles de la Méditerranée; les témoignages historiques et l'origine basque des noms de lieux le démontrent. Toutefois ils n'y étaient pas venus, au moins exclusivement, de l'Ibérie ou de la Gaule, mais ils s'y trouvaient de temps immémorial, ou bien ils y vinrent de l'Orient.

8° Il n'est pas encore prouvé que les Ibères appartinssent aux peuples primitifs de l'Italie continentale. Cependant le grand nombre de noms de lieux d'origine basque, que l'on y remarque, donne du poids à cette opinion.

9° Les Ibères diffèrent des Celtes, tels que nous connaissons ceux-ci par les débris de leurs langues, et par le témoignage des Grecs et des Romains. Il n'y a cependant aucune raison de nier toute parenté entre les deux nations.

Humbolt a toujours judicieusement interprété les

témoignages historiques, et son tableau comparatif des mœurs, du caractère et de la religion des Gaulois, des Ibères et des Celtibères est du plus grand intérêt. (Ch. XLIII.)

De curieux rapprochements entre le basque et les langues américaines (v. ch. XLVIII) et quelques considérations sur la numismatique et l'épigraphie des Ibères, qui n'avaient encore rien révélé sur le prétendu *alphabet national* de ce peuple, servent de complément à l'ouvrage.

Humbolt, on l'a vu, ne fait qu'effleurer la question si débattue de l'origine des Basques. S'il semble plusieurs fois incliner à considérer ce peuple comme un rameau détaché dès les temps les plus reculés *du grand arbre celtique*, il a soin de présenter comme une pure hypothèse cette opinion tout à fait abandonnée aujourd'hui.

Il est reconnu que le basque ne se rattache en aucune façon au groupe des langues indo-européennes. C'est même le seul point sur lequel on paraît d'accord ; mais le problème subsiste tout aussi obscur, à en juger par tant d'explications diverses.

Ce n'est guère qu'à la langue basque qu'on a pu demander le secret des origines du peuple basque, tous les autres documents ayant péri. C'est là une des applications de la méthode ambitieuse, si chère aux Allemands, qui prétend découvrir, entre chaque langue et l'état social du peuple qui la parle, des *rapports nécessaires*, et lire l'histoire inconnue des migrations des races sous les mots et les formes gram-

maticales. Jusqu'à quel point est-on autorisé à identifier ainsi les langues et les races? L'expérience donne de continuels démentis à cette théorie, car il y a bien des exemples de peuples envahis, transplantés ou simplement mêlés à d'autres, qui ont adopté un autre langage que leur langage primitif. De nos jours, le cornique a cessé d'être parlé en Angleterre. (V. Max Müller). Qui croira cependant que la race celtique soit éteinte dans la région où régnait cet idiome? Une communauté de langage n'implique donc point *nécessairement* une même origine. Il sera bien plus hasardeux encore de reconstituer l'histoire d'une nation sur la foi de quelques analogies de langage.

Ces réserves faites, nous croyons utile de mentionner en peu de mots les principales opinions récemment émises sur les origines du peuple basque, recherchées à l'aide de son idiome, en nous dispensant toutefois de citer les auteurs qui ont voulu voir dans les Euskariens les descendants des Grecs ou des Phéniciens.

Constatons d'abord que plusieurs des plus illustres philologues contemporains n'ont pas cru pouvoir se prononcer.

Jacob Grimm (*Histoire de la langue allemande*, p. 8) s'exprime ainsi :

« De tous les idiomes ibériques, le basque s'est con-
» servé seul jusqu'à nos jours dans toute sa richesse.
» Il serait très-intéressant de rechercher si cet idiome
» possède des affinités réelles avec les langues cauca-
» siques, ou si tout rapport se borne à quelque vague

ressemblance [illegible] de mots.

[illegible] mais cette re- servé [illegible] au nombre des [illegible]

[illegible] dans se- [illegible] [illegible] langue- [illegible] rapproch- [illegible] encor- [illegible]

[illegible] ressemblances [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

et en Gaule, et successivement refoulé par les Celtes jusqu'au pied des Pyrénées. Leur langue offrirait, quant aux formes grammaticales, une grande ressemblance avec celles de souche *sabméenne*, telles que le *groënlandais* et le *lapon*. Le savant professeur de Strasbourg croit même que les grammairiens nationaux ont singulièrement exagéré la richesse de formes du verbe basque. Cette richesse provient, d'après lui, de ce que, en *euskara*, le verbe est encore ce que dans l'origine il a été dans toute famille de langues, et ce qu'il est resté aujourd'hui dans beaucoup de langues américaines, savoir : un *adjectif verbal*, qui, comme tel, est susceptible d'être *composé* et d'être non-seulement *conjugué*, mais encore *décliné*. De là, dans le verbe basque, ces formes grammaticales innombrables qui sont *possibles* au point de vue de la grammaire, mais sont loin d'être toutes usitées.

Pour M. Alfred Maury (*Revue des Deux Mondes*, 1857), comme pour M. Schleicher, le basque est une langue polysynthétique, dont l'organisme rappelle d'une manière assez frappante celui des idiomes du Nouveau-Monde. Elle présente ces particules adjonctives que les philologues nomment postpositions, et qui servent à distinguer les cas. C'est de la sorte qu'elle constitue sa déclinaison. Ce caractère paraît dans les langues tartares, qui appartiennent à l'Asie centrale. La langue euskarienne apparaît donc comme un chaînon qui lie les langues américaines aux langues ougro-tartares, car le finnois offre aussi, quoique à un moindre degré, le caractère d'aggluti-

nation que l'on remarque dans le basque. On pourrait donc supposer, *s'il était permis de tirer une induction d'un caractère isolé*, que les Ibères étaient d'une race alliée à la race tartare.

Les affinités du basque avec certains idiomes de l'Oural ont été signalées également par M. H. de Charencey (Paris, 1862), mais ces affinités n'excluent point des différences très-considérables. Les unes et les autres sont exposées dans l'ouvrage du prince Louis-Lucien Bonaparte, intitulé : *la Langue basque et les idiomes finnois* (Londres, 1862, in-4°).

L'auteur fait remarquer, que parmi les langues finnoises, le lapon du Finmark et le hongrois forment seuls le pluriel de leurs noms en *k* comme le basque. Dans cette dernière langue, les noms ne sont susceptibles de pluriel qu'au *défini*, qui se termine toujours en *a*, et il n'y a qu'une seule manière de former le pluriel, qui consiste à ajouter un *k* au nominatif du singulier défini.

En lapon, les noms dont le génitif singulier se termine en voyelle, forment leur nominatif pluriel en ajoutant un *k* à ce génitif, tandis que ceux qui reçoivent une consonne finale au même cas, demandent en outre un *a* euphonique.

Le morduin seul, parmi les langues finnoises, possède une déclinaison définie qui correspond exactement à celle de la langue basque.

Le basque, le morduin, le vogul, et le hongrois peuvent exprimer dans leur verbe le sujet et le régime direct à la fois.

Le basque, en exprimant dans son verbe les vingt-huit rapports qui résultent de la combinaison des sujets avec les régimes directs, ne confond qu'une seule fois (dans le dialecte guipuscoan) une forme avec l'autre. *Zaituste* signifie tout aussi bien : *ils t'ont* que *il vous a*. Pour vingt-huit rapports cette langue fournit donc vingt-sept formes différentes.

Comme le basque, le morduin exprime vingt-huit rapports, mais le nombre des formes qui y correspondent ne se monte qu'à quinze.

Le vogul seul possède le duel qui est inconnu dans la langue basque.

La conjugaison objective pronominale, à régime direct et indirect à la fois, et les traitements masculins, féminins et respectueux sont exclusifs au basque, qui seul, en Europe, possède un verbe aussi riche en formes logiques.

En basque, la voix transitive du verbe est toujours objective pronominale.

Dans les langues finnoises, le verbe n'est pas nécessairement objectif dans la forme.

Le basque compte six voyelles : *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, *ü*, qui subissent plusieurs changements déterminés par la présence d'une autre voyelle qui précède ou qui suit immédiatement, soit dans la syllabe antérieure du même mot, soit dans la dernière syllabe du mot qui précède.

Les langues finnoises en général, mais plus particulièrement le finnois et le hongrois, observent au contraire les règles de l'harmonie des voyelles. De même

que dans plusieurs dialectes de la langue basque une voyelle en appelle impérieusement une autre, dans la langue finnoise, et surtout dans la hongroise, certaines voyelles ne veulent absolument s'associer qu'à leurs alliées.

Mais il est à remarquer que la sympathie des voyelles ne se manifeste, en basque, qu'entre celles d'un groupe différent, tandis que dans les langues finnoises elle a lieu entre celles d'un même groupe.

Les dures avec les douces, et les douces avec les dures, c'est là la règle du basque : l'*antagonisme*. Les dures avec les dures, et les douces avec les douces, est celle des langues finnoises : le *dualisme*.

On s'était donc trop hâté de conclure de certaines analogies à l'identité des formes grammaticales du basque et des idiomes finnois, et partant à l'identité des races. Le basque ne peut être rangé dans la même classe ni même dans la même famille, et l'on est autorisé jusqu'ici à le considérer comme la seule langue *européenne*, c'est-à-dire comme la seule dont l'origine asiatique, ou, en tout cas, étrangère à l'Europe, n'est pas scientifiquement démontrée.

A défaut de la linguistique qui ne répond que par le doute, ou par l'*anarchie* dans les opinions, à des questions d'ethnographie qui dépassent peut-être sa compétence, l'anthropologie, cette science toute récente aussi, présente une solution digne d'examen et qui aurait vivement intéressé G. de Humbolt, qui, un moment, avait conçu le plan d'un essai d'anthropologie générale. On avait admis jusqu'ici que les Basques

étaient brachycéphales. On se basait sur l'étude de deux crânes déposés dans la collection de Retzius à Stockholm, et sur ce que, dans plusieurs contrées de l'Europe, où les races actuelles sont dolichocéphales, on trouve dans les couches profondes du sol des crânes brachycéphales. De là l'opinion qu'avant l'arrivée des races indo-européennes, l'Europe était occupée par des races autochthones brachycéphales. Il n'est pas douteux que les Basques sont les descendants d'une de ces races autochthones, puisque leur langue n'a rien de commun avec les langues indo-européennes. Il était donc naturel de penser que les Basques devaient être brachycéphales.

Toutefois, une théorie aussi importante réclamait des preuves plus décisives. L'authenticité des crânes examinés par Retzius ne paraissait point établie. Il était désirable aussi de continuer les expériences sur un plus grand nombre de *sujets*. Le secrétaire de la Société anthropologique de Paris, M. le docteur Paul Broca, a rendu un nouveau service à la science en enrichissant ses collections de soixante crânes provenant d'un cimetière du Guipuscoa, dans une localité où les Basques, depuis, les temps historiques n'ont subi aucun mélange de race. Ces crânes ont été mesurés et comparés avec diverses séries de crânes de races différentes. Cette étude n'a pas confirmé la théorie de Retzius. M. Broca n'a reconnu dans sa nombreuse collection que très-peu de crânes brachycéphales. Voici ses conclusions:

En premier lieu, les crânes dolichocéphales des Basques de Z... diffèrent beaucoup des crânes dolicho-

céphales des autres races d'Europe. Au lieu de présenter une dolichocéphalie frontale, ils présentent une dolichocéphalie occipitale due à la fois au développement exagéré des lobes postérieurs du cerveau et au peu de développement de sa région antérieure.

En second lieu, les Basques, si différents des dolichocéphales d'Europe, se rapprochent au contraire beaucoup des dolichocéphales d'Afrique; mais ils se distinguent à leur tour de toutes les races d'Afrique, même des plus blanches et des plus orthognathes, par la petitesse de leur mâchoire supérieure, par le peu de développement de leurs bosses cérébelleuses et par l'atrophie relative de leur protubérance occipitale. *Ces caractères d'ailleurs différencient aussi les Basques des races d'Europe.*

Aussi, si l'origine des Basques de Z... devait être cherchée en dehors du pays basque, ce ne serait ni parmi les Celtes, ni parmi les autres peuples indo-européens qu'on aurait la chance de trouver leurs ancêtres, et ce serait plutôt vers la zone septentrionale de l'Afrique que les recherches devraient se diriger. Il est assez probable qu'à une époque très-reculée l'Espagne se continuait avec le nord de l'Afrique. On ne devrait donc pas s'étonner de trouver des analogies assez étroites entre les populations primitives de ces deux régions, quand même on ne saurait pas que, depuis les temps les plus anciens, de nombreuses migrations ont eu lieu de l'une à l'autre rive du détroit de Gibraltâr.

Ces résultats sont bien dignes d'attention. Toutefois le docteur Broca connaît trop bien les difficultés des problèmes dont il poursuit la solution pour présenter comme définitive une explication que trop peu de faits confirment encore.

Le livre de Humbolt n'a donc pas vieilli, bien que quarante-quatre années nous séparent du jour de sa publication; le seul point que l'auteur eût entrepris de démontrer, l'identité des Basques et des habitants primitifs de l'Espagne, demeure presque universellement admis, et toutes les questions qu'il a traitées incidemment attendent encore une solution définitive. Peut-être même l'*euscara*, dont le domaine est envahi de toutes parts, cessera-t-il d'être parlé avant qu'on ait pénétré le mystère des origines du peuple basque.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

En offrant cet ouvrage au public, je désire surtout qu'il puisse servir à provoquer de nouvelles recherches sur les races qui à l'origine ont peuplé le midi et l'occident de l'Europe. Mon travail laisse encore bien des questions obscures ou incertaines. Le meilleur moyen de les résoudre est l'emploi des idiomes indigènes, qui depuis une haute antiquité subsistent dans quelques régions de l'Europe occidentale. Le plus souvent, les recherches de ce genre se sont bornées aux idiomes du pays de Galles, de la Basse-Bretagne, de la Gaule et de l'Irlande, mais leurs résultats ne sauraient se passer d'un grand choix. La langue basque n'avait jamais été étudiée dans cet objet, jusqu'aux écrits les plus récents des savants espagnols, qui n'y ont apporté aucune vue d'ensemble. L'étude du basque peut seule pourtant apprendre à reconnaître sûrement ce qui caractérise les Ibères, ce qui les distingue des Celtes et d'autres peuples, et, en nous éclairant sur

ces races antiques, fournir une base solide aux recherches sur les peuples primitifs de l'Italie. Jusqu'ici l'on a suivi la méthode opposée sans obtenir de résultats sérieux. Au lieu d'établir rigoureusement quelles races ont anciennement peuplé les contrées occupées plus tard par des nations identiques à celles qu'on retrouve en Italie, et d'arriver par l'étude de leurs traces dans la langue, et surtout dans les noms de lieux, à réunir les matériaux nécessaires à l'analyse des monuments italiques, on s'est borné à demander la solution du problème à l'étude des langues grecque et latine, sans réfléchir que les migrations helléniques n'ont évidemment pas été les plus anciennes, et que la langue latine elle-même a besoin d'être analysée dans ses éléments[1].

Il m'a paru d'une importance plus générale d'arriver à une connaissance complète des Ibères et de leur langue. Ceux qui s'intéressent aux travaux de cette nature jugeront jusqu'à quel point j'ai atteint ce but. Tout dans cette matière aboutissant à des preuves étymologiques, je me suis surtout préoccupé de la défiance que les étymologies excitent habituellement, et pour la prévenir, j'ai cherché à les appuyer sur d'exactes analogies, aimant mieux recueillir une grande quantité de noms de lieux, que de me livrer à des essais hasardeux de dérivation; d'autres, plus familiers que moi avec la langue basque, ajouteront sans doute d'autres noms à ceux que j'analyse.

1. L'étude de la famille des langues italiques anciennes, dont le latin n'est qu'une branche, est aujourd'hui fort avancée, grâce aux travaux d'Ottfried Müller, Kirchoff, Grotefend, Mommsen, etc. (*Trad.*)

Beaucoup cependant resteront sans qu'on puisse en établir l'origine ; car les noms de lieux espagnols renferment non-seulement des radicaux basques, mais aussi des radicaux celtiques et grecs, et même puniques et phéniciens.

Les avis se partageront sans doute au sujet des noms auxquels j'attribue une origine celtique. Les partisans exclusifs de la prédominance de la langue basque en Espagne tenteront très-probablement de faire dériver ces derniers noms de radicaux basques. Je montre, à propos du nom des *Arevaques*, combien cette opinion entraîne de difficultés. Ici, du reste, l'expérience décidera. Je puis seulement assurer que j'ai entrepris ces recherches sans aucune espèce de parti pris ; j'étais plutôt disposé à retrouver partout à l'étranger les traces de la langue basque, mais j'ai dû me rendre à l'évidence, et admettre pour bien des noms une autre origine.

Dans le cours de cet ouvrage, je me suis fréquemment servi d'un écrit sur le basque, déjà inséré par moi dans le *Mithridate* d'Adelung, et je conseille à ceux de mes lecteurs étrangers à cette langue de le parcourir avant d'aborder mon livre, pour se familiariser avec l'accent et la formation des mots. Je ne me proposais alors, à l'exemple d'Adelung, que de traiter quelques points isolés, et de rectifier quelques erreurs ; mais il y a longtemps que j'aurais tenté de donner au public un travail plus complet sur la langue basque, si je n'avais espéré voir les savants espagnols enrichir la science de quelque ouvrage important sur ce sujet.

Partout où j'ai adopté les étymologies d'Astarloa, Erro et autres, j'ai renvoyé à leurs écrits. Je ne fais cette observation que pour ne point paraître attribuer à ces auteurs des opinions dont je dois seul répondre.

On s'étonnera peut-être que ce livre ne soit pas écrit dans une langue qui lui aurait attiré plus de lecteurs à l'étranger. Le sujet semblait l'exiger, et il eût mieux valu, peut-être, y avoir égard. Cependant, l'étude de l'allemand se propage tellement chez les autres nations, que l'avantage de lire chaque auteur dans son propre idiome ne nous appartiendra bientôt plus exclusivement.

RECHERCHES

SUR LES

HABITANTS PRIMITIFS DE L'ESPAGNE

A L'AIDE DE LA LANGUE BASQUE

I

EMPLOI FAIT JUSQU'ICI DE LA LANGUE BASQUE POUR LES RECHERCHES SUR LES HABITANTS PRIMITIFS DE L'ESPAGNE.

L'Espagne est du petit nombre des contrées, qui permettent de déterminer à l'aide d'une langue encore vivante dans leur sein quels peuples les ont habitées à l'origine. Ce puissant moyen d'investigation, longtemps demeuré sans emploi, n'est sérieusement mis en usage que epuis vingt années environ. Deux écrivains espagnols, don Pablo Pedro de Astarloa, dans son *Apologie de la langue basque*, et Jean-Baptiste de Erro y Aspiroz, dans son *Alphabet de la langue primitive* de l'Espagne, et dans son *Monde primitif*, ont continué sur ce point les travaux de Larramendi, dans la préface de son *Dictionnaire basque*, et de Hervas, dans son *Catalogue des langues connues* (p 200–233). Ces auteurs rencontrèrent, en Espagne même, des contradicteurs nombreux, comme l'at-

testent plusieurs ouvrages de polémique [1], et il est certain, que leurs affirmations sont souvent hasardées, ce qui met en garde même contre ce qu'ils ont établi de vrai. Un nouvel et impartial examen de leurs recherches sur les premiers habitants de l'antique Ibérie (en comprenant sous ce nom la péninsule entière, c'est-à-dire l'Espagne et le Portugal) ne saurait être inutile. L'entreprise n'est pas sans difficultés. On peut reprocher à tous les écrivains indigènes une tendance marquée à tout faire dériver de leur propre idiome, comme aux étrangers de n'en avoir qu'une connaissance insuffisante. Les travaux faits jusqu'ici, n'embrassant pas les différents dialectes, ne permettent de rien entreprendre de complet. Aussi doit-on regretter que les ouvrages déjà publiés renferment si peu de notions sur la langue basque. Elles en auraient plus avancé la connaissance que les raisonnements philosophiques de leurs auteurs. L'étranger devra donc s'attacher uniquement à ce qui porte le caractère de l'évidence, et ne pas craindre de *prouver trop;* car en pareille matière le plus important est de bien déterminer ce qui est susceptible d'être rigoureusement démontré; c'est le moyen (et il dépend surtout de la méthode) d'arriver à des notions plus étendues, qui n'auraient aucune base solide si l'on débutait par des hypothèses ou par de simples vraisemblances.

1. L'*Apologie* d'Astarloa est dirigée contre don Joaquin de Trafia, auteur de l'article *Navarra,* dans le dictionnaire géographico-historique publié par l'Académie royale de Madrid. Les *Observations philosophiques en faveur de l'alphabet primitif* sont une réponse de Erro à son adversaire, qui, empruntant le nom d'un père de *Montuenga,* l'avait attaqué, ainsi qu'Astarloa. (*H.*)

II

APPLICATION DE LA LANGUE AUX NOMS DE LIEUX.

Les auteurs anciens nous ont laissé un grand nombre de noms espagnols de lieux, plus grand même que de toute autre contrée, à l'exception de la Grèce et de l'Italie. J'entreprends de ramener ces noms à la langue basque. Dans ces monuments les plus anciens et les plus durables de tous, une nation disparue depuis longtemps nous raconte son histoire; il ne s'agit que de la comprendre. Je m'efforcerai de ne pas sortir des termes indiqués par le titre de cet ouvrage, et je ne traiterai des habitants primitifs de l'Espagne que dans la mesure de mon sujet. Je crois nécessaire et profitable de circonscrire ainsi cette question, déjà traitée par d'autres d'une manière générale et souvent satisfaisante. Les excellents travaux de Mannert notamment, ont éclairci bien des points; mais il est temps d'appliquer à ces recherches une méthode négligée chez nous et mal employée par les écrivains indigènes. Ce travail remplira, j'espère, le double but d'asseoir sur de nouvelles bases l'histoire d'un pays et d'un peuple, et de nous fixer enfin sur l'origine, la propagation et les analogies de la langue basque, questions jusqu'ici si controversées.

III

LES NOMS DE LIEUX NE NOUS SONT ARRIVÉS QU'ALTÉRÉS ET DÉFIGURÉS.

Comme les noms propres dérivent habituellement des appellatifs et ont une signification originelle, la question qui nous occupe serait facilement résolue si les anciens géographes et historiens nous avaient transmis sans altération ceux qu'ils ont tirés de l'Espagne; malheureusement ils ne s'y sont jamais appliqués, et n'ont pas cherché à retenir exactement des mots *barbares* pour eux. Pline (Ed. Hard., I, 136; XIV, 144; XI, 12) avoue formellement que dans son énumération des cités ibériques, il s'est préoccupé de savoir si leurs noms pouvaient être facilement exprimés en langue latine[1]. Pomponius Mela (III, 1, 10) dit que plusieurs noms de fleuves et de peuplades *cantabres* ne peuvent être articulés par nous, et Strabon (III, 3, p. 155) redoute de citer des noms pareils, et quand il le fait, en donne de tels que ceux-ci : *Pleutaures, Bardyetes, Allotriges,* et autres encore plus insignifiants et plus durs, car ces trois derniers offrent quelques syllabes grecques. On voit par là que les auteurs anciens ne nous ont légué qu'un choix de noms, et ont laissé de côté les plus caractéristiques: se

1. Ex his digna memoratu, aut latiali sermone dictu facilia. (Plin.)
(*H.*)

plaignant sans cesse de la longueur et de l'insignifiance des noms barbares, ils les ont sans doute abrégés souvent, ou accommodés à la prononciation grecque et romaine, remplacés même par des mots de leur propre langue.

Nous en avons un exemple dans la très-vraisemblable conjecture de Mannert : que le nom du peuple des *Coniens*, ou *Cuniens*, a été transformé par les anciens Grecs en *Cynésiens*, et par les Romains en *Cunéens* (habitants du coin) (altération qui a causé les erreurs des cartes.)

Mais les noms écrits sur les monnaies en caractères étrangers ne sont probablement point altérés, et on peut en adopter plusieurs avec confiance. De ce nombre est *Iligor* [1] (*ville haute* ou *ville de montagne*). Nous savons par les auteurs que bien des noms ont changé avec le temps. Ainsi, d'après Strabon, *Artabres* est devenu *Arotrebes*, et *Bardyetes* est devenu *Bardyales* (Strabon, III, II, p. 154, 162). Par suite des fréquentes invasions, beaucoup de localités reçurent un nom étranger, qu'elles portaient en même temps que leur nom indigène. Le *Bœtis* était appelé dans la langue du pays *Perces* (Étienne de Byzance). Tite-Live le nomme *Certis*, ce qui se rapporte à la ville celtibérienne *Certima* (Tite Live, XXVIII, 22) ; les anciens Grecs le nommaient *Tartessus*. — De même pour bien d'autres fleuves et villes. Qu'on songe encore aux mutilations et altérations dues aux copistes et aux écrivains eux-mêmes, et l'on verra combien il faut peu s'attendre à posséder d'anciens noms ibériques parfaitement exacts. Du reste, ces difficultés inévitables ne rendent que plus significatif le témoignage des noms si nombreux qui présentent les traces certaines d'une origine basque.

1. Erro, *Alf. prim.*, p. 235.
(*H.*)

IV

PRINCIPES QUI ONT SERVI A L'ÉTYMOLOGIE DE LA LANGUE BASQUE.

Il importe d'exposer les principes qui serviront de base à nos recherches étymologiques. Erro et Astarloa ont adopté sur le caractère des langues anciennes, et du basque en particulier, des vues quelquefois exactes, mais qui, entendues d'une façon trop générale, ne sauraient enfanter la conviction ni conduire à des résultats certains. Voici comment Astarloa se représente la langue basque. D'après lui, chaque lettre, chaque syllabe de cette langue renferme un sens propre qu'elle garde dans les composés [1]. Chaque mot peut ainsi être analysé dans ses éléments. Par exemple, dans un mot formé de deux lettres, la première exprimera l'espèce; la seconde, la différence spécifique du sujet ; ou bien, la première marquera le contenant, le possédant; la seconde, le contenu, le possédé. Du reste, le sens n'est pas arbitraire, mais correspond aux sons articulés par l'homme, aux bruits de la nature.

O désigne ce qui est rond ; *i*, ce qui est aigu, tranchant; *u*, ce qui est creux, etc. Il est facile de reconnaître qu'Astarloa n'a fait ici que suivre la théorie de Davies sur le

1. D'après M. Alfred Maury (*Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1857), la langue basque compose de toutes pièces le mot *idée*, et supprime souvent des syllabes entières dans cette œuvre de composition, ne conservant parfois qu'une *seule lettre* du mot primitif. (*Trad.*)

celtique[1]. Les racines, dit ce dernier, sont très-simples : une voyelle ou une diphthongue isolée forme non-seulement une particule, mais souvent un substantif ou un verbe; une voyelle, précédant ou suivant une consonne originelle, possède un sens propre, et sert de souche à toute une famille de dérivés. Les purs mots celtiques les plus longs se laissent ramener à ces radicaux qui, cependant, ne désignent pas les objets réels, la terre, l'eau, l'arbre, mais expriment seulement les différentes manières d'être et d'agir. Un auteur comme Davies, qui dans ses ouvrages a tant hasardé d'hypothèses, inspirera peut-être peu de confiance. Nous voyons cependant Owen, dont le dictionnaire et la grammaire (trop courte) sont si appréciés, adopter le même système, et aller plus loin encore. Il assure que chaque dérivé peut être régulièrement ramené au radical par un simple changement de lettres, et dans son dictionnaire, il donne à la plupart des mots le sens adopté par Davies[2]. Suivons maintenant ces linguistes dans l'application de leurs principes. Astarloa fait dériver *ule* (laine) de *u* (creux) et *le* (artisan) : *cause de beaucoup de vides; axe* (air), de *a*, dilaté, et *xe*, diminutif : *menue dilatation; itz* (le mot), de *i*, pénétrant, et *tz*, signe d'abondance : *abondant en subtilités pénétrantes.* — D'après Davies, l'irlandais *ur* signifie *recouvrir*, répandre sur quelque chose, d'où la désignation de terre, feu, eau, malheur, meurtre, etc. — Dans l'idiome du pays de Galles, *a* signifie *aller devant*, avancer, monter, et dans un dia-

1. *Celtic* researches on the origin, tradition and language of the ancient *Britons*, p. 235 (édition de 1804. Il en a été publié une deuxième en 1807). (*H.*)

2. V. Reuss, *Grammatica celtica*. 2 vol. in-8° (Leipzig, 1853). (*Trad.*)

lecte du même pays, colline, promontoire, char. Owen décompose le mot *tân* (feu) en *ta*, ce qui se répand, et *an*, commencement, élément. On voit l'arbitraire et le danger de cette méthode, qui ne se fonde pas sur l'observation directe de la *parenté* des mots, et prétend descendre des idées générales à tous les cas particuliers. Souvent même la théorie abstraite et systématique d'Astarloa empêcherait de reconnaître que bien des mots à peu près semblables s'accordent aussi par le sens, comme c'est peut-être le cas pour le basque *ule* et l'allemand *wolle*.

V

EXAMEN DE CES PRINCIPES.

Il est certain cependant que les mots qui expriment les objets, l'application des idées générales aux cas particuliers, la désignation des choses par leurs propriétés, et qui ont paru *simples*, étaient pour la plupart composés à l'origine. On a aussi remarqué judicieusement que la trace de la composition est beaucoup plus visible dans les langues primitives qui ont subi peu de changements, et que la signification propre de leurs *éléments* en constitue le principal caractère. Toute langue a pour base un certain nombre de mots simples qui, par addition extérieure, ou par changements opérés à l'intérieur de ces mots, forment la foule des dérivés. On nomme ces mots primitifs *racines;* ils conservent une double liaison avec les dérivés tant par les lettres qui les composent que par la signification. Cette dernière est de sa nature indéterminée, et veut être associée à la première, sans quoi rien n'en garantit l'exactitude. Il est naturel en effet, que le sens des racines,

comme telles, soit tout à fait général et par conséquent indéterminé, puisqu'elles résument tous les dérivés. Toutes les langues présentent ce caractère; mais toutes ne laissent point découvrir la plus grande partie de leurs racines, ni la manière d'y ramener les autres mots, *retour* qui inspirera peu de confiance, car il paraîtra souvent l'œuvre arbitraire de philologues étrangers au pays dont ils analysent l'idiome. Cependant d'autres langues que le celtique présentent un pareil système encore visible et mieux établi par leur construction. C'est le cas du sanscrit, qui de toutes les langues orientales se rapproche le plus de la nature du celtique, car ses racines offrent aussi une signification si générale, que la plupart ne sont d'aucun emploi dans le langage avant d'avoir subi certaines modifications (*Vilson's Dictionnary Pref.*, XLIV). Ne sont-elles donc que des éléments *idéels* aperçus par l'analyse, ou faut-il les considérer comme de véritables mots qui ont été vivants autrefois dans la bouche du peuple et qui prouvent un état antérieur des langues? Ce sera là l'objet d'un autre travail[1]. Le sens des racines du sanscrit est, comme je viens de le remarquer, tout à fait indéterminé (*Wilkins' Radicals Introd.*, VII), et l'on se tromperait fort en cherchant, dans le tableau qu'on en a dressé, quelque chose d'analogue au jardin des racines grecques. Aussi, quelque achevé que

1. La théorie de Humbolt sur les racines, ces premiers éléments phonétiques, antérieurs à la distinction des parties du discours et rendant la sensation dans toute sa généralité, est devenue un véritable axiome en philologie.

Il ne se trompait pas sans doute en pressentant dans l'histoire de chaque langue un état primitif d'extrême simplicité et d'absence de flexions, *sorte de règne minéral* du langage, dont les idiomes monosyllabiques offrent encore le type.

Sur les questions si controversées du monosyllabisme absolu des racines et de leur classement, voir Max Müller (*Science du langage*); Renan (*Langues sémitiques*). (*Trad.*)

soit le sanscrit, il ne permet pas de ramener avec sécurité tous les mots à leurs racines; il y a même toute une classe de mots, celle formée par les affixes *unàdi*, dont le retour à des radicaux déterminés est à peu près impossible [1]. Il faut en conclure que cette explication des mots par des racines n'est le plus souvent que l'œuvre des grammairiens. Quelquefois aussi elle résulte avec certitude de l'examen de la langue (*Bopp's Analytical comparison of the sanscrit, greek cet. languages in the Annals of oriental litterature*, vol. I, art. 1, p. 8). Il en est probablement de même en celtique. On voit par là combien la méthode d'Astarloa est incomplète et peu sûre. La comparaison des mots basques fournissant une série de radicaux dont chacun forme une grande quantité de mots, il est facile d'apercevoir l'analogie des mots provenant de divers primitifs (voir mes additions à Mithridate). Mais il n'est pas démontré que le basque permette d'établir autant de racines, et d'y ramener ses mots d'une manière aussi régulière que le sanscrit et le celtique. Astarloa, dans ses analyses, a parfaitement distingué les lettres radicales de celles ajoutées par euphonie ou par suite d'une différence de dialectes, mais il ne donne nulle part un système complet de retour des mots à leurs radicaux. Pour la formation des lettres, le basque diffère totalement du sanscrit et du celtique, de même que pour les permutations des voyelles. Des deux manières de revenir du mot à la racine, Astarloa a donc adopté la moins sûre de beaucoup, car il se préoccupe surtout du sens qu'il croit le même pour tous les mots qui se ressemblent. Il est inutile de montrer combien ce procédé est illusoire, surtout dès que l'on entre dans le

1. V. le mémoire de Böthlingk : Dië unâdi-affixe. In-4°. Saint-Pétersbourg, 1844. (*Trad.*)

cercle des idées *métaphoriques*. Le vrai linguiste fera tout le contraire, et s'inquiétera peu du sens, dès qu'une analyse exacte l'aura conduit à une racine déterminée. *Car, par l'effet du temps, des mots entièrement semblables peuvent présenter un sens tout à fait différent*[1]. Plus loin, Astarloa attache beaucoup trop de valeur à la prétendue signification des lettres isolées, au lieu de s'arrêter à leurs liaisons *en racines*. Enfin, loin de ne demander le sens des mots qu'à une froide analyse du langage, il le fait trop souvent résulter d'idées générales ou d'observations tout à fait singulières. Ainsi, il expliquera gravement l'*a* de *aarra* (homme), et l'*e* de *emea* (femme) (*Apol.*, 35), en disant qu'à son premier cri, l'enfant mâle fait entendre un *a*, et l'enfant du sexe féminin, un *e*. Il est évident que les efforts d'Astarloa et de son continuateur Erro, pour découvrir dans le basque la *langue mère* de la race humaine, sont tout à fait sans portée. Tant que les linguistes basques n'auront pas renoncé à cette tentative universellement reconnue chimérique, pour se borner à fournir leur part d'observations sur leur idiome, leurs travaux ne seront jamais d'une pleine utilité pour leurs compatriotes ni pour les étrangers. Cette critique de leur méthode ne doit pas nous porter à méconnaître le mérite de ces auteurs, en ce qui concerne leur langue. Astarloa, le premier, l'a étudiée dans un esprit vraiment scientifique, et en a entrepris l'analyse, non sans résultats, surtout pour la partie grammaticale; il a mis un zèle infatigable à en recueillir les débris; et il faut reconnaître que ses erreurs sont souvent rachetées par une foule d'observations aussi justes qu'intéressantes.

1. Le Dictionnaire de M. Littré en offre, pour la langue française, de curieux exemples. (*Trad.*)

VI

APPLICATION DE CES PRINCIPES A L'ÉTYMOLOGIE DES NOMS DE LIEUX.

Si l'application de cette méthode étymologique à l'analyse des langues entraîne beaucoup d'erreurs, elle est plus périlleuse encore dans l'étude des noms, à cause des changements bien plus nombreux que le temps, ou tant d'autres causes, leur ont fait éprouver. Quand il s'agit surtout, comme ici, des noms de lieux dont la situation n'est pas toujours bien connue, l'imagination n'a plus de contre-poids. Une foule d'étymologies, présentées comme certaines par Erro et Astarloa, sont entachées de ce vice essentiel. Ainsi Astarloa explique le nom des *Edetans* par *edea*, doux, et par la terminaison de lieu *eta* : qui habitent *sous un climat doux*, étymologie qu'on adopterait si l'on ne se rappelait le passage de Pline : *Regio edetania amœno prœtendente se stagno* (I, 141, 3). Astarloa fait aussi dériver *Arcobriga* de *arcu*, lieu en forme d'arc; *Turbula*, de *ura*, eau, et *bola*, ce qui tourbillonne et tombe avec violence : *ville de la pluie, de l'orage;* le fleuve *Anas*, de *a* qui indique l'extension, et du diminutif *na;* le fleuve *Saduce*, de *zan*, veine, *una*, eau, et *ce*, *cia*, fin, clair : *veine d'eau claire.* Erro décompose le nom des *Lumberitains*, dont la capitale était *Ilimbelz* d'après les monnaies, en *il*, ville, *im* haut, et *belz*, noir : *située sur une hauteur noire;* ajoutant que la ville actuelle de *Lumbier*, bâtie à la même place, se trouve en effet sur des mon-

tagnes couvertes de nuages. Plus arbitraires encore sont les étymologies tirées par ces auteurs de particularités que rien ne démontre. C'est ainsi qu'ils expliquent : *Cosetans*, par *terre de la faim; Cerretans*, par *fabricants de scies* (*Apol.*, 209); *Sagonte*, par *terre des souris*[1]. Même lorsque les dérivations d'Astarloa sont probablement les vraies, il n'est pas toujours possible d'accepter ses analyses, par exemple, celle du mot *Navarra*. *Nava* signifie plane, plaine, et même (selon la remarque judicieuse du dictionnaire manuscrit de la bibliothèque de Paris)[2] : *plaine voisine d'une montagne*. Ce mot est encore usité dans un grand nombre de ses formes. Il existait très-probablement du temps des Romains, et avec le même sens. Car *Ptolémée* (II, 6, p. 42) parle d'une ville de *Flavionavia*, chez les Paesikes, très-près de la Biscaye actuelle. Non loin on trouve encore aujourd'hui le port de *Navia*. En espagnol, le mot a gardé le même sens, comme l'atteste le nom du fameux combat livré aux Maures, l'an 1212 de Jésus-Christ, *en las Navas de Tolosa*. *Arra* est une terminaison très-fréquente des mots basques, et *Navarra* peut s'expliquer ainsi : *plaine attenante aux Pyrénées*. Astarloa, sans s'arrêter à ces faits, décompose *Nabarra* (comme il l'écrit) en *na* (plane), *be* (bas), *ar* (homme),

1. Astarloa fait aussi dériver le nom de la peuplade des *Indigetes* du verbe *indigere*. (*H.*)

2. Ce dictionnaire a pour auteur Sylvain Pouvreau; c'est un manuscrit petit in-folio de 336 pages, qui figure à la Bibliothèque impériale, sous le n° 7700. 3. 4. L'une des feuilles porte la date du 30 mai 1665. Il contient l'explication en français de 10,000 mots basques, parmi lesquels beaucoup tirés des dialectes souletin et navarrais, et qui manquent au travail de Larramendi. — Les lettres A et B manquent, et la première page ne commence qu'au mot *çafarda*. On croit qu'Oyhénart, dont les proverbes y sont cités plusieurs fois, n'a pas été étranger à ce travail. (*Trad.*)

a (article ou pronom) : l'*homme de la basse plaine*. Une pareille méthode entraîne à attribuer la même étymologie à tous les mots qui offrent quelque similitude. Erro fait venir *Asie* de *asi*, commencer, parce que l'*Asie fut le berceau du genre humain; Cilicia* de *ili* (proprement ville), mais pris ici pour pays, et *cia*, pointe (avec le *c* euphonique) : *terre pointue, étroite*; et *Nazareth* de *na*, plane, *z*, qui indique la foule, combiné avec *ar*, et de la terminaison *eta*, qui indique le lieu. Je cite ces exemples pour montrer que ce qu'il y a d'incontestablement vrai dans les assertions de ces auteurs, demande à être prouvé par d'autres raisons que par les leurs, pour échapper à la défiance trop fondée que leur méthode inspire.

VII

MÉTHODE A SUIVRE DANS LA PRÉSENTE RECHERCHE.

Il faut, avant tout, rechercher sans prévention s'il y a d'anciens noms de lieux ibériques qui, pour le son et la signification, s'accordent avec les mots basques usités aujourd'hui. Ainsi se révélera l'identité de la langue basque avec l'ancienne langue espagnole. Nous aurons soin dans tout le cours de ces recherches, et avant d'entrer dans un examen spécial, de comparer l'impression produite sur l'oreille par ces anciens noms de lieux, avec le caractère harmonique de la langue basque. Un moyen efficace de prouver son existence en Espagne dès la plus haute antiquité, sera la conformité de ses anciens noms avec les

noms de lieux des provinces où l'on parle le basque aujourd'hui. Cet accord montrera, même lorsque le sens du mot demeurera ignoré, que des circonstances analogues ont tiré d'une même langue les mêmes noms pour différents lieux. Sur ce point, l'ouvrage d'Astarloa contient beaucoup d'excellentes indications. Un bourg, en Biscaye, n'est qu'un assemblage de fermes fort éparses (*caserios*), formant un groupe un peu plus compacte autour de l'église [1]. Chacune emprunte son nom à sa situation, aux arbres et aux cultures qui l'environnent, et comme les noms des familles sont presque tous ceux des habitations qui furent leur berceau, l'on s'explique l'existence de tant de noms propres dans un pays si peu étendu. Astarloa mettait un grand zèle à les recueillir, et j'en ai souvent été témoin dans nos promenades à pied. Il faudra s'appliquer avec soin à distinguer des noms indigènes, les noms d'origine étrangère qui se sont glissés dans la langue. Les auteurs espagnols ne s'en sont point préoccupés, dominés qu'ils étaient par l'idée *préconçue* que la langue basque seule régnait dans l'Ibérie tout entière, ce qui est précisément ce qu'il s'agit de savoir. A première vue, les anciens noms de lieux offrent des traces évidentes du basque actuel, mais il importe d'y rechercher celles des autres langues, et d'assigner à chacune son domaine géographique.

1. Les bourgs de la Biscaye en ont pris la dénomination de *anteiglesias*. (H.)

VIII

SYSTÈME VOCAL DE LA LANGUE BASQUE.

Je commence par le système vocal. Rigoureusement, le basque n'admet pas de *f*; mais souvent le *b* et le *p* se changent en *f*, comme dans *apaldu* et *afaldu*. On l'emploie aussi pour distinguer des noms semblables; par exemple, le nom de province *Navarra* est quelquefois écrit : *Nafarra*, pour le distinguer de *Nabarra*, bigarré [1]. Astarloa pense que l'*f* ne se trouve dans aucun radical basque. Aucun mot ne commence par *r*. Le basque fait précéder d'un *e* tous les mots étrangers de cette catégorie, et redouble alors l'*r*, en l'adoucissant de manière à la rapprocher du son du *d*. Aussi dans certains mots, comme *erastea* et *edastea* (dialecte de Labour), il y a conversion de l'*r* en *d*. On dit aussi *erregue* pour roi. Astarloa remarque que jamais deux consonnes ne se suivent, soit au commencement, soit à la fin des mots; si, par exception, cela se produit, c'est toujours une lettre muette qui se lie à *l*, à *m* ou à *n*. *St* ne figure jamais au commencement d'un mot, et fort rarement une muette se lie à l'*r*, encore n'est-ce, presque toujours, que dans des mots d'origine étrangère [2], si l'on retranche ceux où la

1. Ainsi dans le chant de Lelo (additions à *Mithridate*, p. 92). Les dictionnaires donnent quelques mots avec l'*f*, mais ce ne sont là que des différences d'orthographe. Ces mêmes mots prennent le *p*, le *b*, et même l'*h* (dialecte de Labour). (*H.*)

2. *Troquia* (dialecte biscayen), nom d'une danse mimique populaire avec castagnettes, fait exception. (*H.*)

réunion des consonnes résulte évidemment de la contraction[1]. Dans les anciens noms purement basques, dont nous connaissons l'écriture, il n'existe aucune trace de l'*r* (comme nous l'avons expliqué ci-dessus), du *ts* ou du *tz*[1].

IX

NOMS DE LIEUX AVEC F.

Les noms de lieux avec *f* ou *ph*, comme Φορναχις (Ptol., II, 4, p. 40), *Fraxinus* (*Itin. Ant.*, 420), le fleuve *Florius* (carte de Reichard, A B), sont évidemment d'origine romaine. Tous les autres noms de cette catégorie sont étrangers. Cette absence d'*f* est d'autant plus extraordinaire que la plus grande partie des noms espagnols de lieux fut connue par les guerres des Romains, auxquels cette lettre, dont le grec n'offre pas le son caractéristique, était extrêmement familière. On ne saurait donc l'attribuer à la prononciation étrangère.

X

NOMS DE LIEUX COMMENÇANT PAR R.

Les noms commençant par *r* sont plus nombreux, bien que très-rares. Les voici : *Rarapia* (*Itin. Ant.*, ed. Wessel,

1. Ainsi *abrea*, l'animal, de *aberea*, également usité (dialecte biscayen); *andria*, de *anderia*, *ech-anderia*, épouse. (*H.*)

p. 426) (cette leçon est douteuse, d'autres manuscrits portant *Sarapia*), *Rauda* (ib., p. 441), tous deux situés sur la côte septentrionale; *Rhoda* (Ptol., II, 6, p. 43) chez les Indigètes, *Rigusa*[1] chez les Carpétans, *Ripepora* (de *ebora* et *Ripa*, près du fleuve *Tader*, d'après la carte de Reichard), en Bétique (Plin., I, 138, 5). *Rusticana* (Ptol., II, 5, p. 41) chez les Lusitaniens, et le *Rubricatus*, aujourd'hui *Llobregat*. Mais, à l'exception de *Rauda*, tous ces noms sont évidemment d'origine étrangère, et ce mot même peut facilement avoir perdu sa voyelle initiale[2]. Un nom d'homme de cette espèce, mais désignant un Celtibère : *Réthogènes*, se trouve dans Valère Maxime (V, I, v)[3].

XI

NOMS DE LIEUX COMMENÇANT PAR ST, OU DANS LESQUELS UNE LIQUIDE SUIT UNE MUETTE.

St, au commencement du mot, se rencontre dans une désignation douteuse du fleuve *Tereps* chez les Contestans, que Pline appelle *Tader* (I, 141, 1), et qui est aussi nommé *Staber* (Ptol., II, 6, p. 43; Mannert, I, 423). Il est remarquable que Strabon, comme nous l'avons vu

1. Ce nom ne se trouve que dans la traduction latine de Ptolémée (II, 6, p. 46). (*H.*)

2. Je ne sais de quel témoignage *Rusching* (*Description de la terre*, p. 334) s'est autorisé pour avancer qu'au temps des Grecs et des Romains la *Navarre* s'appelait *Ruzonia*. (*H.*)

3. A part *Réthogènes* et *Rhyndacus* (qui est fort douteux) (Sil. It., III, 338), je ne connais pas de nom *ibérique* d'homme commençant par *R*, encore moins par *S*. (*H.*)

plus haut, range l'un des noms où une consonne se lie avec *l* (les *Pleutaures*), au nombre des noms barbares, ou dans tous les cas non romains. Si ce nom n'est pas altéré, il doit appartenir à l'un des peuples de l'Espagne, autres que le peuple basque. Je ne connais de noms de cette catégorie que *Bletisa*[1], sur une inscription (chez les Lusitans), *Aglaminor*[1] (Plin., I, 137, 17) entre le *Bœtis* et la côte de l'Océan, *Blendium* (Plin., I, 227, 5) chez les Cantabres, *Caviclum*, aussi *Cavidum* (*Itin. Ant.*, 405) chez les Bastules, *Clunia* (Plin., I, 144, 5) chez les Arévaques, en Celtibérie. Il y avait en Rhétie une ville de même nom, *Mergablum* (*Itin. Ant.*, 408), aussi *Mergallum*. Erro prétend avoir vu sur des monnaies *Clunia* écrit avec un *l* entre les deux consonnes. *Blanda* chez les Bastules et *Blandomerum* chez les Callaïques (Ptol., 6, 43) sont d'origine romaine, et *Planeria* (Strabon, III, 4, 159) d'origine grecque. Silius Italicus (XVI, 562) parle d'un guerrier *Glagus*.

Je citerai plus loin un grand nombre de noms dans lesquels l'*r* est précédée d'une muette.

XII

PHYSIONOMIE GÉNÉRALE DES NOMS DE LIEUX IBÉRIQUES.

Ce qui vient d'être exposé suffit à démontrer que la formation des anciens noms de lieux ibériques rentre dans le système vocal de la langue basque. Ceux qui se

1. La carte de Reichard porte *Agla minor*, comme s'il s'agissait d'une *Agla* de moindre importance. (*H.*)

sont quelque peu familiarisés avec cette langue reconnaîtront facilement, en parcourant ces noms, les noms italiens et grecs, et, pour rester dans une région plus voisine, ceux de la Gaule, que les sons basques dominent dans les premiers. L'impression générale le confirme, tout comme l'analyse des mots pris un à un. Mais on pourrait croire qu'une opinion préconçue a dicté ce jugement; il est donc nécessaire d'examiner ces noms en détail. Je m'occuperai d'abord de ceux dont la composition rappelle des mots basques de significations analogues, puis, en les classant d'après leurs initiales et leurs terminaisons, de ceux qui renferment seulement quelques éléments de la langue basque.

XIII

NOMS DE LIEUX QUI DÉRIVENT DE ASTA.

Acha, aitza, signifie rocher, et *asta* (d'après un changement conforme aux lois du langage[1]), est une forme du même mot. Cette forme n'est pas employée pour désigner rocher, mais se retrouve dans plusieurs mots de la même souche, comme *astuna,* pesanteur, poids, et dans des noms de lieux, comme on le reconnaît à leur situation. Parmi les noms de cette espèce, encore existants en Biscaye, nous citerons : *Asta, Asteguieta, Astigar-*

1. Voy. mes suppléments à *Mithridate,* p. 35-40.
(*H.*)

raga, Astobiza, Astorga, Astulez, Asturien; et parmi les noms anciens : *Asta* (Plin., I, 139) chez les Turdétans.

Astigi, que l'on trouve trois fois en Bétique, savoir : *Astigitana colonia* qui s'appelait aussi *Augusta firma, Astigi Julienses,* et *Astigi vetus* (Plin., I, 137, 16, 139, 37).

Astapa, aussi en Bétique (Liv., XXVII, 22), nom qui se donne encore aujourd'hui en Biscaye aux habitations situées au pied des rochers (tel est le sens de la désinence *pa*) ; on rencontre, entre *Durango* et *Bilbao,* des forges de ce nom.

Enfin, *Astures, Asturica,* et le fleuve *Astura* (*Florus,* IV, 12, 54), *eau de rocher,* de *asta,* et *ura,* eau.

Astarloa cite aussi (*Apol.,* p. 233) : *Acerris* chez les Jaccétaniens (Ptol., II, 6), de *erria,* terre, et *acha,* rocher. Il ne faut pas croire qu'ici *acha* soit devenu *asc,* car dans ces noms anciens le *c* avait le son du *k.* Le mot se décompose ainsi : *as-c-erris;* au radical rocher (*as-ta*), appartient seulement *as; c (co),* aussi *go,* exprime l'idée de hauteur, et le tout signifie : *lieu sur le haut d'un rocher.* De là, d'après Astarloa, ces deux noms de localités en Biscaye : *As-co-itia* et *As-pe-itia,* signifiant que la première est située sur la hauteur, et l'autre au pied de la montagne. *Ascua,* des Carpétans (Liv., XXIII, 27) a probablement la même étymologie. *As-co-a,* dans le dialecte biscayen, équivaut à *Ascua.* C'est à tort qu'Astarloa explique *acci* (prononcer *akki*) par *acha.*

XIV

NOMS DE LIEUX QUI DÉRIVENT DE IRIA.

On ne saurait méconnaître l'origine basque des noms dérivés de *iria* qui signifie ville et, d'après le dictionnaire manuscrit, lieu, contrée. Ce mot est aussi écrit *uria* et a bien pu devenir, par la fréquente conversion de l'*r* en *l*, *ilia* et *ulia* (Astarloa, *Apol.*, p. 238, 247). Les noms suivants de ville ont la même origine.

Iria Flavia (Ptol., II, 6, p. 44) chez les Lucenses.

Urium (Plin., I, 136, 16; Ptol., II, 4) chez les Turdules[1].

Ulia, en Bétique (Dion Cassius, XLIII, 31); les leçons varient entre ces deux noms: *ulla* et *ullia*. L'étymologie tranche la question. *Ullia* est altéré; c'est *ulia*[2] qu'il faut dire, comme le portent justement les monnaies (Wesseling, *ad Itin. Ant.*, p. 412); *ulla* (proprement *ula*), de *ura*, eau (le fleuve des Callaïques, manuscrit de Mela, III, 2, 8). *Ulia* était située sur une haute montagne (Hirtius, *de Bello alex.*, 61). Aujourd'hui encore, près de Saint-Sébastien, une montagne porte le nom d'*Ulia*, mot qui, si l'*l* n'a pas

1. *Oppidum Onoba, Æstuarium cognominatum : interfluentes Luxia et Urium* (Pline). Pour Harduin, *Luxia* et *Urium* sont des fleuves. J'en doute, car *interfluentes* n'est pas usité comme adjectif. Οὔριον, dans Ptolémée, est évidemment une ville. (Comparer avec *interamnium* et *intercatia.*) Si *urium* est un nom de fleuve, il dérive du basque *ura*. (*H.*)

2. On a déjà remarqué que Strabon transforme ce nom en *Julia* (III, 2, p. 141). (*H.*)

remplacé l'*r*, signifie *mouche*. Il y avait du reste, chez les Vascons, un lieu appelé *Muscaria*, dont le nom n'est probablement que la traduction latine de ce dernier, ou d'un autre semblable.

Ilia, surnom de *Ilipa*, d'après les inscriptions (Plin., I, 138).

Le radical basque se retrouve avec toutes ses formes dans les anciens noms de lieux. *Uria*, combiné avec d'autres mots, est presque toujours final, et *ilia* initial[1]; il n'en est plus de même aujourd'hui, car on rencontre parmi les familles espagnoles une foule d'*iriarte*, *uriarte*, *urizarre*, *uriona*. Cependant un ancien nom de ville commence aussi par *uria;* c'est *Irippo*, qui ne nous est connu que par les monnaies (Florez, *Medallas*, II, 474).

A la première catégorie appartiennent : *Gracçuris* (Plin., I, 143) chez les Vascons, la ville de *Gracchus*, rebâtie par lui (Livii epit., I, XLI). Antérieurement, elle portait, d'après Festus Pompée, le nom de *Illurcis*. *Ilurci*, de *ilia* et *ura : ville d'eau*.

Calaguris Fibularensis chez les Vascons, et *Calaguris Nassica* chez les Ilergètes (Plin., I, 142.) Les épithètes latines sont prises du genre d'industrie des habitants. La dernière peut se rapporter au basque. *Calamua* signifie chanvre et aussi jonc, roseau, employés à la confection des nasses (*nassa*)[2]. Pour *Fibulæ* l'explication est moins sûre. (Caton, *de Re rusticâ*, c. 31). C'était peut-être une espèce de roseau dont on se servait pour tresser des corbeilles.

Ilarcuris (Ptol., II, 6, p. 46), en Carpétanie, vient,

1. *Tiariulia* en Édétanie (Ptol., II, 6, p. 47) semble faire exception; mais, d'après le passage de Pline (*Teari qui Julienses*), la terminaison de ce nom serait *Julia* et non *ulia*. (*H.*)

2. On a tenté à tort d'expliquer *Nassica* par *Scipio Nasica*. (*H.*)

d'après Astarloa (*Apol.*, 238), de *ilarra,* pois : ville des pois ou des vesces. Aujourd'hui encore *Illarraza, Irar-raga* sont des noms de familles basques.

Lacuris (Ptol., II, 6, p. 46) des Oretans. Le mot initial qui devient en Lusitanie *Lacobriga* (Mela, III), *Laconi-mur-gi* chez les Celtiques de la Bétique[1] (Plin., I, 139, 17), *Laconimurgum* chez les Vettons (Ptol., II, 5, p. 41) avec adjonction de *mur* (de *murüa, colline*), *Lacetani* près des Pyrénées (Plin., I, 141, 12), *Lacibi* et *Lacippo* en Bétique (Plin., I, 140), et *Lacipea* chez les Oretans, ne peut être dérivé du basque avec certitude, comme Astarloa le démontre lui-même par ses explications embarrassées. Je crois que *Laco* n'est autre chose que le latin *Lacus.* Festus (*de Verb. signif.* V. *Lacobriga*) le dit formellement, et nous avons dans *Flavio-briga* et *Glando-merum* d'autres exemples de noms composés de mots indigènes et étrangers. Antérieurement à ce changement dû aux Romains, le nom basque devait être *Langotua,* qui désigne *une eau tranquille.* On retrouve *Lango* dans *Langobrica,* près du *Durius (Itin. Ant*,, p. 421), et dans *Lancobriga* des Celtiques (Ptol., II, 5, p. 41). Plutarque (*Sertorius,* c. 13) parle des sources nombreuses qu'on remarquait dans le pays des *Langobrites.* Wesseling croit qu'il faut lire *Langobricas,* qui serait le même que le *Lacobriga* de Mela ; mais nous voyons par Plutarque que cette ville était située en Lusitanie.

Un bourg de l'*Alava* s'appelle aujourd'hui *Langarica.*

Il sera plus loin question d'*Ilduri.*

Esuris (*Itin. Ant.*, p. 425, 431) de *esi,* rempart, et *uris : ville entourée d'un rempart.*

1. Quelques manuscrits portent : *Lacimurgæ,* ce qui est plus simple et plus analogue à d'autres noms de lieux de l'Espagne. (*H.*)

Aux noms de villes commençant par *il* ou par *ili*, appartiennent les suivants :

Iligor déjà cité, et la plupart de ceux dont le radical est *ur*.

Ilipula magna et *minor* (Plin., I, 137, 139), en Bétique, de *ilia* et *pulua, pointe* d'après Astarloa (Apol., 240), *amas* d'après le dictionnaire de Paris, c'est-à-dire haute montagne au pied de laquelle était située la première des deux villes. *Ula* n'est peut-être qu'une autre terminaison du nom *Ilipa*, comme *Deobrigula* de *Deobriga, Obulcula* de *Obulcum, Saetabicula* de *Saetabis* (Ptol., II, 6, p. 47), *Turbula* de *Turba* (Liv., XXXIII).

Iliberi (Plin., I, 137), aussi en Bétique, *nouvelle ville*, de *berri*, neuf ; l'épithète *liberini* paraît formée d'après le basque pour la facilité de la prononciation.

Souvent les épithètes ne sont que des traductions des noms ; beaucoup de celles rapportées par Pline, tout à fait étrangères aux noms eux-mêmes, sont prises d'autres circonstances. Ainsi *Colonia accitana*, de la légion *Gemella* qui y fut transplantée (Harduin sur Pline, l. III) ; *ileosca* des Ilergetes [1] (Strabon, III, 4, p. 161) donne *etosca*, d'où *osca* (Velleius Paterculus, II, 30).

Elybyrge (l'*e* et l'*i* sont souvent pris l'un pour l'autre dans le mot initial), ville sur le *Tartessus*, d'après Hécatée (Étienne de Byzance). La terminaison paraît prise du grec πύργος (tour).

Je ne fais pas mention d'*Ilerda* et des *Ilergètes* dont l'étymologie n'est pas bien sûre.

1. Le traducteur français de Strabon (I, 470, n. 5) conteste l'exactitude de ce nom. Pourtant le témoignage de Marca est tout à fait décisif. Ces rectifications arbitraires des noms de lieux mentionnés par les auteurs anciens ont déjà fait dire à Lorit, avec beaucoup de raison : *Quanquam ego haud scio liceat ne ad eum modum emendare libros.* (*H.*)

XV

NOMS DE LIEUX QUI DÉRIVENT DE URA.

Les dérivés de *ura*, eau, sont :

Astures et *Asturica*.

Ulla (plus exactement *Ula*).

Ilurci.

Urce (Ptol., II, 6, p. 43), chez les Bastétans, nommée aussi *Urgis*, d'où : *urgitanus finis* (Pline, I, 136, 1)[1].

Urcesa, en Celtibérie (Ptol., 2, 6, p. 46).

Urgia et *urgao*, en Bétique (Pline, I, 140, 137). Les désinences *ga* et *gui* sont négatives en basque ; et Astarloa (*Apol.*, 249) traduit les noms de ces villes par : *sans eau*.

Urso (Plin., I, 139, 6 ; Strabon, III, 2, p. 141), aussi.

Ursaon (auct. incert. *de Bello hisp.*, 41), et dans Appien (VI, 16) *Orson*, également en Bétique. La terminaison est le *za* d'aujourd'hui qui signifie abondance, quantité. Les alentours de cette ville étaient tellement dépourvus d'eau qu'on renonça à l'assiéger ; mais, dans la ville, les habitants n'en manquaient point et pouvaient soutenir un siége. Cette abondance relative dans la cité, en opposition avec la disette dans le pays, a bien pu occasionner la dénomination. Ce genre de preuves n'a cependant rien d'absolu. Car presque toutes les localités

1. Vossius adopte *Murgis* ; mais que le nom dérive de *ura* ou de *murua*, son origine basque n'en est pas moins certaine. (*H.*)

présentent un ruisseau, ou une colline, sans en prendre leur nom, si ce n'est lorsque ces objets naturels se distinguent par un aspect caractéristique. — Ici, ni les historiens ni les géographes n'en font mention, et leur silence doit augmenter notre réserve. Les éditeurs de César (éd. Oberlin, p. 763) se sont justement prononcés entre les variantes *ursaon* et *uersaon*, pour celle qui permet l'étymologie basque.

Urbiaca (*Itin. Ant.*, p. 447), dans l'intérieur de l'Espagne, et *Urbicua* (Liv., XL, 16). Ces deux noms sont tellement de purs noms basques, qu'ils pourraient se prononcer encore aujourd'hui de la même façon. Dans les deux on trouve *ura* et *bi* (deux); dans le premier, la désignation de lieu *aga*; dans le second, la terminaison adjectivale *coa* (en dialecte biscayen *cua*) : *lieu des deux eaux*, comme aujourd'hui encore : *urbina*, *urbieta*, et autres noms de lieux. D'après Wesseling, ces deux derniers appartiennent au même lieu.

On reconnaît facilement l'*ona* basque dans l'*Urbona* des Turdétans (Ptol., II, 4, p. 40). Je ne décide point si le *b* est simplement euphonique, comme le veut Astarloa (*Apol.*, p. 24), ou appartient à un autre radical, ou enfin, si, dans la bouche des Romains, le mot indigène est devenu le latin *Bona*.

Dans *Ucubis* (auct. inc. *de Bello hisp.*, 7), près de Cordoue, je considère l'*u* initial comme l'équivalent de *ura*, le *c* comme euphonique, et *ubis*, avec sa désinence latine, comme dérivé de *ubera*, gué, guéable. Le nom actuel de lieu et de famille, *U-gar-te*, *entre les eaux*, prête à un semblable rapprochement, ainsi que le nom du fleuve *Uduba* (Plin., I, 141).

Composés avec *Ilia*, ville : *Iluro* (Plin., I, 141) chez

les Cosétans ; c'est la leçon reconnue exacte. (Pourtant le *Diluron* de Ptolémée résulte d'une modification conforme aux lois du langage.)

Illurgis (Ptol., II, p. 39) chez les Turdules, *Illurco* (Plin., I, 138) en Bétique, mêmes formes dans la composition que plus haut. Je ne décide pas si *Ilorcum* (Plin., I, 137) est le même nom avec changement de voyelle, et qui a conservé l'*o* dans le *Lorca* d'aujourd'hui.

Ilurbida chez les Carpétans (Ptol., II, 6, 46), de *ilia, ura,* et *bidea,* route, *ville sur un chemin d'eau. Iturbide, route d'eau,* est le nom d'une famille basque que j'ai connue moi-même.

Si la leçon *Illurgavonenses* (Cæsar, *de Bello civ.*, I, 60, dans Pline, *Ilergaones*, probablement une abréviation d'un nom trop barbare) est exacte, ce mot a aussi la même origine, et est analogue à l'*Urgao* déjà mentionné. Je crois romaine l'intercalation du *v*.

Verurium (Ptol., II, 5, p. 41) des Lusitans, selon la juste remarque d'Astarloa : *lieu des deux eaux,* de *bi,* deux, qui se change en *ber* au commencement des mots ; *beroguei,* quarante : littéralement deux fois vingt ; *bereun,* deux cents, et le lieu aujourd'hui nommé *Beroija, lieu des deux collines.* Il eût été à désirer qu'Astarloa se fût expliqué sur *Bituris* (Ptol., II, 6, p. 48), qui d'après moi vient de *bi,* combiné soit avec *ura* et le *t* euphonique, soit avec *iturria,* source. Car *bi* ne se change pas toujours en *ber,* surtout devant les consonnes; exemples : *bitan ambat,* encore une fois; *biderbia,* double; *bidertatu.*

Solorius mons (Plin., I, 136), ou *Solurius* d'après Isidore (Orig., XIV, 8)[1], actuellement *Sierra de los*

1. *Isidore* explique ce mot : Ab a singularitate quod omnibus Hispaniæ montibus solus altior videatur, sive quod Orienti sole ante radius ejus in eo quam ipse cernatur. (*H.*)

vertientes, montagne des ruisseaux; de *ura* et *soloa,* prairie : *mont des prés arrosés,* en adoptant la seconde leçon.

Le nom de ville *Ostur,* connu seulement par les médailles, s'y rapporte également (Florez, *Medallas,* III, 112). *Ost* est susceptible de plus d'une étymologie. La plus naturelle serait *ostean : derrière l'eau* [1], mais dans les mots composés cette préposition est placée après le substantif; exemple : *escuostean, ce qui est derrière la main,* difficile à avoir. Il y a encore aujourd'hui, dans le royaume de Valence, une contrée d'*Ostur* qui abonde en sangliers, et cet animal figure sur les monnaies de la ville. En basque, le sanglier est désigné par *basaurdea* et *basa,* de *basoa,* forêt. La terminaison du nom de la ville pourrait bien venir d'*urdea,* et l'initiale de *ostoa,* feuille, feuillage.

XVI

NOMS DE LIEUX QUI DÉRIVENT DE ITURRIA.

Noms de lieux dérivés de *iturria,* source : *Iturissa,* l'*iturisa* de Ptolémée (II, 6, p. 48), qui seul nous donne ce nom dans son intégrité. Chez les Vascons la terminaison *sa* (aujourd'hui *za*) signifie quantité (Astarloa, *Apologie,* 246). On trouve encore dans la contrée une localité nom-

1. *Derrière,* à l'origine, s'exprime par *atz* ou *ost.* Les dérivés conservent cette différence; ainsi : *atzean, ostean, atzera, ostera, atzitic, ostitic, atzeratu, osteratu, escuatzean, escuostean,* etc. De même pour *aitza* et *asta* (ch. XIII). (*H.*)

mée *Ituren* (Mannert, I, 377). Dans l'Itinéraire d'Antonin (p. 445) *Iturissa* est devenu *Turissa*, sans voyelle initiale, ce qui prouve que les noms qui vont suivre ont bien la même origine. — Dans Pline (I, 139, 5), les noms *Tucci* et *Itucci* (auquels il faut joindre *Acatucci* dans l'Itinéraire d'Antonin, 402) ne diffèrent que par l'*i*.

Je rechercherai plus loin si le fleuve gaulois *Aturis*, (aujourd'hui *Adour*) appartient à cette classe, ou donne le même radical que le *Durius*.

Le fleuve *Turas* ou *Turias* en Édétanie (Mela, II, 6, 6; Plin., I, 141, 4; Ptol., II, 6, p. 43; Mannert., I, p. 427). La leçon fausse *Turulis* — (*ville des sources*) — serait, pour un nom de fleuve, tout aussi inexacte.

Turiaso, dans la Celtibérie du sud (*Itin. Ant.*, p. 442), la finale *so* emporte l'idée de bonté, pureté, comme on le voit par *Osoa*, qui signifie *sain, intact*, et par la terminaison *suna* qui indique l'*excellence*[1]. Un passage remarquable de *Pline* (II, 667, 2) nous apprend que les eaux de cette contrée étaient renommées pour la trempe du fer. Justin rapporte aussi (XLIV, 3) que la bonne qualité du fer qu'on y travaille est due principalement à l'eau de la trempe. Dans l'*Alava*, se trouve un bourg de *Turiso*, car la suppression de la voyelle initiale n'est pas sans exemple.

Turiga (*qui manque de sources*), chez les Celtiques de la Béturie (Pline, I, 139). Son nom celtique était *Uccultuniacum* (*quæ et turiga nunc est*)[2]. A cette occasion,

1. La terminaison complète est *tasuna*; on emploie aussi *asuna* dans le même sens. *Ossasuna, ossatasuna*, santé. L'affinité avec σῶς, σως est évidente. (*H.*)

2. Pline, en rapportant les différents noms d'une ville, met toujours le nom indigène avant le nom latin. Ici, les deux sont *barbares*, et le nom celtique précède le nom ibère qui devait être plus familier aux Romains. (*H.*)

Pline remarque que les noms donnés par les Celtes après leur migration, n'ont pas tardé, par le mélange des peuples, à faire place aux noms ibères.

Turoca (d'après d'autres manuscrits *turrige, Itin. Anton.*, p. 430); les *Turodes* (Ptol., II, 44), sur la côte nord; *Turobrica* (Plin., I, 140), chez les Celtiques Turdétans; les *Turmodiges* (Plin., I, 143), voisins des Cantabres, enfin les *Turdétans* et les *Turdules*. Mais ici l'analogie est trop générale et indéterminée.

Le *Nementurissa* d'Oihenart (*Not. utriusque Vasconiæ*, 24) semble la combinaison d'un mot qui m'est inconnu, avec *Iturissa*, d'autant plus que tous deux existaient en Vasconie : mais le vrai nom de lieu était *Nemanturista* (Ptol., II, 6, p. 48), ce qui rend la ressemblance bien moindre. Cette dernière leçon se rapproche du nom de ville *Nema*, en Bétique, qui n'est connu que par les monnaies (Florez, *Medallas*, III, 100).

J'aurais cru, au contraire, qu'*Iliturgis*, en Bétique, (Liv., XXVIII, 19), dérivait de *iturria*, et signifiait : *la ville sans sources*. Mais, d'après Astarloa (*Apol.*, p. 239), dont l'avis est ici décisif, le *t* est simplement euphonique et le nom tout à fait identique à *ilurgis* (c. 15). Que, du reste, la ville en question soit bien celle que *Polybe* (d'après Étienne de Byzance), nomme ἰλούργειαν et Appien ἰλύργιαν (VI, 32), la transformation du nom n'en est pas moins certaine.

La grande similitude pourra quelquefois faire hésiter pour l'étymologie des noms, entre les radicaux *uria, ura*, et *iturria*. Je n'ose décider quant à *Bæturie*. Astarloa (*Apol.*, 235), le dérivant de *b* avec intercalation du *t*, l'explique par *ville basse, ou pays bas.*

XVII

NOMS DE LIEUX QUI DÉRIVENT DE DIVERS RADICAUX.

Je viens d'indiquer les groupes de noms d'origine basque. Voici beaucoup de noms isolés dont la source n'est pas moins facile à reconnaître :

Alaba, en Celtibérie (Ptol., II, p. 46), dont les habitants s'appelaient *Alabanenses* (Plin., I, 143), dérive, d'après Astarloa (*Apol.*, p. 228), de *ara, aria,* surface plane, et *ba, plaine large, basse.* La province actuelle d'*Alava* doit avoir reçu des indigènes le nom d'*Araba.* Le mot *alba,* qui figure parmi les noms de lieux ibériques, peut être considéré, tantôt comme un mot latin, par exemple lorsqu'il sert d'épithète à *Urgao* (Plin., I, 137), tantôt comme une contraction de *Alaba.* C'est probablement le cas de l'*Alba* des Vardules (Plin., I, 143), dans la province d'*Alava.* D'autres noms de cette espèce dérivent peut-être de *Alboa, côté incliné de montagne.* C'est ainsi qu'Astarloa (*Apol.*, 229) explique *Albonica* (*Itin. Anton.*, p. 447), dans l'intérieur de l'Espagne, qu'il fait dériver, en supprimant la lettre *n,* de *ica, à pic,* ce qui donne : (*Lieu du côté où la montagne est à pic*). *Albocella* (Ptol., II, 145), chez les Vaccaens, a certainement la même origine, et si le même lieu est appelé *Albucella* dans l'Itinéraire d'Antonin, page 434, cela tient à une conversion encore usitée dans les dialectes, car en biscayen on dit *Albua* pour *Alboa.* La terminaison *cellum* (*kellum*) ou *ocellum,* se

retrouve dans l'*Ocellum* des Vettons (Ptol., II, p. 41), dans l'*Ocellum* des Callaïques Lucenses (Ptol., II, p. 43), dans les *Ocelloduri* de l'Itinéraire d'Antonin, et avec une légère altération dans l'*Ocilis* d'Appien (VI, 47). Dans les Alpes graiennes [1] existèrent les *Garo* ou *Grajocèles*, et dans le même pays, mais faisant partie de la *Gaule citérieure*, une ville d'*Ocelum* (César, *de Bello gallico*). Je me hasarderai d'autant moins à en donner l'étymologie, qu'on remarque aussi en Bretagne une pointe de terre *Ocelum*, et que ce nom peut bien être celtique.

De *Ara*, surface plane, proviennent : le nom des *Aravi*, qui figure dans l'inscription du pont de Trajan sur le Tage, à Alcantara (*Cellarius*, I, 58) ; *Arabriga* (Ptol., II, 41), chez les Lusitans ; cependant les mots latins et indigènes sont si souvent combinés dans les noms de l'Espagne ancienne, que *Ara* devait être un mot latin ; *Aracillum* des Cantabres (Florus, IV, 49). Dans le nom des *Aranditans*, (Plin., I, 229), *Ara* est combiné avec *Andia*, grand, lieu ; *peuple de la grande plaine*. D'après Astarloa, beaucoup de familles de Biscaye portent ce nom : *Aratispi*, entre *Antequera* et *Malaga; Ispi* est tout à fait basque [2]. Pour les mots commençant par *ar*, comme *Arunda*, *Arunci*, (Plin., I, 139), chez les Celtiques de la Bétique, l'étymologie est douteuse, car ils peuvent dériver de *Arria*, pierre, ou d'autres mots.

Alavona des Vascons (Ptol., II, 48), *beau lieu de pâtu-*

1. Les Alpes *graiennes* ou grecques commencent au mont Blanc et courent au sud, puis au sud-est, jusqu'au mont Cenis. (*Trad.*)

2. Carter's *Journey from Gibraltar to Malaga*, II, 147. Dans son voyage, qui ne comprend qu'une faible portion de l'Espagne, Carter a recherché l'emplacement des anciennes villes, et en a découvert quelques-unes dont les inscriptions et les monnaies ne parlent pas. Ainsi : *Aratispi*, *Çartama*, *Nescania*, *Sabora*. (*H.*)

rages ; ona bon, *alalecua* (dialecte de Labour *alhagoa*), pacage. *Lecua* signifie lieu [1]. Si la leçon *allobon*, de l'Itinéraire d'Antonin, page 444, est plus exacte, le mot souche serait le substantif basque *alhor*, champ. *Alone* (Mela, II, 6) semble le même nom. Voir cependant les commentateurs de Mela sur la probabilité de son origine grecque. Mais dans *Alontigiceli* et peut-être aussi dans *Alostigi* (Plin., I, 139, 10), le même mot paraît accompagné de la terminaison de lieu *tegui*.

Aritium en Lusitanie (*Itin. Anton.*, 418), de *aria*, mouton, lieu où l'on trouve beaucoup de troupeaux de cette espèce (Astarloa, *Apol.*, 230).

De *arria*, pierre, avec la terminaison de lieu *aga*, dérive *Arriaca* (*Itin. Anton.*, 436), chez les Carpétans. Ptolémée appelle la même ville *Caracca*, mais c'est là certainement comme *Astiacca*, autre variante, une altération du mot véritable.

La même terminaison, extrêmement fréquente dans les noms basques actuels, se trouve dans le *tarraga* des Vascons (Ptol., II, 6). J'ignore la signification de la syllabe initiale de ce dernier mot.

D'après Astarloa (*Apol.*, p. 232), *Arsa* en Béturie (Ptol., II, 40) et, comme on l'écrit actuellement, *arza* dérivent de *arria* et de la syllabe qui indique l'abondance : *quantité de pierres*.

Astarloa analyse de même le mot *artigi* dont la fin lui paraît être la terminaison de lieu *tegui*. Il croit cependant que l'on peut aussi expliquer ce mot par *artea*, *chêne-rouvre* (en dialecte biscayen *artia*), et par *egui*, côté de montagne, bord d'une chose, comme un *lieu situé*

1. Le radical *ala*, dont on ne trouve que les composés, n'est autre chose que le latin *alere*, de même que *lecua* n'est que *locus*. (*H.*)

sur le flanc d'une montagne couverte de chênes. Dans ce cas, le nom serait complétement basque [1].

La ville d'*Aspis* (*Itin. Anton.*, 401) porte aussi un nom entièrement basque, qui lui vient sans doute de sa situation dans un bas-fond, car *Aspi*, dont dérivent en dialecte biscayen les adjectifs *aspija* et *aspicua*, signifie, d'après Astarloa : *placé en bas*, *au-dessous*. Larramendi en fait, par un changement d'orthographe, la préposition *azpian* [2]. Les noms de la même catégorie sont *aspavia* (auctor incertus *de Bello hispanico*, 24), et *aspaluca* (*Itin. Anton.*, 453), dont la terminaison rappelle à Wesseling le latin *lucus*. J'y verrais plutôt le basque *lecua*, qui forme beaucoup de composés.

Attacum des Celtibères (Ptol., II, n. 46), *Attubi* (Plin., I, 139) et *attegua* (Dion Cassius, XLIII, 33), en Bétique, rappellent *atea*, porte, et *atarbea*, toit, dont la racine est *at* à mon avis.

Balda, chez les Turdules (Ptol., II, n. 39). J'en ignore

1. *Egui* ne se trouve pas dans Larramendi. Le vocabulaire manuscrit donne *heguia*, bord, montagne. Les mots du dialecte de Labour qui y sont mentionnés figurent dans Astarloa, qui se servait du dialecte biscayen, et manquent au dictionnaire de Larramendi qui donne les mots *guipuscoans*. J'avais déjà observé dans le pays que les dialectes des localités les plus éloignées les unes des autres, offrent plus de ressemblance que les dialectes des lieux les plus voisins, quant aux mots qui ne sont pas d'un usage habituel. (*H.*)

2. Astarloa distingue entre *be*, qui marquerait un bas-fond plat et étendu (*baxo superficial*), et *aspi*, indiquant l'état d'un corps qui se trouve *pressé* sous un autre. Pourtant Larramendi dit tout aussi bien *cerupean* que *ceruaren azpian* (sous le ciel). *Aspi* et *azpian* sont formés avec *pi* (même sens que *pe* et *be*). — *Pe-an* ou *pi-an*, est employé comme affixe ; *azpian*, au contraire, comme préposition indépendante, gouvernant le génitif. *Azpian* n'est donc que la combinaison de l'affixe avec un mot *as* ou *az* qui, d'après son analogie avec d'autres mots, emporte en effet l'idée de *presser*, *charger*. (*H.*)

l'étymologie, mais beaucoup de localités portent actuellement ce nom (Astarloa, *Apol.*, 231).

Balsa, en Bétique (Plin., I, 229), et *Balsio* des Vascons (*Itin. Anton.*, 443), de *balsatu*, verbe qui signifie *réunir;* il offre de l'analogie avec *Bildu*, et s'emploie comme actif et comme neutre. Le terme moyen entre le mot et le nom pourrait bien être ici : *union des villes*. Le même verbe sert à désigner les eaux qui se réunissent pour aboutir à un marais, à un étang (*balsa*) (d'où probablement le mot espagnol *Rebalsar*), et ces lieux ont pu être aussi désignés d'après leur situation.

Barnacis des Carpétans (Ptol., II, 46), de *barnacoya*, profond, probablement à cause de sa situation entre des montagnes. *Barna*, *Barrena*, signifie : à *l'intérieur, au dedans*, et exprime, dans les mots qui en dérivent, la profondeur et l'action de pénétrer.

D'une autre forme de ce radical (*Barruan*), paraissent dériver les noms de ville *Barum* des Callaïques (carte de Reichard), et *Barea* en Bétique. D'après Larramendi, *Barrumbea* signifie *techo*, ce qui ne veut pas dire le *toit* proprement dit, mais l'abri, car l'expression basque complète est *Echabarrumbea eman, maison-abri*. *Barruquea* est également rendu, dans le dictionnaire manuscrit de Paris, par « *toit à vaches* » et aussi par « *parc à mettre les vaches*. » Il ne faut pas oublier qu'entre les mots qui ont un *r* et ceux qui en ont deux, il existe une grande différence de prononciation. D'après Ptolémée (II, p. 39), *Barea* s'écrirait aussi *Barria*.

Je ne déciderai pas si les autres noms commençant par *bar*, comme *Barcino, Bardo*, etc., sont de même origine. Il est d'autant plus difficile d'en établir avec certitude la dérivation, qu'ils peuvent très-bien être formés de *Barria*.

Le nom des *Astures Bédunésiens* (Ptol. II, 44) dérive de *be*, bas, et de *une*, *unia*, contrée (Astarloa, *Apol.*, 237, 5)[1].

Bilbilis, en Celtibérie (*Itin. Anton.*, 437), comme *Bilbao* d'aujourd'hui, vient certainement des radicaux *pil*, *bil*. Du premier s'est formé *Pillatu*, du second *Bildu*, tous deux avec la signification d'*entasser*. Mais *Bildu* emporte aussi l'idée de *rassembler*, *recueillir*, *se réunir*. L'analyse donne donc tout naturellement le sens de : *villes*, *lieux de rassemblement*. Seulement, dans les deux noms, le second *b*, de même que dans le *ba* actuel, indique la préposition *au-dessous*, et *pilla* a le sens de *masse*, ce qui peint la situation des lieux. *Bilbao* s'étend en effet au pied des montagnes. *Biribillatu*, dérivé de *bildu*, présente la même signification, et n'est qu'un renforcement du radical (*biri* tourner en rond).

Bortinae, en Vescitanie (*Itin. Anton.*, 431) : peut-être de *borda*, métairie. On l'écrit aussi *Burtina*, et il pourrait bien, comme *Burdua* en Lusitanie (Ptol., II, 41), dériver de *burdina*, fer.

Dans *Burum* des Collaïques (Ptol., II, 43) et *Buruesca*, formes les plus simples et les plus basques de *Virovesca* (Ptol., II, 6, 45; *Itin. Anton.*, 394), *Burua* (poser la tête), qui est aussi employé métaphoriquement, se retrouve combiné avec le nom du peuple des Eskes (*Buruesca*, capitale des Basques). Il se peut aussi, qu'à diverses époques, de pareilles qualifications aient été données à des villes moins importantes, appartenant à des groupes peu considérables qui conservaient cependant le nom national.

Le basque *gara*, hauteur, sommet, est facile à recon-

1. Ce mot, pris dans ce sens, manque dans Larramendi. Le dictionnaire manuscrit porte : *gunea*. (*H.*)

naître dans le *Carabis* des Celtibères (Appien, VI, 43). Je ne déciderai pas si la terminaison dérive de *bi*, comme par exemple dans *Telobis* (Ptol., II, 48).

Caviclum, le *Cavidum* basque, de *cabia*, nid. Il n'y a dans ce mot, qui prend les formes *abia*, *habia* et *cabia*, aucune idée qui se rapporte aux oiseaux, mais la seule idée de prendre, de saisir, ce qui démontre son analogie *avec* κάπτω, *capio*, *happen*, etc. Dans les dérivés, il s'emploie aussi pour désigner l'alvéole de l'abeille.

Je crois que le nom du rivage *Corensis*, dans Pline (I, 136), appelé dans d'autres manuscrits *Curensis*, est indigène, et renferme un radical commun au latin et au basque. Pline parle de la forme recourbée de ce rivage, et *gur*, *cur*, est le radical qui signifie *courbe en* basque, comme *curvus* en latin. Cela est évident dans les mots *in-guruan*, en cercle, et *ma-curra*, courbe, ainsi que dans un grand nombre de dérivés [1]. Les *Curgoniens*, ou *Gurgoniens* (Florus, 4, 47), *Curconium* (Ptol., II, 48), en Vasconie, et *Curgia* chez les Celtes de la Bétique (Ptol., II, 40), attestent la présence de ce radical dans les noms de lieux ibériques.

Le nom du peuple des *Coniens*, ou (ce qui paraît plus exact, d'après l'étymologie basque, et le changement en *Kynètes* et *Kuneus*) des *Cuniens*, dérive du mot *gun*, *gunea* (*le dernier*) (Astarloa, *Apologie*, 278), sans doute parce qu'ils habitaient à l'extrémité du pays. Ce mot ne se rencontre pas sous cette forme dans mes dictionnaires. D'après Larramendi, le *dernier* se dit : *az-quena*, dont

1. V. *gurtu*, *agurea*. Quelques monnaies portent le nom d'une ville inconnue : *coere* ou *coero*, qui, d'après Sestini (Descrip. des médailles espagnoles du musée hedervariano), aurait donné son nom au *littus corense*. (*H.*)

Astarloa change les finales en *guena*. Voir le chapitre 21, pour les composés de ce nom : *Cunistorgis*, *Cumbaria* (peut-être pour le distinguer d'un autre *Baria*), *Coninbrica*.

Le nom de la montagne *Edulius*, en Vasconie (Ptol., II, 43 ; Mannert, 1, 375), dérive probablement de *edurra*, neige, combiné avec la terminaison de lieu *ola*. D'après Larramendi, la neige est désignée par le mot *elurra*, mais, dans ses manuscrits, Astarloa dit formellement qu'il prend aussi les formes *eurra*, *erurra*, et *edurra*.

Dans *Egosa* des Castellans (Ptol., II, 43), *ego-itza, lieu d'asile*, semble provenir de *egon, rester*, se *tenir;* d'après une étymologie semblable, *Ego-varri*, des Callaïques (Plin., I, 227), signifie *nouveau séjour*. Le nom de fleuve *Ego* (carte de Reichard) contrarie seul cette explication, si toutefois il n'est pas emprunté à la ville elle-même.

Le nom des *Egurres* (Ptol., II, 44), une branche des *Astures*, rappelle *egurra*, en basque *bois*. Ce mot ne doit pas s'entendre des arbres vivants et sur pied, mais du bois déjà abattu et propre à être utilisé.

L'étymologie de *Esuris* résulte de ce que nous avons dit plus haut de sa terminaison. Je crois reconnaître l'initiale dans *Escua* (Plin., I, 138), en Bétique, et *Escadia* (εἰσκάδια) d'Appien, si toutefois ce n'est pas là un seul et même lieu (Mannert, I, 317). *Esitu* signifie *fermer un lieu ouvert;* d'où le substantif *esi-a vallado, fortification*. Mais le même substantif s'emploie aussi pour maison. Cela démontre (bien qu'aucun dictionnaire n'en parle) l'analogie d'*ichi*, mot de même signification que *esitu* (d'où *ichea*, *echea*, maison), avec les mots *es-caratza, place devant la maison, et foyer*, et *escortea, cour*. *Cortea* où *Gortea* (peut-être emprunté à l'espagnol) signifie cour, et aussi

cour de maison. Ce nom exprime ce qui caractérise toutes les villes, une place vide enclose de maisons et de murs. La terminaison de *es–cu–a* est la syllabe *co*, caractéristique de l'adjectif, et qui dans le dialecte biscayen se combine avec l'article et devient *cua*. Dans *es-ca-di–a*, *di* indique l'idée de lieu, et *ca* est joint au sujet pour démontrer que quelque chose arrive avec ou par lui.

Ildum, sur la côte méridionale de la Tarraconaise (*Itin. Anton.*, 399), de *hildoa*, sillon.

Si l'on s'en rapporte à l'explication donnée par Sestini, d'une inscription celtibère (*Description des médailles espagnoles*, page 157), cette ville est appelée sur les monnaies *Ild-Uri*, *ville du champ*, *ville du sillon*.

Illunum des Bastétans (Ptol., II, 47), de *illuna*, obscur, noir, s'emploie aussi pour désigner un ciel nuageux.

Istonium, en Celtibérie (Ptol., II, 46), de *istilia*, petit lac, étang (en espagnol *charca*). La terminaison est *ona* ou plus exactement *unium*, de *unea*, contrée, le *lieu des petits lacs*.

Laberris, en Asturie (Ptol., II, 44), dont la terminaison rappelle *Ascerris* (voir plus haut, c. 13). Car l'étymologie d'Astarloa, qui fait dériver les premières syllabes de *labea*, four (*qui contient beaucoup de fours*), est invraisemblable.

Erro (*Alphabet*, p. 282) prétend avoir découvert sur une médaille le mot *Otzerri*, qui est tout à fait basque, et signifierait : *un lieu froid*.

Lambriaca, *flavia lambris*, de *lamboa*, *lambroa*, pluie épaisse, *nuage qui tombe* (en espagnol *bruma*, en français *brouée*), est aussi rendu dans le dictionnaire de Paris par obscurité, nuage. Cette dénomination s'étendait à toute la chaîne nord des montagnes.

Le promontoire des Callaïques, *Lapatia* (Ptol., II, 42),

dérive de *lapa*, crustacé qui s'attache aux rochers, et de la désinence *tza* qui indique l'abondance.

Le fleuve *Larnum*, les *Larnenses* (Plin., I, 142), chez les Laletans, et la ville de *Larna*, en Celtibérie (carte de Reichard), de *larrea*, pâturage, lande. *Larrena* même vient de *larri-tu*, croître, d'où le nom de *larras-quena*, *dernier temps de la croissance*, donné à l'automne. *Lartigi* (Plin., I, 140), en Bétique, rappelle, bien que l'étymologie ne m'en paraisse pas sûre, *lasta*, le gravier employé pour lester les navires, ou *lastoa*, paille, propre à servir à la construction ; d'où *last-ola*, *hutte de paille*. La terminaison est l'affixe de lieu *Teguia*.

Lavara, en Lusitanie (Ptol., II, 41), de *lauba*, plane, d'où s'est formé l'adverbe *laubaro*.

Je traiterai des finales de *leo-n-ica*. Les initiales pourraient bien dériver de *leorra*, sec, aride, *leorpea*, (en espagnol *tinada*), *parc pour les troupeaux*, ou de *leuna*, lisse. Je crois que ce nom, comme le précédent, désignait une ville bâtie sur un terrain en pente.

Lissa des Jaccétans (Ptol., II, 6, p. 48), de *lizarra*, en dialecte de Labour *leizarra*, cendre. Cette étymologie pourrait être taxée d'arbitraire, si l'Ibérie n'eût renfermé deux localités du nom de *Fraxinus*, l'une en Lusitanie et l'autre chez les Bastetans (*Itin. Anton.*, 420-404).

Lobetum (Ptol., II, 47), dans le voisinage des Celtibères, et *Lubia* des Arévaques (Plin., I, 143), dérivent probablement de *lobioa*, parc à bestiaux, d'après le dictionnaire manuscrit de Paris, ou de *lubeta*, digue de terre (de *lurra*, terre). Cette explication me paraît la plus vraisemblable, car les villes, dans ces temps reculés, n'étaient que des espaces fermés où se réunissaient les hommes et les troupeaux.

Lucentum (Plin., I, 141), si toutefois ce nom est d'origine indigène, vient de *lucea*, large, vaste. Cela est douteux pour le *Lucenses* des Callaïques, car leur capitale s'appelait *Lucus Augusti*.

Malia des Arévaques (Appien, VI, 77), *Maliaca* des Astures (Ptol., II, 44) et *Malaca* en Bétique sont (les deux derniers avec la terminaison de lieu *aca*) de purs mots basques, venant de *mal-carra*, côté de montagne. Cette signification du radical est encore démontrée par *malda*, colline, d'après le dictionnaire manuscrit de Paris, *malla*, degré, et par l'adjectif *malcorra*, roide, escarpé. *Malceca*, en Lusitanie (*Itin. Anton.*, 417), appartient probablement à cette catégorie, mais je ne puis expliquer sa terminaison.

Le fleuve *Mearus*, chez les Callaïques, sur la côte nord-est (Mela, 3), d'après Ptolémée et la carte de Reichard, *Metarus*, de *mea*, suivant la leçon de Mela qui semble la plus exacte; *mea* (en dialecte de Labour, *mehea*) signifie *étroit*, *mouvant*, *creux*, par opposition à large, d'où *mince*, *fin* (en espagnol *ralo*, *claro*, *angosto*). Ce mot exprime certainement l'idée de creux et d'étroit, car il sert à désigner les filons du métal, et *meatzca* veut dire mine. On l'emploie aussi à désigner le lit étroit d'un petit fleuve. Je rapporte au même radical (car *mea* devient *mia* en dialecte biscayen) *Miacum* des Carpétans (*Itin. Anton.*, 435), qui devait posséder des mines. Au sujet du fleuve *Minius*, je remarquerai seulement que, d'après le son, la même dérivation serait admissible, car *mihia*, langue, se dit aussi *migna*, d'où *minza*, le mot. Astarloa (*Apologie*, 254) en fait provenir le nom du *Milius*, avec cette différence qu'il veut trouver dans la seconde syllabe la désinence primitive *no*. Le changement de *me* en *mi* est fréquent dans beaucoup de noms d'aujourd'hui.

Moron et *Morosgi* (Plin., I, 227) viennent de *morutu*, qui avec le changement d'une voyelle appartient à *murua*. Le substantif *mortua*, qui s'en est formé, s'emploie pour désigner les montagnes, surtout les plus hautes. Le dictionnaire manuscrit de Paris traduit monts Pyrénées par *Mortua*, qui s'emploie aussi comme adjectif; d'où *Mortuco-chirripac* (*les sources d'eau ès hautes montagnes*). Larramendi rend *mortua* par désert, mais c'est là une signification dérivée. Ces noms indiquent des lieux situés dans les montagnes; dans *Morosgi*, *gi* est ajouté et l'*s* pourrait bien être le *z* du génitif.

Monda, en Bétique (Plin., 139), le fleuve du même nom en Lusitanie, et *Mundobriga*, de *munoa*, colline. Dans le dialecte de Labour, ce mot se dit *Monhoa*, *Monhua*, *Montoa*, et l'on peut aussi l'écrire exactement *Monda* [1].

Murus, en Carpétanie, est peut-être le mot latin qui servait à désigner la station (*mansio*).

Mais le mot *mur* est évidemment d'origine indigène, et, d'après Astarloa, dérive du basque *murua*, colline, sommet, entassement [2]. La grande quantité de noms de lieux et de familles de cette souche, qu'il a remarqués dans sa province, ne lui permet pas d'en douter. Parmi les anciens noms ibériques on y rapporte encore *Murgis* (Pline, 137), frontière orientale de la Bétique, la ville *sans collines*,

1. Les mots basques qui signifient montagne sont très-nombreux. Ainsi, parmi les seuls radicaux commençant par *m*, on compte : *mal*, *mul*, *men*, *mon*, *mun*. Le mot latin *mons* ne venant point du grec, pourrait bien être d'origine basque. (*H.*)

2. Il en conclut que le latin *murus* dérive du basque. Larramendi (V. *teso*) rend aussi *murua* par *moles*; et le vocabulaire manuscrit, par *monceau*, *tas*, *pile*. — *Murus*, ne dérivant pas du grec, les mots basque et latin sont probablement de même souche. — *Mur* se retrouve dans beaucoup d'autres mots, ce qui rend invraisemblable une origine latine. (*H.*)

d'après Astarloa (*Apol.*, 242), et les *Murboges*, voisins des Cantabres (Ptol., II, 45).

Le fleuve des Lucenses, *Navilubio*, se rapporte à *Flavionavia*, dont nous avons parlé plus haut. Les dernières syllabes rappellent le mot basque *lubeta*, digue. La racine est *Nabius*, nom d'un fleuve de la même contrée (Ptol., II, 42).

Octaviolca, chez les Cantabres (Ptol., II, 45), est un des principaux noms de l'Espagne formés d'éléments romains et indigènes. La finale *ol* est la désinence basque indiquant l'idée de lieu : lieu d'*Octave* (Astarloa, *Apol.*, 79). La désinence *ola* s'est conservée sans changement dans le nom de la ville lusitanienne *Tribola* (Appien, 6, 62), que Mannert, je ne sais pourquoi, appelle *Tribala*. Cet affixe forme la désinence de *Obucula* dans l'intérieur de la Bétique (*Itin. Anton.*, p. 413), qu'Appien (VI, 68) appelle οβόλκολα. Astarloa donne à cette ville le nom de *Obecula*, de *o*, voyelle qui indique la hauteur, et de *be*, bas, d'où *beecua*, chose basse, ville entre deux hauteurs. L'examen des noms actuels *Obecola*, *Obecuri*, ne prouve guère cet adoucissement de la voyelle principale. Cet *ola* pourrait bien être tout simplement la désinence si fréquente des noms ibériques en *ulo*, *ula*, *uli*, car dans les dialectes d'aujourd'hui, l'*o* et l'*u* se prennent l'un pour l'autre. Exemples : *Bæcula*, *Bætulo*, *Barbesula*, les *Bastules*, *Bergula* (Ptol., II, 47), *Calucula* (Plin., I, 138), *Carbula* (Plin., I, 136), *Castulo*, le fleuve *Singulis*, *Turbula*, (Ptol., II, 47), les *Turdules* et les *Vardules*. Cette explication ne doit être adoptée qu'avec beaucoup de réserve, pour quelques noms dont la désinence est d'origine latine, peut-être *diminutive* (comparer plus haut *Deobrigula*, etc.). On ne peut les tenir avec certitude pour in-

digènes, que lorsque le reste du nom est basque, comme dans *Abula* des Bastétans (Ptol., II, 47), de *abe, abia*, qui, d'après Astarloa, signifie forêt, bois. Astarloa ne mentionne pas *Abula*, mais fait dériver *Abarum* (Ptol., II, 42), clairière, de *abia* et *arua* (*séparé, non épais*), et compare avec les anciens noms les noms actuels *Abaroas* et *Abaroteguis* [1]. (V. *Avarus*, c. 21.)

Si *Pinua*, pin, n'est pas un mot latin qui s'est glissé tard dans la langue, *Pintia* des Vaccaens et *Pinetus* des Callaïques en dérivent sans doute (Ptol., II, 44, 45).

Salduba, nom antique de *Cesaraugusta* (Plin., I, 142), pourrait venir de *Saldoa*, troupeau de brebis ou de chèvres, et la désinence de *ubera*, gué, car la ville était située sur l'Ibérus. Il y avait une ville et un fleuve *Salduba* en Bétique [2]. (Voy. Ptolémée, Pline et Mannert.) Je n'ose décider si *Corduba*, *Calduba*, et *Onuba*, en Turdétanie (en acceptant cette leçon qui semble la plus exacte d'après les monnaies), appartiennent au même groupe. Astarloa fait dériver ce dernier nom de *ona* et *ba* : *au pied d'une colline.*

Le fleuve *Sanda* (Pline, I, 227), de *zana*, veine, dans le sens plus naturel de *lit de fleuve* [3]. Astarloa a été amené par la leçon fausse *Sanga* à cette explication invraisemblable de : *fleuve sans veines*, c'est-à-dire sans bras, de

1. Larramendi rend *abea* (dial. guipuscoan) par *colonne;* dans le dictionnaire manuscrit, *habea* (dialecte de Labour) est rendu par *pilier.* — Astarloa (dialecte biscayen) l'explique par : *arbre mince et élevé ;* comparer avec le latin *abies.* (*H.*)

2. Astarloa fait dériver ce nom de *zaldia,* cheval, et le compare avec *zoldibar,* que les Espagnols nomment aussi *saldua.* — Sur la dérivation du latin *sal* voy. ch. 20. (*H.*)

3. On songe ici involontairement aux mots allemands *sehne* (nerf) et *zain* (barre). *Zaina* est aussi une autre forme basque de *zana.* (*H.*)

ga, sans. Le fleuve *Saunium*, en Cantabrie, dans lequel tombe le précédent (carte de Reichard), appartient à cette catégorie. Le dictionnaire manuscrit de Paris donne aussi *Saria* pour le synonyme de *Zana*, ce qui pourrait expliquer le nom de la ville des Pélendons, *Savia* (Ptol., II, 45), située peut-être sur un cours d'eau. Mais comme, d'après une confusion familière au peuple (et à laquelle la langue allemande doit le mot *spanader*), *zana* signifie aussi nerf, je n'ose prononcer sur la véritable signification de *Saria*.

Sars, fleuve du pays des Callaïques (Mela, 3), et *Sarabris*, viennent probablement de *saroya*, forêt. Si la désinence de *Sarabris* vient par altération de *cerri*, le nom pourrait bien dériver de *sar*, entrer, car le même verbe signifie aussi *prendre possession*, ce qui indiquerait que ce lieu était une colonie récente.

Selambina, en Bétique, signifie : *entre deux plaines*, de *bi* et *selaya*, plaine. Tous les mots commençant par *sel* dérivent du même radical.

Serra signifie, d'après Larramendi, *colonne vertébrale*, et, d'après le dictionnaire manuscrit de Paris, *colline*. Larramendi en fait dériver le mot espagnol *Cerro*, qui s'emploie aussi dans deux sens, et qui ne paraît pas venir du latin. Le basque *Serra* donne l'étymologie de *Seria*, *Serippo*, et *Serpa*, villes de la Bétique.

Sisapo (Tite-Live, 28) des Orétans peut bien venir de *sisa*, [illegible], fond d'une vallée, ainsi que la ville lusitanienne *[illegible]*, que mentionne Sestini (*Description des médailles espagnoles*). Le nom du fleuve *Silicense* (Hirtius, de Bello alexandrino, 57) est douteux, et n'est point d'origine basque.

Sunna, des Laletans, qui était situé sur un cours d'eau

(Ptol., II, 43), et le fleuve *Supis* dans la même contrée, rappellent *Zubia*, pont; mais les étymologies de cette espèce sont toujours fort peu sûres.

Les désinences de *Talabriga* et *Talamina* paraissent d'origine celtique. Mais le reste des mots n'en est pas moins basque, et le mot *Tala* (*excidium silvarum*) du dictionnaire manuscrit de Paris s'applique très-bien à la fondation de nouveaux établissements. Dans *Talori*, en Lusitanie (*Cellarius*), la syllabe *tal* est probablement liée à *uria*, ville, et l'*u* s'est seulement plus tard changé en *o*. Chez nous, un grand nombre de localités ont pris leur nom de défrichements opérés dans les forêts.

Tingentera, en Bétique (Mela, II. Carte de Reichard), avait probablement emprunté son nom à la côte d'Afrique, car il est difficile d'y reconnaître le radical basque *tinca, ferme, stable.*

XVIII

ÉTYMOLOGIE DES NOMS : BASQUES, BISCAYE, ESPAGNE, IBÉRIE.

L'étymologie des noms anciens et actuels des Basques est d'une grande importance pour nos recherches; aussi je m'en occuperai avec un soin particulier.

Basoa, forêt, bois, est un radical d'où proviennent les noms des *Bastitans* ou *Bastétans*, et de leur cité (*Basti*), sur la côte sud de la Tarraconaise (Itin. Ant., p. 401). Le nom de la ville paraît être le même que *Bas-eta*, pays

de forêt, et l'adjectif *Bastitans* ou *Bastétàns* s'en est formé. On trouve chez Ptolémée *Basitania*, dérivé de *Basi*, ville des Castellans (II, 6, p. 48). *Bascontum* en Vasconie est *baso coa : (qui appartient à la forêt)*. De la même manière se sont formés les mots *Vasconie* et *Vascons*. La persistance des auteurs anciens à écrire ces mots avec *v* ou *ua*, au lieu de *b*, est extraordinaire. Ptolémée écrit *Bascontum*, mais cette étymologie n'explique pas le véritable nom indigène du peuple, car les Basques d'aujourd'hui ne se nomment pas *Basocoac*, mais *Euscaldunac*, leur pays *Euscalerria*, *Eusquererria*, et leur langue *euscara*[1], *eusquera*, *escuara*. *Aldunac* (de *aldea*, côté, partie), *duna*, désinence d'adjectif, et *c*, signe du pluriel (*qui appartient à un côté, à une partie*); *erria*, *ara*, et *era* ne sont dans ces mots que des auxiliaires. La racine du mot est *eusc* ou *esc*. Dans l'idiome d'aujourd'hui, le nom du peuple est donc les *Euskes* ou les *Eskes*, et il n'y a aucun motif de penser qu'il ne fût point le même dans l'antiquité; seulement, il est fort difficile de décider si les auteurs étrangers ont changé ce nom en celui de *Vascons*, ou si ce dernier, venant de *basoa*, appartient à une autre souche. Il ne faut pas penser à faire dériver *basoa* des mots *eusc* et *esc*. A ce radical appartiennent les noms de ville *Vesci* (Pline, I, 137) et *Vescelia* (Livius, 35, 22), et le pays des *Vescitaniens*, où se trouvait la ville d'*Osca*, qui joue un rôle important parmi les noms de lieux espagnols, car on en trouve deux autres chez les Turdules (Pline, I, 138) et en Béturie (Ptolémée, 24, p. 139). Combinée avec d'autres mots, elle donne *Ileosca*, *Itòsca* et

1. Cependant, le mot *langage* ne se retrouve en aucune façon dans *eusc-ara*. — *Langage* (dialecte biscayen) s'exprime par *hiz-cuntza*, de *hitza*, mot, et *min-tzoa*, de *mihia*, *miña*, langue. (*H.*)

Menosca (Pline, I, 227), de *mendia,* montagne, mont *Osca,* chez les Vardules. A cette famille semblent appartenir *Virovescà* (Buruesca) des *Antrigons* (Pline, I, 144), et la peuplade *ibérique* des *Auscii* d'Aquitaine, avec leur capitale *Iliberrum,* de même nom que *Illiberis* en Espagne (*ville neuve*). .*Osquidates* est plus douteux. Astarloa, qui garde le silence sur la racine du mot *euscara,* se trompe en faisant venir *Osca* de *otsa,* bruit. Je me suis contenté de montrer la conformité d'*Osca* avec le nom antique des Basques. La véritable étymologie de ce dernier nom est douteuse. J'en hasarderai une cependant, que je soumets à de plus savants que moi dans la langue basque. *Eusi* est un verbe, et signifie *aboyer* (*eusi, ladrar; eusia, ladrido*) (dictionnaire de Larramendi). L'idée de l'aboiement d'un animal ne doit pas faire illusion sur le sens du mot. Sa signification originelle est très-probablement : *son, bruit, cri.* Il est très-naturel de rendre l'idée de bruit et de cri par un choc de voyelles; ainsi, *cri* s'exprime en basque par *eia-gora, auhena, ojua,* et la bouche par *aoa. Eus* renferme donc l'idée de : *langage,* que naturellement le peuple appliquait à son propre idiome, puisqu'il n'en connaissait pas d'autre. *Eus-c-ara* signifie donc : *manière de parler des indigènes; langage* κάτ' ἐξοχὴν. Le peuple avait coutume de se désigner ainsi par la langue qu'il parlait, et de même que *eusi* et *otsa* ont de l'affinité, *osca* et *eus-c-aldunac* en présentent aussi. Astarloa lui-même explique *Osca* par *otsa,* mais se trompe dans l'application.

D'autres raisons prouvent encore que le nom d'*Osca* doit se rapporter à tout le peuple des Ibères. Les sommes énormes d'*argentum oscense,* que Tite-Live nous assure dans plusieurs passages avoir été envoyées à Rome par les généraux romains, ne peuvent certainement avoir été frappées

dans une des petites villes appelées *Osca* (Tite-Live, 34, 46; Florez, Medallas, 2, 520). Il est remarquable que les mines d'argent ne se trouvaient point dans le domaine des Ilergètes, où était située la seule ville du nom d'*Osca*, mais en Bétique. Florez réfute ceux qui pensent que les Romains faisaient frapper à Osca l'argent recueilli ailleurs, et son opinion a acquis une grande autorité depuis que Sestini (*Description des médailles espagnoles*) a prouvé que toutes les monnaies d'*Osca* sont du temps des empereurs. Florez ajoute que les Romains entendaient par *argentum oscense* l'argent recueilli en Espagne, portant une légende en écriture *ibérienne*, c'est-à-dire *euscique*, *oscique*, ou *basque*. Cette conjecture, qui explique tout, paraît extrêmement vraisemblable. Florez croit encore que la ressemblance de l'ancien alphabet *ibérien* avec celui des *Osques* italiens peut avoir donné lieu à ce nom d'*oscense*; mais il n'a pas réfléchi que l'adjectif du nom d'*Osci* n'est pas *oscensis*, mais *oscus*.

Nous remarquerons que le mot *eus-c-al-dun-ac* peut être pris en opposition au mot *er-d-al-dun-ac*. Le premier sert à désigner ceux qui parlent basque, et le second ceux qui parlent une langue étrangère. Larramendi démontre que par langues étrangères les Basques entendaient seulement les plus voisines, notamment la *romane*, nom donné par les Biscayens à l'idiome *castillan*, et par les Basques français à la langue française. L'expression *erdara* ne comporte à l'origine aucune idée d'*étranger*, mais le mot se décompose en *ara* et *erria*, terre, pays, séparés par le *d* euphonique; il signifie *langue du pays*. Le *roman* était bien, en effet, la langue de la France et de l'Espagne, mais les Basques de ces deux contrées, par opposition à la leur, la considéraient comme étrangère, ce qui explique

pourquoi Larramendi traduit ce mot par *lingua peregrina* ou *lingua Hispaniæ vernacula.*

Au nom actuel *Biscaya*, ou *Vizcaya*, se rapporte le nom de ville *Biscargis* (Ptol., II, 6, p. 47), ou *Bisgargis* (Plin., I, 142, 5), en Ilergaonie. Astarloa fait dériver *Biscargis* de *Bizcarra*, colline (*Apol.*, p. 236); le radical *biz*, combiné avec *caya*, chose, donne une bien meilleure étymologie de *Vizcaya* (*terre de la montagne, de la colline*) que celle d'Astarloa. Ce savant, dans des manuscrits qui m'ont été communiqués, explique le mot par *bitsa*, écume, et *caya*, baie : *baie pleine d'écume*.

L'étymologie d'*Hispania* me paraît fort peu claire. Astarloa veut qu'*España* soit le mot primitif, dérivant de *ezpaña* (en basque, *bord, extrémité d'une chose*), à cause de la situation du pays sur la mer, et à l'extrémité de l'Europe. Cette explication n'a aucune vraisemblance, car la forme espagnole n'est qu'une altération du latin. Je n'ai rien de satisfaisant à y substituer. J'observerai seulement que plusieurs mots basques commencent par *isp*, et qu'il y a encore en *Biscaye* des noms de lieux de cette espèce, comme *Ispaster*, qui rappelle *Ipasturgi*, en Bétique (Plin., I, 138), et que Plutarque (Sertorius, c. II), cite un chef lusitain du nom de *Spanus*. L'initiale *his* se rencontre dans des noms de lieux ibériens; ainsi : *Hispalis*, ainsi nommée (Isidore, Orig., XV) de sa situation dans un lieu marécageux et de sa construction sur pilotis; étymologie aussi peu sûre que celle rapportée plus haut de *Solorius mons*. Il y avait un *hispellum* en Ombrie (Plin., I, 171, 7). On fait dériver habituellement *Ibérie* du fleuve *Iberus*. Rien de plus invraisemblable si l'on considère soit les migrations des Ibères, soit les pays qu'ils occupaient. Une racine plus naturelle serait *Ibia*, fleuve de l'extrémité nord-est de

l'Ibérie (Mela, III, 19), et *Ibis*, ville mentionnée seulement par Tite-Live (XXVIII, 21), dont la situation n'est pas indiquée, mais que, par induction, on suppose avoir été voisine de Carthagène. Étienne de Byzance parle d'une ville d'*Ibylla*. Les mots basques qui prêtent aussi à cette étymologie sont : *ibilli*, aller, voyager; *iberri*, joindre à; *ibarra*, vallée; *ibaya*, fleuve. Astarloa (*Apol.*, 253, 254), fait dériver le nom du fleuve *Iberus* d'*ibaya*, *eroa*, *erua* : écumeux. On ignore s'il y a quelque rapport entre le nom : *Ibères* et les noms : *Euskes*, *Vaskes*. Ce qui n'est pas démontré, c'est que toutes les peuplades ibériques se qualifiassent du nom d'*Ibères*; il est beaucoup plus probable qu'à une époque très-reculée, le nom d'une de leurs tribus fut considéré par les étrangers comme celui du peuple entier.

XIX

TERMINAISONS DES ANCIENS NOMS DE LIEUX IBÉRIQUES.

Je me suis occupé jusqu'ici des noms qui dérivent de radicaux connus; je vais parcourir maintenant ceux dont l'origine basque se révèle par leurs initiales ou leurs terminaisons.

Les désinences habituelles des noms ibériques sont : *uris* (voir le ch. 14), *briga* (dont nous traiterons par la suite), *ba* et *pa*, *tani* et *tania*, *gis*, *ula* (v. c. 17), et *ippo*.

La terminaison *ba* et *pa* exprime, comme il a été démontré plus haut, au sujet d'*astapa* et d'*alaba*, quelque chose

de bas, de situé au pied d'une autre chose. Mais *ba* peut souvent appartenir à un autre mot, comme dans *Salduba*. Ces cas exceptés, on peut citer, parmi les noms terminés en *ba : Adeba* (Ptol., II, p. 47), *Alaba, Astapa, Ilipa, Noliba* (Liv., XXXI, 22), *Norba, Serpa* (Itin. Anton., p. 426), *Menoba;* dans ces derniers noms, la voyelle *o*, qui indique la hauteur, précède le *ba;* encore aujourd'hui, plusieurs localités portent le nom d'*Oba*.

Astarloa fait dériver les terminaisons *tani*, *tania*, qui se présentent toujours sous la forme *etani, etania*, de la terminaison de lieu *eta*. Dans un sens aussi général, cette assertion est loin d'être exacte. Souvent, en effet, *tanus* et *tania* (et non pas seulement *nus* et *nia*) appartiennent à une terminaison étrangère. Ainsi *Toletanus*, de *Toletum*, et *Beneventanus*, de *Beneventum*.

Cette terminaison d'adjectif se trouve aussi dans des noms tout à fait étrangers à *eta*, et que les Romains terminaient en *is* (*Bilbilis*, *Bilbilitanus*, *Arandis*, *Aranditani*), en *ia* (*Belia*, Βελέια, *Belitani*), ou en *i* (*Astigi*, *Astigitanus* (Plin., I, 139), *Acci*, *Accitani*) [1].

La terminaison *tanus* arrive dans tous les cas où le radical n'a pas de *t*, comme dans l'adjectif grec en ιτής (Priscianus, I, 2, p. 593). Il est certain aussi qu'on rencontre en Espagne beaucoup plus fréquemment qu'ailleurs des noms de peuples et de contrées finissant en *tani* et *tania*, ce qui s'explique par la raison que la terminaison en *t* emporte toujours l'idée de lieu. Dans *Hedeta* des Édetans (Ptol., II, p. 47), *eta* appartient évidemment au radical. Les noms de cette classe, pour lesquels j'adopte l'étymologie d'Astarloa, lorsqu'elle ne me paraît pas tout à fait invrai-

1. Cette terminaison en *i* est très-fréquente dans les noms de villes espagnoles. (Schneiders, *Langue latine*, 143, 145.) (*H.*)

semblable, sont : *Ausetani, Authetani* (avec le θ sifflant), de *autsa,* poussière : *terre de la poussière, de la sécheresse* (*Apol.*, 207, 234); *Bastetani, Bergistani, Carpetani,* de *gara,* haut, *be,* au pied : *contrée au pied de la montagne* (*Apol.*, 208); *Cerretani, Characitani, Contestani, Cosetani, Edetani* ou *Sedetani, Exitani, Lacetani* ou *Jaccetani, Laleetani, Laetani,* si ces derniers noms ne sont pas tout simplement des altérations du précédent (Mannert, I, 434); *Lusitani,* de *lucea,* long, étendu, grand (Astarloa, *Apol.*, p. 212); *Oretani,* de *o,* indiquant la hauteur, *r* euphonique, et *eta,* comme l'*oregui* actuel, de *o,* et *egui,* côté de montagne (Astarloa, 211); *Suessetani* (Liv., XXXIV, 20), *Turdetani.* Je n'ai pas compris dans cette énumération tous les noms de formation romaine régulière, d'après des noms de villes, tels que les *Accitani, Ossigitani, Toletani,* etc.

La terminaison *gis* vient de *teguia,* terminaison indiquant le lieu, *egui,* coin, angle, ou de l'affixe privatif *ga* ou *gui.* Aux noms finissant en *gis,* cités précédemment, sont à joindre encore : *Oringis,* et à cause de l'analogie de la formation : *Conistorgis* (Appien, VI, 57) ainsi qu'*Anitorgis* ou *Anistorgis* (Livius, XXV, 32), à l'extrémité sud-est de l'Espagne. La terminaison est inévitablement *urgis, sans eau,* provenant du manque de sources malgré la proximité du fleuve. Mannert (I, 343), compare au mot *Coni* le nom des *Coniens ou Cunéens* (Appien). Il fait venir *Ani* de *Anas.* D'après la nouvelle édition française de Strabon (I, 402), il est douteux que ces deux noms s'appliquent à la même ville. Le nom des *Coniens* rappelle aussi *Coni-m-brica.*

Je ne connais à la terminaison *ippo* aucune étymologie basque vraisemblable. Il y avait deux villes d'*Hippo* en

Espagne, l'une en Bétique (Plin., I, 138), l'autre chez les Carpétans (Livius, XXXIX, 30). Il y en avait en Afrique deux autres, dont les noms présentent cette seule différence avec les noms ibères, qu'ils sont masculins au lieu d'être féminins. Dans ces deux contrées, ce nom est sans doute d'origine grecque, et ce qui achève de le confirmer, c'est que les monnaies d'un grand nombre de villes espagnoles et africaines portent pour figure un cheval. Je ne rencontre pas dans les noms basques le mot cheval (*zamaria*, *zaldia*), du moins avec un sens bien décidé. Pour exemples de noms terminés en *ippo*, je citerai : *Acinippo*, *Belippo* (Plin., I, 140), *Baesippo*, *Basilippo* (Itin. Ant., p. 410), *Collippo* (Plin., I, 228), *Irippo*, *Ventippo* (Florez, Medallas, 2, 474, 617), connus par les inscriptions et les médailles; *Lacippo*, *Orippo* (Plin., I, 138), *Ostippo* (Itin. Ant., 411), *Serippo* (Plin., I, 140), *Ulysippo;* il est remarquable que la plupart de ces villes, situées en Bétique, et toutes celles de la Lusitanie étaient très-voisines de la mer, ce qui porte à attribuer leur fondation à des étrangers. *Hippo* (des Carpétans) fait seule exception.

XX

CLASSEMENT DES ANCIENS NOMS DE LIEUX IBÉRIQUES, D'APRÈS LEUR SYLLABE INITIALE.

Je vais maintenant, parmi les initiales des noms de lieux ibériques, et sans m'astreindre chaque fois à une étymologie rigoureuse, rechercher celles qui sont communes à

beaucoup de noms, et, combinées avec d'autres mots, peuvent être considérées comme des radicaux.

Ar et *al*, si celui-ci provient du premier, de *ara*, plan, *arria*, pierre, *artea*, chêne, *aria*, mouton, etc. : *Alaba*, *Alavona*, *Alone*, *Alontigiceli*, *Alostigi*, *Arabriga*, *Aratispi*, *Aravi*, *Arcilacis* (Ptol., II, p. 39), *Arcobriga* (qui pourrait bien dériver du latin *arcus*), *Areva* et *Arevaci* (Plin., I, 140), *Uxama Argellæ*, *Arialdunum* (Plin., I, 137), dont la terminaison sera examinée plus loin. *Ariorum montes* (Itin. Anton., p. 432), et par altération *Mariorum* et *Mariani ; Aritium*, *Arocelitani* (Plin., I, 142); *Arriaca*, *Arsa*, *Artigi*, *Aruci* (Ptol., II, 40), *Arucci* (Itin. Anton., p. 427), *Arunci*, *Arunda*.

As. Cette syllabe, ainsi que *ats*, *atz*, et *az*, est du nombre des initiales les plus usitées en basque, et forme une grande quantité de mots. Comparer (chap. 13) *Ascerri*, *Asido* (Plin., I, 139), *Asindum* (Ptol., II, p. 39), *Aspavia*, *Aspis*, *Asseconia* (Itin. Anton., p. 430), *Asso* (Ptol., II, p. 47), *Asta*, *Astapa*, *Astigi*, *Astures*.

Bae ou *be*, car les manuscrits et les inscriptions donnent ces deux leçons. *Be*, de même signification que *ba*, sert d'initiale à beaucoup de mots basques, et Astarloa (*Apol.*, 250) en fait dériver le nom du fleuve *Bœtis*, dans l'acception de : *bas, profond*. *Ibaya*, fleuve, peut bien aussi en provenir. Mais ce serait aller trop loin que d'expliquer ainsi les mots commençant par *ba*, car il faudrait d'abord établir que le nom du *Bœtis* est réellement indigène. Ce fleuve portait d'autres noms, tels que : *Tartessus*, *Perces*, *Certis;* les deux derniers sont attribués aux habitants du pays. *Certis* paraît celtibère, car ce peuple avait une ville appelée *Certima*. Mais il y a aussi des noms purement ibériques chez les peuplades celtiques de l'Espagne, et il

demeure douteux si *Bœtis* est un nom ibérique, distinct du celtique *Certis* (qui vient peut-être des Celtes de Bæturie), ou bien un nom étranger, et peut-être punique. Cette dernière opinion s'étaye d'un passage de Pline (II, 621), qui nous apprend que de son temps il existait encore en Espagne des mines d'argent qu'Annibal avait fait ouvrir, et qu'on désignait d'après le nom de leur inventeur; par exemple : *Bebulo*. Du reste, la plupart des mots commençant par *bae*, sur la côte sud, ou dans le voisinage, appartiennent à des régions qui furent en grande partie occupées par les Phéniciens et les Carthaginois. Il faut en excepter seulement *Baedyii*, des Callaïques (Ptol., II, p. 44), et la ville de *Baecula*, en Orétanie (Polybe, X, 38), sur les frontières de la Bétique. On pourrait y joindre le *Baenis*, l'un des noms du *Minius*, d'après Strabon (III, 153), si cette leçon n'était contestée avec raison (voir Schweighauser sur Appien, VI, 71, 58). Rien ne défend de croire que dans certains noms de lieux le *bae* ou *b* soit indigène, et dans d'autres d'origine étrangère. A ceux déjà cités, s'ajoutent encore : *Baebro* (Plin., I, 13), *Baecor*, *Baelo*, qui est appelé *Bailo* sur les monnaies (Florez, Medallas, II, 635), *Baesippo*, *Belippo* (Plin., I, 140), *Besaro*, *Baetulo*, *Baeturien*.

Bar, initiale très-fréquente en basque : *Barbesula*, *Barcino*, *Varduli*, *Bardo* (Livius, XXXIII, 21), *Bardyetœ*, Βαρεια (Ptol., II, p. 39), *Bargiacis* (Ptol., II, p. 45), *Bargusii*, *Barnacis* (Ptol., II, p. 46). Les mots qui peuvent conduire à l'étymologie de ces noms sont : *barria* pour *berria*, nouveau; *barrutia*, circuit; *barrena*, *barna*, au dedans; *baratu*, cesser, s'arrêter, demeurer.

J'ai déjà parlé de *ber*, pris pour *bi*, et comme radical de *berria*, nouveau. *Vergentium* (Plin., I, 138), *Bergidum*,

Vergilia, *Bergium*, *Bergula*[1], *Bernama* (Ptol., II, p. 47), *Berurium*. J'y joins les mots commençant par *bi :* *Biatia* (Ptol., II, p. 46); *atia* signifie portail, porte. *Bibali*, *Bigerra*, d'où le mot actuel *Bigorre ; pays des deux hauteurs; Bituris*. Comparer, à propos des mots commençant par *ber*, le chapitre 23 (sur *Medobriga*). Les noms de lieux commençant par *bel* peuvent, en tant que basques, dériver de *belaüa*, vallée.

Cal-gal forme beaucoup de mots basques dont l'étymologie me paraît douteuse : *Calduba*, *Cale*, *Calenda*, *Callaici*, *Callet* (Plin., I, 140), *Calpe;* ce dernier nom et quelques autres de cette classe, désignant un promontoire périlleux, dérivent peut-être de *galdu*, détruire, *caltea*, dommage.

Car-gar, mot initial fréquent, emportant presque toujours l'idée de hauteur. *Caracca* (Ptol., II, p. 46), *Carabis*, *Caranicum* (Itin. Ant., p. 424), à comparer, malgré la terminaison, à *Albonica*, *Leonica* (Plin., I, 142), et *Cæcilionicum* (Itin. Ant., 434), *Carbula*, *Carca* (Ptol., II, 47), *Carcubium* (Itin. Ant., 448), *Cares* (Plin., I, 143), *Carissa* (Ptol., II, p. 39), avec la terminaison qui indique l'abondance (aujourd'hui *za*), les *Caristiens*, ou avec la terminaison plus basque de *eta*, les *Carietes* (Plin., I, 143), *Carmonia*, *Caronium* (Ptol., II, p. 43), *Carpesii* (Mannert, I, 385), *Carpetani*, *Carteja*. A la même famille de mots appartient aussi *gora*, avec la même signification, d'où : *Corbio* (Liv., XXXIX, 42), *Corduba*, le promontoire *Coru*.

Men, écrit aussi *maen*, commence beaucoup de mots basques, et signifie principalement force, puissance, et

1. *Bergara*, en Biscaye, se rapproche beaucoup de ce nom. (*H.*)

hauteur, montagne, d'où l'expression basque *mendia.* Ce dernier sens s'applique mieux aux noms de contrées; *Mendiculea* (Ptol., II, 41), *Mellaria,* ou *Menlaria*, *Menoba*, *Menosca*, le fleuve *Menlascus*, *Mentesa,* ou *Mentisa.* Astarloa (*Apol.*, p. 242), fait dériver de *mendia* le *Mediolum* des Celtibères (Ptol., II, p. 46), comme s'il s'appelait *Mendiola,* de même que beaucoup de localités d'aujourd'hui. Mais c'est sans motifs qu'il néglige l'*n.*

Ner est rarement la syllabe initiale des mots basques. On le rencontre dans quelques noms de lieux, comme *Nertobriga* que les auteurs citent deux fois, *Nerium* et les *Neriens*, le fleuve *Nerua ;* à l'exception de ces derniers, tous les autres noms désignent des localités celtiques ou celtibères.

Or peut être compté parmi les plus fréquentes initiales des mots basques; la voyelle *o*, lettre initiale de *oña*, (colline,) et radical de *gora* et *goia* (haut), exprime le plus souvent (soit seule, soit jointe à *r* par euphonie), l'idée de hauteur.

Actuellement, beaucoup de noms de lieux commencent par *o;* par exemple : *Oiz*, *Oienguren*, *Oienarte*, *Oion*, *Oizate*, *Oinaz*, *Oba*, *Oca*, *Oña*, *Oñate*, *Oria*, *Oguena*, etc. On aura le sentiment de l'identité des idiomes en les comparant aux noms anciens que voici : *Obila* (Ptol., II, p. 41), le promontoire *Oeaso*, *Orcellis* (Ptol., II., p. 47); *Oretani*, *Orippo*, le promontoire *Ortospeda* (Strab., III, p. 162), dont la terminaison est à comparer avec le promontoire *Idubeda* : *o*, haut; *r* euphonique; *os*, mot basque; la racine peut bien être *otza*, froid, ou *otsa*, bruit; *iduna*, nuque (métaphore indiquant la montagne); *be* dans la terminaison. — *Oria*, *Oringis*, *Orgenomesci*

(Plin., I, 227), dont la première partie, comme l'*O-gue-na* d'aujourd'hui, signifie la *dernière des collines;* les *Orniaques;* Mannert (I, 419) cite encore un peuple des *Orisses*, en invoquant un passage de Diodore de Sicile (XXV, 2); mais, d'après l'interprétation donnée maintenant à ce passage, c'est à un roi (*Or-isson*) et non à un peuple qu'il s'appliquait. Quoi qu'il en soit, ce nom indique un séjour dans plusieurs montagnes, et prouve sans réplique que dans l'antiquité, comme de nos jours en Biscaye, les noms propres étaient empruntés aux résidences, coutume dominante partout où un peuple a renoncé à la vie nomade, sans se partager dans des habitations séparées et se réunir dans des villes. A l'époque où l'Espagne nous est connue par les Grecs et les Romains, ces deux formes d'existence en établissements épars et en groupes permanents, s'y rencontraient déjà, mais la première était la plus usitée dans l'intérieur, chez ceux des indigènes les moins mêlés aux étrangers. On trouve aussi des noms propres ibériques, pris de qualités personnelles : *Indortes*, de *indarra* (fort). Comme les Grecs et les Romains, les derniers surtout, n'avaient guère que l'*s* pour exprimer les sons les plus caractéristiques et les plus difficiles de la langue basque, ils ont bien pu rendre par cette lettre seule le *ch* (*tsch*), *ts*, *z*, *tz*. Pour ne pas ouvrir un champ trop vaste à l'étymologie, je me borne à l'*s* et au *z* des mots basques, laissant aux auteurs indigènes, plus versés dans la connaissance de leur idiome, le soin d'aller plus loin. Parmi les mots basques commençant par *sal* et *zal*, utiles à la dérivation des noms de lieux, on compte : *saldu*, acheter, car les villes étaient naturellement des lieux de marchés; *saldoa*, troupeau; *zaldia*, cheval. — Je n'affirme pas que les noms suivants commençant par *sal* proviennent de ces derniers :

Sala (Ptol., II, 4, p. 39), *Salacia, Salaniana* (aussi *Salmana, Salamana,* Itin. Ant., p. 427), *Salaria, Salduba, Saleni* (Mela, III, 410), le fleuve *Salia, Salica* (Ptol., II, 6, p. 46), *Salionca* (Ptol., II, 6, p. 45), dont la terminaison est tout à fait basque (*ona*, bon); *Salmantica,* aussi *Salmana,* plus tard *Nemanturista* (Ptol., II, 6, p. 48), *Septimanca* (Itin. Ant., 435), *Almantica* (carte de Reichard), *Termantia* et *Numantia;* les fleuves *Salo* (Martial, X, 103), et *Salsus* (auct. inc. de Bello hisp., c. 7); *Saltiga,* (Ptol., II, 6, p. 47), avec une terminaison évidemment basque. Comme *Salsus,* beaucoup de ces mots sont probablement, en tout ou en partie, d'origine romaine, et viennent des salines qui existaient dans ces localités. Ainsi *Salduba,* sur la Méditerranée (Plin., I, 136), a sans doute reçu son nom à l'occasion des sources salées qu'on y voit encore. Par contre, la même étymologie, appliquée à l'ancien nom de *Cæsaraugusta,* située dans l'intérieur, paraît douteuse.

Se précède très-souvent les anciens noms espagnols. Il est aussi très-commun dans les noms basques, où il se change en *ce* (*celaya*, plaine). Peu de noms de cette catégorie se prêtent à une étymologie bien exacte, et Astarloa, sans s'expliquer sur ce point, n'en cite aucun. Tous ceux qui commencent par *sege* et *segi* ont une physionomie étrangère. Je ne connais aucun mot basque de cette formation. — *Sebendum* (Ptol., II, 6, 48), *Secerræ* (Itin. Ant., 398), *Segeda* (probablement le même que *Segida, Segestica* et *Segobriga* : Mannert, I, 403); *Segisa* (Ptol., II, 6, p. 47), *Segisama, Segisamum*, *Segisamunclo*, *Segobriga, Segovia* (*Segubia* de Ptolémée, II, 6, p. 46). On pourrait faire venir ce dernier nom du basque *gubia,* arc, à l'occasion de l'aqueduc romain, mais la ville portait

ce nom antérieurement à la construction de ce monument. — Citons encore : *Segontia*, *Seguntia*, *Selambina* (Plin., I, 137), *Selensis*, *Selia* (Ptol., II, 4, p. 39), *Sepelaci* (Itin. Ant., 400), *Sepontia* (Ptol., II, 6, p. 45), *Seria* (Plin, I, 139), *Serippo*, *Setabis*, *Setelsis* (Ptol., II, 6, p. 48), *Setia* (Ptol., II, 4, p. 39), *Setida* (Ptol., II, 4, p. 39), *Setisacum* (Ptol., II, 6, p. 45), *Setortialacta* (Ptol., II, 6, p. 46).

Tar et *ter* commencent rarement les mots basques : *Tarraco*, *Tarraca*, *Tartessus*, *Termantia*, *Termessus*.

XXI

NOMS D'INDIVIDUS.

Les autres débris de la langue nationale consistent en noms d'individus et de familles. Malheureusement, il n'en est venu jusqu'à nous qu'un très-petit nombre. Quelques-uns sont évidemment d'origine basque; d'autres s'accordent en tout ou en partie avec les noms de lieux. Leur comparaison avec les noms gaulois prouve tout à fait que leur son est bien basque. Les fréquentes désinences des noms gaulois en *marus* (*Civis-Marus*, *Induciomarus*), en *rix* (*Ambiorix*, *Cingetorix*), en *dunus* (*Conetodunus*), en *vicus* (*Litavicus*) sont entièrement étrangères à l'Espagne. Le petit nombre des noms celtibères ne permet pas d'en établir suffisamment le caractère par la comparaison. Comme tous ces noms ibériques sont dispersés dans les auteurs, j'en donne ici un tableau alphabétique, que

l'on pourra rendre encore plus complet. J'ai pris même dans *Silius Italicus* les noms qui ne sont pas d'origine étrangère, comme *Phorcys*, *Aconteus*, et autres, parce que, comme on le voit par les mots *Mandonius*, *Indibilis*, et autres, cet écrivain choisit souvent des noms historiques. On ignore même s'il n'était pas d'origine espagnole et s'il ne parlait pas la langue de cette contrée. Il paraît clair, dans tous les cas, qu'il a fait figurer à dessein, dans le récit d'un combat, le nom *Burrus*, qui dérive de *Burruca*, combat.

Abilyx, sagontin (Polybe, III, 98), *Abia*, en basque, *buisson*. La ville d'*Abula* (17).

Alco, sagontin (Liv., XXI, 12), peut-être d'origine grecque, comme Tite-Live l'indique, par l'opposition entre *Alconem Saguntinum* et *Alorcum Hispanum*. Nous trouvons aussi chez cet auteur la ville celtibère d'*Alcé*. Or *al* signifie en basque force, courage, résolution, comme on le reconnaît par les mots *al*, *ahal*, *ahala*, du dialecte de Labour, et par le mot *alaidea*, de même signification en guipuscoan. C'est là évidemment la racine du nom de la cité celtibère.

Aletes, inventeur des mines d'argent dans les montagnes, et, pour ce motif, adoré comme un Dieu. Une colline près de Carthagène avait été désignée d'après ce nom qui, incontestablement, est étranger (Pol., X, 10.)

Allucius, celtibère (Dio. Cass., ed. Reim., volume I, p. 26, fr. 58, n. 2). Les villes de *Lucensum*, *Ilucia* (Liv., XXXV, 7).

Alorcus, sagontin (Liv., XXI, 12). La ville d'*Ilorcum* (15).

Amusitus, ausétan (Livius, XXI, 61).

Andobales (V. *Indibilis*).

Ambo, celtibère (Appien, VI, 46), trahit son origine gauloise, si on le compare avec *Ambiorix*, avec les noms de peuples : *Ambiens*, *Ambivarètes*, *Ambarres*, et avec le mot gaulois *Ambactes*. Nous en induisons que la ville d'*Amba*, que nous connaissons par les médailles seulement, était une ville des Celtes.

Arauricus, de *Corduba* (Sil. Ital., III, 403). *Arganthonius*, roi de *Tartessus* (Hérodot., I, 163); ce nom peut avoir subi bien des changements.

Artanes, turdétan (Livius, XXVIII, 15).

Avarus, numantin (Appien, VI, 95); ce nom est entièrement basque. L'étymologie en a été fournie plus haut par *Abarum* (17. *V. Octaviolca); Audax*, lusitan (App., VI, 74), très-probablement d'origine romaine.

Balarus, vetton (Sil. Ital., III, 3, 78).

Besasis nous vient du siége de *Turba*, ville des *Bastétans* (Tit.-Liv., XXXIII, 44); ce nom pourrait bien venir de *Besoa*, bras, d'où *Bes-cona*, arme dont on se servait dans les combats corps à corps.

Bilistages, ilergète (Livius, XXXIV, 11).

Budar, cité en même temps que *Besasis*.

Burrus, lusitan (Sil. Ital., XVI, 560) (voir plus haut).

Cæsaras, lusitan (App., VI, 56) d'origine étrangère.

Caraunius, surnom du Numantin *Rhétogènes* (Ap., VI, 94), de *gara*, hauteur : *Rhétogènes* était peut-être son nom *celtique*, et *Caraunius*, de *gara*, haut, et de *unea*, pays, terre : *haute terre*, son nom ibérique. *Carus*, celtibère, de Segeda (App., VI, 45) ; si ce nom est indigène, il dérive de *gara*.

Caucænus, lusitan (App., VI, 57); la ville de *Cauca*.

Cerdubellus (Livius, XXVIII, 20) se trouve avec d'autres *Hispani convenæ in Castulo*, ce qui n'explique

point son origine. La terminaison *bellus* accuse une origine celtique. Le commencement du mot offre de l'analogie avec le mot celtibérien *certima*.

Colichas (Tit-Liv., XXVIII, 13) ou, d'après des leçons différentes, *Colchas*, *Colcas*, *Culcas*, et même *Scolchas*. Il régnait en *Bétique*,

Connobas (App., VI, 68).

Corbio (Tit.-Liv., XXVIII, 21), ville des Suessétans. *Corbis*, de *gara*, haut.

Corribilo, aussi *Corbilio*, de la ville de *Litabrum* dans la même partie de l'Espagne (Tit.-Liv., XXXV, 22).

Ditalcon, lusitan (App., VI, 74).

Edeco (vol. X, 34) dérivé du basque, nommé moins exactement dans Tite-Live : *Edesco*. Les deux syllabes initiales sont la racine du nom des *Edétans*, et la désinence est celle des adjectifs basques. Il n'est point formellement exprimé que *Edeco* fût un Edétan, mais, d'après ce que nous savons de lui, il paraît avoir régné dans le voisinage de *Tarragone* (voir Polybe).

Galbus, carpétan (Tit.-Liv., XXVI), paraît celtique. *Galba* était aussi le nom d'un roi belge (César, de Bello gallico, II, 4), et *Galba* signifie, en gaulois, un homme très-gros (Suétone, *Galba*, III).

Gargoris, un des plus anciens rois des Tartessiens (Just., XLIV, 4) ; d'après le dictionnaire manuscrit de Paris, *garia* veut dire maigre, grêle, mince de corsage.

Glagus (v. 11).

Habis, le Triptolème ibérique, si souvent exposé aux dangers et miraculeusement sauvé (Justin, XLIV, 4). Comme il vivait dans les forêts avec les cerfs, son nom vient de *habea*, bois, en dialecte biscayen *abia*, en labourdan *abea*, avec un sens un peu différent; *Hilermus*,

et d'après une autre leçon *Hilernus* (Tite-Live, XXXV, 7), est nommé à l'occasion d'un combat entre les Vaccaens, les Vettones et les Celtibères. *Hiltcea* (en dialecte de Labour, tuer).

Ermua, encore aujourd'hui nom de lieu en Biscaye.

Ilerdes (Sil. ital., XVI, 567), simplement peut-être imaginé par le poëte d'après la ville d'*Ilerda; Imilce* (de Castulo), épouse d'Annibal (Sil. Ital., III, 106; Tit.-Liv., XXIV, 41); ce nom paraît plutôt punique qu'ibérique. Silius l'appelle une altération du nom grec *Milichus*.

Indibilis, dans le pays des Ibères, qui, d'après un passage de Tite-Live (XXVIII, 24), était un Lacétan, et, d'après un autre, qui paraît moins exact, un Ilergète (XXVIV, 1); il avait combattu contre les Romains avec ces derniers, et aussi avec les Suessétans. Polybe l'appelle *Andobales*, peut-être de *andia*, grand.

Intibili, ville.

Indortes, en Bétique (20).

Indo (auctor incertus de Bello hispanico, 10). Beaucoup de mots basques commencent par *indan; indarra*, fort, *indea*, douleur.

Istolatius, en Bétique (Diod., XXV). La désinence est étrangère, mais on reconnaît facilement dans le mot la terminaison de lieu *ola*. Le commencement du mot peut dériver de *istilia*, marais, bourbier, ou de *istoa*, flèche, selon que le nom aura été formé d'après une habitation, ou d'après une qualité.

Lamus (Sil. Ital., XVI, 465).

Larus, cantabre (Sil. Ital., XVI, 46).

Leuco, celtibère (App., XI, 46).

Litenno, celtibère (App., VI, 60), nom celtique, en Gaule *Litavicus*.

Luscinus, dans l'Espagne citérieure. Ce nom paraît romain (Liv., XXXIII, 21).

Mandonius a été nommé plus haut avec *Indibilis.* C'était un Lacétan, mais non pas comme celui-ci un Ilergète. Peut-être dérivent-ils de *manatu. Mandiota* est une salle d'apparat, de réunion. *Mandoa,* mulet, pourrait aussi s'y appliquer. Mais on trouve en Gaule les *Mandubiens* et *Mandubratius,* ce qui rend l'étymologie très-douteuse.

Megara, et d'après d'autres leçons *Megaravictus* et *Megaravistus,* numantin (Florus, II, 12, 4).

Mericus (Liv., XXV, 30) ; plusieurs villes de *Meri* et *Merobriga* (c. 23).

Minurus, lusitain (App., VI, 74).

Norax (c. 32).

Olonicus (*Epit.* Liv., XLIII), confondu avec *Salonicus* (Supplem. Freinshemii, XLIII, 4) ; pourtant le point est très-douteux.

Orisson (c. 20).

Orsua (Liv., XXVIII, 21). La ville d'*Urson* s'appelle aussi *Orson,*

Retogenes; voir *Caraunius,* (Dans Valère-Maxime V, I, 5, *Rhétogènes.*)

Rhyndacus, celtibère (Sil. Ital., III, 384). Quand Silius Italicus parle des murailles sarmates de la ville d'*Uxama,* il se fonde probablement sur la tradition de l'origine étrangère de ses premiers habitants.

Salondicus, celtibère (Florus, II, 17, 14). V. *Olonicus.*

Spanus (c. 18).

Tanginus (App., VI, 77).

Tantalus (App., VI, 75), lusitain ; ce nom est probablement altéré. Diodore (*Fragm.,* XXXIII) appelle le même individu *Tautamos.*

Turrus ou *Thurrus*, celtibère (Liv., XL, 49).

Viriathe, le célèbre chef lusitain. Si ce nom est indigène, il rappelle les *Viriæ celtibericæ*, sorte de bracelets destinés surtout à la parure des hommes (Plin., II, 609). On prétend que ce mot vient de *vir*; mais, puisque, d'après Pline, cet objet a été importé de la Gaule et de la Celtibérie, il est probable qu'il n'a pas reçu son nom en Italie : en basque, *biruncatu* signifie tourner, et cette idée, qui répond si bien à l'idée de bracelet, est exprimée par le radical *bir*. Si le nom est celtibère, il rappelle le celte *bir*, *ber*, pique, lance, épieu.

XXII

CONFORMITÉ DES NOMS DE LIEUX IBÉRIQUES AVEC LALANGUE BASQUE EN GÉNÉRAL.

J'ai voulu montrer jusqu'ici que, pris en masse, les anciens noms de lieux ibériques dérivent du basque, et que cette origine se laisse suffisamment apercevoir aujourd'hui. Pour cela, j'ai d'abord établi l'identité de l'alphabet pour la langue et pour les noms; j'ai présenté ensuite le tableau de ces derniers selon leurs radicaux basques ; enfin j'ai classé, d'après leurs initiales et leurs finales, un grand nombre d'autres noms, dont l'analogie est frappante, bien que leur étymologie ne puisse être encore parfaitement déterminée. J'ai fortifié tous ces indices du témoignage des auteurs anciens. Je crois avoir atteint mon but, et démontré que le basque était la langue des habitants primitifs de l'Espagne. Il s'élève maintenant la question de sa-

voir si le basque était l'unique langue du pays, et, dans le cas contraire, de déterminer les limites de son domaine. Après avoir établi l'identité, il faut indiquer les différences existant entre la langue basque et une partie des anciens noms. Cette tâche offre de bien plus grandes difficultés; *les langues n'étant qu'un même fonds d'idées exprimé par les mêmes sons, leurs points de contact paraîtront toujours nombreux, et l'on ne sera que trop porté à conclure à leur parenté.* Il est tellement dans leur nature de se rapprocher et de se confondre, qu'il sera toujours beaucoup plus difficile d'élever entre elles des murs de séparation, que de leur découvrir des affinités. Nous avons remarqué plus haut trois catégories de noms (ceux commençant par *ner* et par *se*, et ceux finissant en *ippo*) et bien d'autres encore, isolés, qui ne se laissent point aisément dériver du basque. Mais cela ne suffit point. Il faudrait prouver que ces noms ne proviennent point du basque, et, pour être décisive, cette preuve demanderait une *connaissance approfondie de tous les dialectes basques.* On devrait se rappeler aussi qu'une foule de mots, et même des dialectes entiers, ont pu disparaître par l'effet du temps.

Malgré toutes ces difficultés, il existe une catégorie d'anciens noms ibériques, non dérivés du basque, qui, à mon avis, servent indirectement à reconnaître si la Péninsule ne comptait qu'une race d'habitants, ou plusieurs races parlant des langues distinctes, avant les invasions des Phéniciens, des Grecs et des Romains. Je veux parler des noms de lieux finissant en *briga*, que j'ai recueillis plus haut avec soin. Mais pour ne pas paraître décider la question trop légèrement, je vais présenter le tableau de tous les noms de cette espèce et de leur situation géographique

en l'accompagnant, quand il y aura lieu, d'observations sur les mots liés à la terminaison *briga*.

XXIII

NOMS DE LIEUX FINISSANT EN BRIGA.

Les noms finissant en *briga* se trouvent :

I° chez les peuplades celtiques.

1° Chez les Celtes de la Bétique :

Nertobriga.

Turo-brica (Plin., I, 140).

2° Chez les Celtes de la Lusitanie :

Caetobrix (Mannert, I, 342), ou Cetobriga (*Itin. Anton.*, page 417, v. *Catobriga*).

Lancobrica.

Medobriga et plusieurs *Meribriga* et *Merobriga*. *Medubriga, Medobriga,* et *Meribriga* et *Merobriga* sont incontestablement les mêmes noms (Mannert, I, 344). Nous avons déjà montré que dans le basque d'aujourd'hui l'*r* se prononce à peu près comme le *d* [1]. Pline parle des

1. Au Bengale, le *d* se prononce comme un *r* sourd (very obtuse). (Wilkins, *Sanskrit grammatik*, p. 8.) C'est le son de l'*r* qui s'ajoute au *d* pour le rendre plus fort. Il est probable que cette ressemblance tient à ce que ces deux consonnes sont prononcées du fond de la cavité supérieure de la bouche. Le *d* que l'on prononce ainsi au Bengale est ce même *d* que l'alphabet sanscrit appelle le *d cérébral,* comme si le son sortait de l'intérieur de la tête. C'est la troisième lettre de la troisième classe des consonnes, dans l'alphabet *devañagari*. En basque, au contraire, c'est l'*r* qui perd son ronflement et se rapproche du *d*. Le *d* de l'alphabet basque m'a toujours paru avoir le même son que le *d* allemand. (*H.*)

Medubricenses, surnommés *Plumbarii* évidemment à cause de leurs mines de plomb. *Beruna* signifie plomb en basque. Souvent le *b* se change en *m* (d'où *Meróbriga*).

3° Chez les Celtes de l'extrémité nord-est de la province tarraconaise :

Adobrica (Mela, III, 1, 9) et *Abobrica* (Pline, I, 227); ces deux noms désignent probablement le même lieu, et le dernier paraît être le véritable. Mannert (I, 359) tient *Abobrica* et *Brigantium* pour une même ville, mais Reichard les a plus justement, à mon avis, distingués dans sa carte.

4° Chez les Celtibères, en comprenant sous ce nom les six peuplades celtibériques :

Arcobriga.

Augustobriga.

Centobriga, si ce nom se rapporte à un lieu distinct, ou ne sert pas à en désigner un autre, ou n'est point altéré (Mannert, I, 403) ; *Nertobriga.*

Segobriga.

II° Chez les peuplades ibériques :

1° Chez les Turdétans, entre l'*Anas* et la côte de l'Océan ;

Lagobriga.

Merobrica.

Plus loin, en Béturie : *Mirabriga.*

2° Chez les Lusitains :

Arabriga.

Conimbrica.

Ercobriga (carte de Reichard).

Jerabrica (Itin. Anton., p. 419).

Mondobriga (Itin. Anton., p. 420).

Talabriga.

3° Chez les Vettons :

Augustobriga.

Cesarobriga.

Castobrix (cart. de Reichard) : comparer, pour la détermination du lieu et les différentes leçons du nom, avec les commentaires de l'Itinéraire d'Antonin, 417.

Cottaeobriga (Ptol., II, 5).

Deobriga: comparer avec le *Dea* des *Voconces*, en Gaule [1].

4° Chez les Callaïques:

Coeliobriga (Ptol., II, 6, p. 44).

Tuntobriga (id.).

5° Chez les Astures :

Nemetobriga.

6° Chez les Cantabres :

Les *Juliobrigenses*, habitants du *Portus Victoriæ*, sur la côte.

Juliobriga, dans l'intérieur du pays (Mannert, I, 370).

7° Chez les Murboges :

Deobrigula.

Sur les limites des Murboges et des Vaccaens :

Dessobrica (Itin. Anton., p. 449).

8° Chez les Antrigons :

Deobriga.

Flaviobriga.

9° Chez les Vaccaens :

Amallobrica (Itin. Ant., p. 435).

Lacobrica.

1. Sur ce que *Dea* n'est pas le mot latin, voy. *Wesseling* (Ad Itin. Ant., p. 357). Ce mot s'accorde bien avec le mot celtique *Divona.* (Mannert, t. II, 86.) (*H.*)

10° Chez les Orétans :

Merobriga (Ptol., II, 6, p. 46).

Nous trouvons dans la géographie de l'anonyme de Ravenne, les noms de lieux suivants en *brica : Abulobrica,* dans le voisinage d'*Intercatia,* chez les Vaccaens (IV, 44); *Porbriga,* près d'*Abelterium* et d'*Aritium Pretorium* (chez les Lusitains); *Sobobrica* et *Tonobrica* dans le pays de *Virovesca* et de *Segisamum* (chez les Cantabres et les Antrigons); *Terebrica,* près d'*Olysippo,* et *Langobrica* en Lusitanie; *Tenobrica* sur l'Océan.

Je les cite ici tous ensemble, parce qu'on ne peut s'en rapporter à cet auteur pour l'exactitude des noms, ni pour la situation des lieux.

Pour bien reconnaître les peuples où ces noms existent et déterminer leur domaine, il faut tracer une ligne qui parte de la côte nord de l'Océan, vers les frontières des Antrigons, placés à l'est, s'élève au sud de manière à laisser à l'ouest les Carystes et les Vardules, jusqu'à ce qu'elle atteigne les frontières des Vascons et des Celtibères, puis des Orétans, et suive enfin le *Bœtis* jusqu'à la mer. Tout ce que cette ligne, courant à travers l'Espagne, laisse au nord et à l'est, constitue le domaine des noms terminés en *briga,* qui ne se rencontrent jamais au sud et à l'ouest, vers les Pyrénées et la Méditerranée. Cette dernière portion de la Péninsule n'offre aucune peuplade celtique ou celtibérienne. Elle comprend au contraire la Biscaye, sa côte depuis Bilbao, la Navarre entière, la plus grande partie des provinces où l'on parle encore aujourd'hui le basque, et toute la côte de la Méditerranée. Dans le domaine des noms en *briga,* figurent au contraire les Cantabres, les habitants de la côte de l'Océan jusqu'au *Bœtis,* toutes les tribus celtiques et celtibériennes, et les peuples de l'inté-

rieur vers l'ouest. Cette région forme la plus grande partie de l'Espagne. On pourrait objecter, il est vrai, que si ces noms en *briga* se sont répandus à travers l'Espagne tout entière, ce n'a été qu'à l'imitation des races dont nous venons de parler. Ce serait là un étrange hasard, et la division de la Péninsule en deux parties aussi nettement tranchées, séparées d'un côté par l'*Iberus* et le *Bœtis*, de l'autre par la chaîne de montagnes *Ibubeda*, est si remarquable, qu'on ne comprend point qu'elle n'ait jusqu'ici attiré l'attention de personne.

XXIV

NOMS DE LIEUX DANS LESQUELS L'R EST PRÉCÉDÉE DE CONSONNES MUETTES.

Dans la terminaison *briga*, le *br* n'est pas basque; mais la liaison de l'*r* avec une consonne muette qui la précède est beaucoup plus fréquente que celle de l'*l*, et je tiens à compléter ce que j'en ai dit plus haut.

En Bétique : *Abra* (Sestini, *Description des médailles espagnoles*), *Baebro*, *Brana* (Plin., I, 140, 7), *Brutobria* (Steph. Byz.). *Epesibrium* (Plin., I, 137, 17); *Merucra* (Plin., I, 139, 8), *Nebrissa*. *Sucrana* (Plin., I, 139, 8), *Trite* (Steph. Byz.). *Ipagrum* ou *Egabrum* (Itin. Anton., 412).

Chez les Celtes de la Lusitanie : *Bretolaeum*, *Catraleucus* (Ptol., II, 5, p. 41).

Chez les Lusitains : *Chretina*, *Eburobritium* (Plin.,

I, 228, 7), l'île *Londobris*. *Landobris* (Ptol., II, 5, p. 41), ou *Laudobris* (Marcianus Heracleota, Hudson, *Géog. min.*), *Oxthracae*. *Tribula*.

Chez les Callaïques : les *Callaici Bracarii*. *Brevæ*. *Brigantium*. *Flavia lambris* (Ptol., II, 6, p. 44), aussi *Lambriaca* (Mela, 3, I, 8), les *Gravii* ou *Grovii*. *Pria* (Itin. Ant., 430), *Trigundum* (Itin. Ant., p. 324). *Volobria* (Ptol., II, 6, p. 44).

Chez les Celtes de l'extrémité nord-est de la Tarraconaise : les *Præsamarques*.

Chez les Astures : *Brigæcium; æcium* paraît être d'origine grecque, ou une altération du mot grec οἰκέω, combiné avec le mot indigène *brig;* les *Trigaecines*, si ce nom est exact (Mannert, I, 367).

Chez les Cantabres : *Brauon* (Ptol., II, 6, p. 45), les *Antrigons*, et chez eux *Lucronium* (carte de Reichard). *Tritium*.

Chez les Vardules : *Tritium tuboricum*.

Chez les Vascons : le fleuve *Magrada*.

Chez les Vaccaens : *Sarabris* (Ptol., II, 6, p. 45).

Chez les Carpétans : *Brutobria* (carte de Reichard). *Consabrum* (Itin. Ant., 446), *Contrebia*.

Chez les Orétans : *Trogilium* (carte de Reichard).

Chez les peuplades celtibériques : *Tritium metallum*, *Tucris*.

Chez les Contestans : *Eliocroca* (Itin. Ant., 401), *Sucro*. L'île *Strongyle* (Avieni Ora maritima, V, 463).

Chez les Ilergaoniens : *Tenebrium*, *Traete*.

Chez les Lalétans : le fleuve *Rubricatus*.

Chez les Indigètes : le fleuve *Sambroca*.

Dans l'Espagne citérieure, sans que la situation en soit exactement connue : *Litabrum* (Liv., XXXV, 22).

J'ai négligé *Cantabria*, *Cantabri* et *Artabri*, dont les terminaisons sont probablement grecques et romaines.

Les noms de cette catégorie sont répandus dans toute la Péninsule. Je les mentionne, parce que de leur comparaison avec les noms finissant en *briga* résulte plus clairement encore l'explication de la présence de ces derniers dans une portion déterminée du pays. En effet, ceux de ces noms qui ont pour initiales ou finales *bri*, *brig*, *brum*, *bret*, *britium*, ne se rencontrent que dans les provinces où régnait leur parent *briga*. Ainsi *Brutobria* (Ét. de Byzance) était située près du *Bœtis*. Les autres noms de la Bétique ou de la côte de la Méditerranée sont, ou donnés par les Grecs et les Romains, comme *Strongyle*, ou altérés par eux, comme *Episibrium*, *Tenebrium*, et autres. Car ces peuples n'avaient pas tardé à accommoder les noms indigènes à leur prononciation et à leur alphabet, bien que Silius Italicus assure, à propos des Groviens et des Castules, que la langue barbare renfermait originairement beaucoup de noms grecs (3, 107, 366). J'ai naturellement passé sous silence les noms évidemment grecs ou latins, comme *Scombraria*, *Contributa*, *Transducta*, *Evandria*.

XXV

TENTATIVES FAITES POUR DÉRIVER DU BASQUE LA TERMINAISON BRIGA.

On se demande maintenant si la terminaison *briga* est basque ou n'est qu'un élément étranger, au milieu d'autres

noms. Larramendi (Lex., v. briga) et Astarloa (Apol., 215, 223) adoptent la même opinion. Tous deux font venir ce mot de *uria*, ville; celui-ci avec l'adjonction de la terminaison de lieu : *aga;* celui-là avec l'adjonction de l'affixe privatif *ga*. Astarloa remarque avec raison que dans *aga* l'*a* n'est pas inutile. Mais l'étymologie qu'il donne est la plus forcée qui se puisse imaginer. *Bri-ga* signifierait : *sans villes*, c'est-à-dire : *non bâti, désert*. Les assemblées tumultueuses de ces peuples, antérieurement à leur organisation municipale, se tenaient dans des lieux déserts; plus tard, elles devinrent paisibles, permanentes, dans des établissements fixes, des villes. Ainsi le nom à l'origine répondait à l'idée. Il est inutile de discuter de pareilles assertions. Si *briga* était basque, il serait bien plus naturel de le considérer comme le même mot qu'*uria* (dans un autre dialecte) altéré par la prononciation étrangère. D'après Larramendi et Astarloa, l'*u* s'est changé en *b*, et le dialecte biscayen glisse une consonne entre les voyelles finales *ia*. Néanmoins je persiste à croire que *briga* n'est ni un mot basque ni une altération d'un mot basque. Ce changement de l'*u* en *b* n'est admis dans aucun dialecte basque, et la voyelle intercalée dans le mot biscayen *uri-j-a* n'est qu'une sifflante (un *tsch* adouci), comme il s'en glisse souvent entre deux voyelles pour empêcher leur rencontre. La liaison du *b* avec l'*r* est tout à fait irrégulière, et malgré quelques différences les dialectes suivent toujours le système vocal de la langue. Pour trancher la question, il suffit de comparer *uris* avec *briga*, et ce dernier mot avec *iria* et *uria*, que l'on prétend avoir le même sens. Jamais l'un n'est pris pour l'autre; *Lac-uris* et *Laco-briga* sont deux mots entièrement différents, et ne sont nullement le même mot exprimé dans deux dialectes, ni une altération l'un de

l'autre. On rencontre ces noms chez des peuplades voisines; ainsi *Iria flavia* et *Cœliobriga*, chez les Callaïques. Les pures formes basques, *Calaguris*, *Graccuris*, *Lacuris*, ne se retrouvent nulle part hors de la Péninsule. *Briga*, au contraire, suivant la remarque d'Astarloa, ne figure pas seulement dans *Samarobriva* et *Artobriga* (en Espagne), mais aussi en Gaule, en Bretagne, dans les régions au sud du Danube et même en Thrace, si toutefois on tient *bria* pour le même mot. Dans la Péninsule même, *briga* n'a qu'un domaine déterminé. A mon avis, ce n'est nullement un mot ibérique. On pourrait dire à l'appui de cette opinion, que les composés de ce mot sont beaucoup plus nombreux en Espagne que partout ailleurs, mais nous verrons plus bas que cette particularité s'explique tout différemment; il n'y a non plus rien à conclure des noms formés de la combinaison de *briga* avec d'autres mots latins ou basques.

XXVI

NOMS DE LIEUX DE L'AQUITAINE.

Avant de rechercher dans d'autres idiomes les dérivés de *briga*, je vais, puisque cet examen nous a conduit jusqu'aux frontières de la Péninsule, comparer les noms de lieux espagnols avec ceux des pays limitrophes, et puis avec ceux des pays plus éloignés. Je commence par l'Aquitaine[1]. La comparaison des noms établit clairement que

1. On a voulu récemment faire dériver le mot *Aquitaine* du basque *akki-tania*, pays de roches. (*Trad.*)

cette portion de la Gaule a servi aussi de résidence aux Ibères. A l'appui de cette assertion, je citerai *Calagorris* (Itin. Anton., p. 457), qui se rapproche tout à fait de l'espagnol.

Les *Vasates* et les *Basabocates*, de *basoa*, forêt.

Iluro, comme la ville de même nom chez les Cosétans.

Bigorra, de *bi*, deux, et *gora*, haut; les *Garites*, de *gara*, haut; les *Ausciens*, avec leur ville *Elimberrum*, et les *Osquidates* sont évidemment des noms basques.

Le promontoire *Curianum*, près duquel le bassin d'Arcachon s'enfonce dans les terres en décrivant une courbe, offre de l'analogie avec le *Litus corense*, qui dérive comme lui du radical *gur*, courbe, ainsi que les *Bercorcates*, *Bigorra*, les *Bigerrions* (du mot ibère *bigerra*). Tous ces mots dérivent vraisemblablement du basque.

Par contre, on ne trouve en Aquitaine aucun des noms celtes caractéristiques en *dunum*, *magus*, ou *vices*, ou *briga*. *Segodunum*, capitale des Rutènes, appartient plus à la Narbonnaise qu'à l'Aquitaine (Mannert, ch. II, p. 133). *Lugdunum*, en Aquitaine, appartenait aux Convenæ, mélange d'hommes de toutes les nations, sortis de l'armée de Sertorius. Seule, une des peuplades de l'Aquitaine propre était celte, au dire de Strabon, et ne faisait point partie de la confédération aquitanique (IV, p. 190). C'étaient les *Bituriges*, nom basque existant chez les Vascons d'Espague, moins la terminaison. Comparer *Bituris* (ch. 15). Nous verrons plus loin que les dérivés du mot qui dans les langues basque et celtique signifie : *eau*, ne diffèrent que par l'adjonction d'un *d*, qui quelquefois, bien que rarement, comme dans le nom de fleuve *Aturis*, se change en *t* (Ptol., II, 7, p. 89). Si ce nom était celte, point de difficulté. Mais il est incontestablement basque, et il n'est pas

vraisemblable qu'il portât ce nom avant l'immigration de la peuplade. La finale *riges* se trouve encore dans le nom des *Caturiges,* peuplade celtique des hautes Alpes, entre la Gaule et l'Italie, dont le pays avait été à l'origine occupé par les Ibères.

XXVII

NOMS DES LIEUX DE LA CÔTE MÉRIDIONALE DE LA GAULE.

Sur la côte méridionale de la Gaule narbonnaise habitèrent, d'après le témoignage des historiens, des débris de peuplades ibériques qui avaient été autrefois confondues avec les Ligures. Parmi les noms d'une physionomie ibérique prononcée, je citerai *Illiberis* des Bebryces, et *Vasio* des Voconces. J'ai déjà expliqué pourquoi le *dea* des Voconces, s'il se change réellement en *deobriga,* est un nom celtique en Espagne, mais n'est pas un nom ibérique en Gaule. Mannert (tom. II, p. 47, 7) parle des *Bebryces* comme d'un peuple d'origine ibérique. Dans un autre passage, il ne présente cette opinion que comme vraisemblable. Aucun auteur ancien à ma connaissance ne la confirme, et, à en juger par le son du mot, je croirais plutôt que ce peuple n'a fait qu'émigrer chez les Ibères. Les *Bebryces* rappellent les *Briges,* et la terminaison du nom *Allo-broges* (dans Étienne de Byzance *Allobryges,* et chez la plupart des écrivains, surtout des Grecs, *Allobriges*) me semble s'y rapporter. Le scholiaste de Juvénal en parle comme d'un mot celtique qui signifie *pays, campagne.*

XXVIII

NOMS DE LIEUX DU RESTE DE LA GAULE.

En examinant ces noms dans le reste de la Gaule, on sent que l'on a affaire à une langue différente. Ils nous aideront à reconnaître l'origine étrangère de beaucoup de noms espagnols que nous ne pouvions que difficilement faire dériver du basque. On trouve aussi en Gaule beaucoup de noms dont les initiales se rapprochent des noms de la Péninsule. Cela est plus rare pour les désinences, telles que *gelduba* (qu'on peut rapprocher de *corduba*, *salduba*, etc.), mais dont les deux dernières syllabes sont formées vraisemblablement du nom des *Ubiens*, à qui cette cité appartenait. Pour les syllabes initiales, nous trouvons les *Ardyens* (près du Rhône, depuis sa source jusqu'au lac *Genfer*), *Arialbinum* dans la Germanie supérieure, les *Arvernes* et *Arviens*, les *Caracates*, les *Cadurces* (en Espagne *Ilurces*), *Carasa*, *Carcaso*, *Carnutes*, *Carocotinum*, *Carpentoracte*, *Carrici*, *Corbilo*, *Turones*, etc. On aurait tort de tenir ces noms pour des noms basques, ou pour celtiques ceux qui leur ressemblent en Espagne. Il est dans la nature des langues d'employer plus ou moins les mêmes mots à des sens différents. Ceux-là seuls doivent être pris pour des noms basques qui figurent encore aujourd'hui dans la langue, et dont le sens et la construction s'y rapportent évidemment. La ressemblance, ou même l'identité d'une syllabe initiale, ne suffirait pas à établir

cette conclusion, s'il ne s'y joignait d'autre preuve. Mais ici, au contraire, hors de l'Aquitaine et de la côte de la Méditerranée, on a peine à trouver un seul nom qui offre un caractère réellement basque. J'ai cité, par exception, les *Bituriges*.

XXIX

NOMS DE LIEUX DES PAYS HABITÉS PAR LES CELTES. LEURS TERMINAISONS.

Partout où les Celtes se sont répandus, les noms celtiques se caractérisent par les terminaisons *briga, dunum, magus*, et *vices*. Je ne rechercherai point ici l'étymologie de *briga*; je considérerai seulement ce mot comme celtique, parce qu'on le rencontre en Gaule, en Bretagne, en Espagne, et dans la portion de l'Allemagne habitée par les Celtes. Les noms *Brigantium* et *Brigantes* sont aussi généralement répandus.

Nous trouvons en Espagne un *Brigantium* chez les Callaïques, et un *Brigœcium* chez les Astures. La Gaule avait aussi un *Brigantium*, et le nom du port *Brivates* appartient à la même souche. En Bretagne les *Brigantes*, d'où la ville d'*Insubrigantum* a pris son nom, formaient un peuplade importante; une peuplade de l'Irlande portait aussi ce nom. A l'extrémité ouest du lac de Constance, c'est-à-dire dans l'Allemagne celtique, existait un *Brigantium* et sur le Danube, dans la Hongrie actuelle, un *Bregetium*. Peut-être ne possédons-nous pas tous les noms de la même origine, épars de l'extrémité est de l'Espagne à

la Pannonie orientale. La ville de *Brigobanne,* près des sources du Danube, paraît avoir reçu son nom du fleuve *Brig.* C'est le seul cas, à ma connaissance, où, dans un mot composé, *brig* précède les autres syllabes. On reste donc convaincu qu'un nom, partout présent où les Celtes ont habité, devait appartenir à leur langue. Les composés de *briga* sont, en y comprenant *bria* et *briva* :

En Gaule : sur la côte sud, le nom des *Segobriges;* les *Nitiobriges,* dans le pays ajouté par les Romains à l'Aquitaine propre; *Samarobriva,* aujourd'hui Amiens; *Eburobrica* (Itin. Ant., 361), entre Auxerre et Troyes; *Baudobrica* (Itin. Ant., p. 374), *Bontobrice* et *Magetobria,* dans le pays de Rhin et de Moselle, où les peuplades celtiques et germaniques vivaient voisines les unes des autres; en Suisse, les *Latobriges* ou *Latobroges* (Cæs., *de Bello gall.,* 28. — Orosius, II, 7).

En Bretagne : *Durobrivæ* et *Durocobrivæ.*

Dans l'Allemagne celtique : *Artobriga* (Ratisbonne).

Je suis entré dans tous ces détails, au sujet de *briga,* parce que la présence de ce mot permet de déterminer les régions occupées en Ibérie par les races celtiques.

La plupart des noms en *dunum, durum, magus, vici* et *vices,* sont reconnus d'origine celtique. Ce qui est certain, c'est qu'aucun d'eux n'est ibérique. Il serait inutile de les examiner tous. On les rencontre, comme les noms en *briga,* et plus nombreux encore, dans tous les pays occupés par les Celtes, tels que la Gaule, la Bretagne et l'Allemagne du sud.

La terminaison *dunum* n'est pas tout à fait étrangère à l'Espagne ; il y avait chez les Callaïques *Bracariches,* un *Caladunum* (Ptol., II, p. 44); en *Bétique* un *Arialdunum* (Plin., I, 137, 17); chez les Castellans un *Sebendu-*

num (Ptol., 6, p. 48). Ce serait aller trop loin que d'assurer que ces noms, ou même quelques-uns d'entre eux, sont celtiques; cela est au moins très-douteux. *Dun* (*duna* avec l'article) est une terminaison très-fréquente de l'adjectif basque, et indique l'abondance. Ainsi *ar-dun-a*, plein de vers, de *arr-a*, ver : *erstura-dun-a*, plein d'angoisses, de *erstura*, angoisse; et beaucoup d'autres. De même les noms du peuple, *eusc-ara*, la langue des *Euskes*, *Basques*; *eusc-al-dun-ac* (avec le changement de l'*r* en *l*), les *Euskes* ou *Vasques*. *Caladunum* pourrait signifier en basque : *contrée riche en joncs* (comp. *Calaguris*, ch. 14). *Durum* forme le commencement comme la fin des mots : ainsi, nous trouvons en Gaule, *Durocasis* et *Divodurum;* en Bretagne, *Durovernum*; en Allemagne, *Bojodurum;* dans la Mésie inférieure, *Durostorum*, etc.; en Espagne et en Portugal le fleuve *Durius*, *Octodurum* (Ptol., II, 6, p. 45) et *Ocelloduri*, deux villes des Vaçcaens. On pourrait y joindre *Udura* des Lacétans (Ptol., II, 6, p. 48). Cependant, ce dernier nom n'appartient pas probablement à cette classe, et les premiers rentrent dans le domaine des noms en *briga*. Je ne place point ici les noms dont *tur* est la syllabe principale, et qui dérivent presque tous de *iturria*, source, parce que je ne crois pas que dans *durum* le *t* ait fait place au *d*. La syllabe *tur*, si fréquente dans les noms de lieux espagnols, l'est beaucoup moins dans les pays occupés par les Celtes. La persistance de lettres isolées à demeurer les mêmes, là où elles pourraient faire place à des équivalents, est fort remarquable et montre combien les éléments du langage, les plus insignifiants en apparence, sont étroitement liés aux organes, à l'imagination et à la pensée des peuples. Le *Durius*, aujourd'hui *Duero*, après la suppres-

sion de sa consonne initiale, ou son changement en une lettre dure, n'en aurait pas moins conservé sa signification (masse d'eau). Il a pourtant gardé le *d* originel, au milieu d'une contrée ou régnaient d'autres formes de langage. Astarloa (*Apol.*, 250-252) prouve que dans beaucoup de noms basques, le *d* peut être placé avant la voyelle sans qu'il s'ensuive aucun changement de sens. Cela ne me paraît point tout à fait exact, car, plus loin, il explique *durum* par le basque *ura*. Le *dur* ou *dour* (eau) des langues celtiques pourrait bien se rapporter, non pas seulement au basque *ura*, mais encore au grec ὕδωρ. Il ne faut cependant jamais oublier que des langues de même souche n'en sont pas moins différentes. Dans l'espèce, cette différence existant entre le basque *ura* et le celtique *dur*, résulte encore de cette considération que ces radicaux ne varient point dans les noms ibères et celtiques. Aussi je regarde *Durius*, *Ocelloduri*, *Octodurum*, comme des noms celtiques, et non comme des altérations d'anciens noms ibériques.

La péninsule ibérique n'offre pas de noms en *magus*, ni, ce semble, en *vici* et *vices*. *Ergavica* (Ptolémée, 2, 6, p. 46) appartenait aux Celtibères. Tite-Live (XL, 50) l'appelle *Ergavia*. Ptolémée parle aussi d'une ville d'*Erga* chez les Vascons. Le vrai mot indigène est *Erga* ou *Ergavi*. *Ca* n'est qu'une terminaison latine.

XXX

RECHERCHES DE NOMS CELTIQUES DANS DES NOMS DE LIEUX IBÉRIQUES.

On découvre encore dans les anciens noms de lieux ibériques d'autres éléments étrangers.

Je citerai d'abord *Ebora* ou *Ebura*. Ce nom existait plusieurs fois en Espagne, sur la côte de la Bétique (Mela, III, 4), chez les Turdules (dans l'intérieur des terres), chez les Edétans (Ptol., II, p. 47), chez les Carpétans (écrit *Aebura*. Livius, XL, 30; carte de Reichard), chez les Lusitans (Plin., I, 229, 10), chez les peuplades celtiques des Præsamarques (Mela, III, 1, 8). On y comptait en outre *Ripepora*, déjà mentionné, également en Bétique, et *Eburobritium*, chez les Lusitans. Ainsi ce nom était répandu en Espagne et ne se trouvait pas borné à un seul coin de terre. On peut le suivre, hors de l'Espagne, dans tous les pays habités par les Celtes, de même que les noms en *briga* et en *dunum*.

En Gaule se trouvent *Eburobrica* (Itin. Ant., p. 361), *Eburodunum* (id., p. 342), sur la côte sud, en face de l'Italie; les *Aulerci Eburovices* (Plin., I, 225), dans la Normandie actuelle; en Bretagne, la ville bien connue d'*Eboracum* ou *Eburacum;* dans l'Allemagne du sud un autre *Eburodunum* (Mannert, III, 471); dans la Hongrie supérieure *Eburum* (id., 467). Les *Eburons* sont même une peuplade germanique (César, de Bello gal., II, 4),

ce qui n'infirme pas l'origine celtique du nom, car ils habitaient sur la rive gauche du Rhin, près des *Trevires*, c'est-à-dire au milieu des Celtes, et ce nom n'était peut-être pas celui qu'ils prenaient eux-mêmes, mais celui que leur donnaient les Gaulois, de qui César l'avait appris. Tout ce que j'ai déjà exposé démontre clairement qu'il n'est point ibérique. Le nom *Eburini* de la Lucanie (Plin., I, 165) appartient-il à cette classe? J'en doute, car ce peuple habitait hors des régions où, d'après l'histoire, se sont renfermées les migrations des Celtes. César parle encore d'un Gaulois du nom d'*Eporedirix* (de Bello gall., VII, 38).

Le nom des *Segobriges*, plus tard *Commones* (Ptol.), sur la côte sud de la Gaule, est le même que celui de la ville de *Segobriga*. Tout indique que non-seulement la dernière partie du mot, mais encore la première, sont bien celtiques. La ville appartenait aux Celtibères ; et, bien que des peuplades ibériques habitassent la côte gauloise de la Méditerranée, Justin tient les *Segobriges* pour gaulois XLIII, 4). Nous avons aussi établi plus haut que les mots commençant par *se*, et surtout par *seg*, paraissent avoir peu d'affinité avec les radicaux basques. Tous ceux que j'ai rassemblés plus haut appartiennent au domaine des noms en *briga*, et pour la plupart aux Celtibères. Ces noms sont très-répandus chez les peuplades celtiques. Ainsi l'on trouve *Segodunum* (le même que *Segobriga*) en Gaule, très-près de l'Aquitaine propre, et dans l'Allemagne du sud, près du Mein; en Bretagne avec le simple changement de l'*o* en *e* : *Segedunum* (Camden's Britannia, 848, *Cellarii not.* Itin. Anton., I, 346. Mannert, II, p. 124. Reichard, qui écrit inexactement *Segadunum*) ; *Segontia*, en Bretagne; *Segestica*, en Pannonie. Un nom tout à

fait semblable existe en Espagne. Comme les Pannoniens étaient une peuplade illyrique, il est plus naturel de penser qu'ils trouvèrent ce lieu où ils s'établirent, portant déjà ce nom, que de supposer qu'il n'est pas celtique.

J'ai plus haut (c. 20) représenté comme hasardée l'opinion d'Astarloa, qui veut que le nom de la ville celtibère *Mediolum* dérive du basque *mendia*, montagne. Il est évidemment celtique. Il y avait en Gaule deux *Mediolanum*, chez les Santones et chez les Aulerci Eburovices. Les Gaulois émigrés en Italie donnèrent le même nom à la nouvelle cité qu'ils y fondèrent (Mannert, ch. 2, p, 22). On trouve aussi en Bretagne et en Allemagne un *Mediolanum* ou *Mediolanium*, vraisemblablement d'origine gauloise. Au même radical appartient aussi le mont *Medulius* des Callaïques, qui rappelle les *Medulli*, peuplade gauloise de la côte sud-ouest. Il faut observer aussi que la ville et la montagne appartiennent au domaine des noms en *briga*.

Je citerai encore *Nemetobriga* et les *Nemetates* (Ptol., II, 6, p. 44). Ces noms semblent celtiques, si on les compare avec des noms de la Gaule tout à fait pareils : *Augustonemetum* dans l'Auvergne actuelle, *Nemetacum* et *Nemetocenna* (si ce ne sont pas là deux désignations d'un même lieu). Le nom des *Nemètes* pourrait bien aussi s'y rapporter, quoique ce fût une peuplade germanique émigrée en Gaule. Bullet (I, 71) fait dériver *Augustonemetum* de *nemet* (d'après lui temple, lieu saint) ; en irlandais, en effet, *naomtha* signifie saint. L'ancien nom de *Nîmes*, *Nemausus*, semble avoir la même origine[1].

1. Bullet donne de plusieurs mots basques des étymologies tout à fait inexactes. Ainsi il fait dériver *Astura* du mot celtique *Stur*, fleuve. Je

Le nom de la peuplade celtibère des *Berons* se rapporte au mot *ber*, lance, pique (Owen), encore usité dans le pays de Galles, et qu'on retrouve en Basse-Bretagne, de même que *bir*, trait (Le Pelletier). Le mot *Berones* (Hirtius, de Bello Alex., 53) ne me paraît être ni un nom de peuple, ni une leçon fausse. C'était sans doute la traduction celtique du mot : *armés*[1].

Le nom des *Suessions* en Gaule ne suffit pas à déterminer le caractère celtique de celui des *Suessétans*, qu'on retrouve aussi en Italie (voir plus bas).

Sur *amba*, voir c. 21.

Si, avec Mannert (III, 655), on tient *mina* pour une terminaison celtique, il faut aussi mentionner *Talamina*, cité des Callaïques (Ptol., II, 6, p. 44), dont l'initiale est commune à *Talabriga*, autre ville de Lusitanie.

Presque toute la contrée où se rencontrent des noms celtiques, depuis les Callaïques jusqu'aux Cantabres, est traversée par la chaîne de montagnes *Vindius* (Ptol., II, 6, p. 43), ou *Vinnius*, selon la leçon (fausse) de Florus

parlerai plus loin de *Stura* (c. 32). Si le mot *Stur* a le sens de fleuve, en celtique, il n'a rien à voir avec le nom espagnol *Astures*. Au sujet de la *Cava*, fleuve des Pyrénées, il s'exprime ainsi : *Cav*, nom appellatif de rivière, devenu propre de celle-ci. On pourrait en conclure qu'il existe, ou qu'il a existé en basque, un mot *Cav*, avec le sens de fleuve. Il n'en est rien. Presque tous les torrents des Pyrénées françaises portent le nom de *Gaves*, et sont distingués seulement par les lieux qu'ils parcourent. L'appellatif est devenu nom propre, mais, à l'origine, il ne signifiait pas *fleuve*. Le radical *gav*, comparé avec *cavus*, κοῖλος, donne le sens de *creux, vide, fente*. De là métaphoriquement les mots basques *gabenda* (manque), *gabe* (sans), préposition et terminaison négative, et *gava, gaba* (nuit). Le mot s'explique ainsi par le lit de ces torrents, véritable creux ou fente entre les rochers. (*H.*)

1. Le nom de la peuplade *celtibère* des *Arevaques* paraît celtique, si on le compare avec celui des *Bellovaques* gaulois (César, II, 4). Cependant *Erro* fait dériver *areva* ou *areba* des mots basques *area* et *ba*, qui signifient *plaine basse*. (*H.*)

(IX, 12, 49); non loin de l'extrémité orientale de cette chaîne était située la ville de *Vindeleja* (Itin. Ant., p. 454), d'après Ptolémée *Vendelia* (2, 6, p. 45). Je ne connais pas de troisième nom analogue dans la Péninsule. En Bretagne et en Gaule, j'en remarque au contraire dix ou onze commençant par *vind*, et ne différant que par la terminaison. Cela suffit, à mon avis, à les faire reconnaître pour celtiques, et je suis loin de trouver décisives les raisons qui ont porté Mannert (III, 526) à prendre les *Vindelici* pour les *Wendes*. L'analogie des noms gaulois et bretons, rapprochée de celle qui résulte de la comparaison des contrées habitées par ce peuple rend bien plus naturelle l'origine celtique de son nom. Celui d'une de leurs tribus, les *Breons* ou *Brions*, paraît également celtique, et se rapproche de *Brigantium* et de *Briga*. *Vindobona* ou *Vindomina* paraît aussi tout à fait celtique, et l'élision du *d* dans *Vianiomina* et dans la *Vienne* actuelle n'est pas plus décisive que le changement du mont *Vindius* en *Vinnius* (Mannert, p. 655). *Vienne* a pris son nom du petit fleuve *Wien*, et dans d'anciennes relations de voyage est désignée ainsi : ville sur le *Wien*.

Je ne mentionne point *Sicor*, port de la Gaule, conforme au fleuve *Sicoris* en Espagne.

XXXI

RECHERCHES DE NOMS BASQUES DANS LES NOMS DE LIEUX CELTIQUES.

Je crois avoir clairement démontré, par ce qui précède, qu'à part même les mots phéniciens, grecs et romains,

il se trouve, parmi les noms de lieux espagnols, des noms qui ne sont point basques, antérieurs à l'apparition de ces divers peuples dans la Péninsule. Leur origine celtique me paraît hors de doute. Il faut maintenant rechercher si, parmi les noms étrangers, il s'en présente d'incontestablement basques. Nous avons déjà vu que non, en ce qui concerne la Gaule (c. 28). En Bretagne, et dans les régions au sud du Danube, nous en rencontrerons dont l'origine ibérique ne saurait être révoquée en doute. Je vais citer, sans *parti pris*, tous ceux que j'ai pu recueillir, n'omettant que ceux dont la ressemblance se borne à quelques lettres communes.

En Bretagne, le fleuve *Ilas* (Ptol., II, 3, p. 35), à comparer avec *ula; isca* avec *osca; isurium* avec l'espagnol *esuris*, et, malgré la différence de terminaison, avec *verurium* et *Solurius mons;* le promontoire *Ocelum* ou *Ocellum*, avec l'*Ocelum* des Callaïques, et avec d'autres noms semblables en Espagne, mais dans les provinces occupées par les Celtes. Je ne les cite que parce que la trace du basque est indiquée par l'*o* initial.

Dans les régions du Danube, on rencontre *Astura* (entièrement basque), entre le Norique et la Pannonie; le fleuve *Carpis* (Mannert, III, 510), chez les *Carpi*, peuple dont l'origine est incertaine; et plus loin, vers l'Orient, *Urbate*, et le fleuve *Urpanus*.

Je citerai aussi les *Berunenses*, en Rhétie; en basque, *beruna* signifie plomb. Comparer avec ce que j'ai dit plus haut de *Medobriga* (c. 23). De ce qu'un nom ancien concorde pleinement avec un mot actuel, il ne faut pas se hâter de les expliquer l'un par l'autre, car cette ressemblance n'est presque toujours que fortuite. L'important est d'y retrouver le même radical.

Quelques-unes de ces ressemblances de noms, celle d'*astura* par exemple, sont certainement très-significatives, et pourtant elles ne suffisent point, selon moi, à démontrer que les Basques ont occupé ou même traversé ces contrées.

Des pays bien plus éloignés nous en offrent aussi. Il y avait un *Bituris* en Assyrie, un fleuve *Deba* en Mésopotamie, et d'autres noms encore, conformes aux noms espagnols. Je m'empresse de mentionner ces ressemblances, parce qu'on pourrait s'en autoriser pour critiquer, bien à tort, ma méthode de comparaison des noms de lieux. L'examen attentif de ceux de l'Espagne, accompagné de l'étude géographique des régions occupées par les indigènes purs, par les deux races confondues, par les Gaulois, donne la conviction qu'on a bien devant les yeux les pays habités par ces différents peuples. Ni la Gaule, ni la Bretagne, ni les contrées au sud du Danube, ne présentent des mots aussi évidemment basques, et des noms aussi faciles à analyser par des radicaux basques, que ceux que j'ai rassemblés (chapitres XIII-XVII). Pour bien établir la différence entre les noms ibériques et celtiques, l'examen des noms de l'Aquitaine, tout à fait différents de ceux du reste de la Gaule, est ici décisif. Que maintenant il se rencontre dans d'autres pays des noms semblables aux noms basques, il n'y a pas lieu pour bien des raisons d'y attacher de l'importance. Souvent la ressemblance n'est qu'apparente; ainsi des noms identiques, comme *Bergium* en Allemagne (*Bamberg*), et *Vergium*, ou *Bergium*, des Ilergètes, ont des racines entièrement différentes. Des langues parlées par des peuples fort éloignés les uns des autres, présentent des mots semblables, comme le basque *gora*, le polonais *gòra* (prononcer *gura*), le sanscrit *giri*, qui tous trois signifient montagne, hauteur. Ces particularités n'autorisent

nullement à en conclure l'identité des nations. De purs hasards peuvent les avoir amenées, sans émigrations ou mélanges des peuples. Il faut soigneusement distinguer en histoire les faits empreints du vrai caractère de la nature humaine, de ses besoins et de ses passions, de ceux qui ne sont dus qu'à l'arbitraire ou à la manière d'être des individus. Il y a notamment à se préoccuper de la nature des noms, surtout des noms de *villes*, ou, si on l'aime mieux, des établissements permanents destinés à l'habitation [1]. Fonder ces établissements, leur donner des noms, était chose importante et difficile, indiquant un certain degré de civilisation, et il est probable que les noms, de même que la manière de bâtir des maisons et de se fortifier par des murailles, furent empruntés à d'autres peuples. Ces noms avaient sans doute presque toujours pour type un mot général, comme habitation, ville, etc., qui revenait très-souvent. Aussi, ces noms forment presque toujours des groupes. Dans toute une contrée par exemple, les uns finissent en *heim*, et dans une autre en *leben*, etc. Les peuplades isolées, les familles, les individus donnaient à leurs nouvelles résidences les noms des anciennes. Cela nous explique pourquoi des noms basques isolés se rencontrent dans les contrées lointaines, et pourquoi des deux terminaisons celtiques *briga* et *magus*, la seconde ne se retrouve point en Espagne, tandis que la première y est très-fréquente et s'y rencontre presque exclusivement. Il ne faut cependant pas considérer ces terminaisons comme

1. Voy. la description que Strabon donne des villes (πόλεις) des Bretons (IV, p. 200). Ce n'étaient que des clairières entourées d'abatis d'arbres, et renfermant des cabanes et des étables; mais les villes gauloises et ibériques présentaient un autre aspect, et étaient presque toujours closes de murs. (*H.*)

des différences de dialectes, mais se rappeler que les migrations des peuples ont eu lieu à des époques très-éloignées les unes des autres. Les noms de lieux en ont aussi gardé la trace. L'histoire ne devra cependant attacher de l'importance qu'à ceux qui sont significatifs, et qui se rencontrent fréquemment, sans s'occuper d'un nom entièrement isolé. Les anciens noms de lieux ibériques lui indiqueront clairement que les Ibères mêlés aux Celtes ont occupé l'Espagne ; que vers cette époque, ou peut-être un peu plus tôt, les Ibères ont habité ou du moins traversé le nord de la Gaule et les régions du Danube. Cela peut s'accorder avec des migrations plus récentes, dont il est resté quelques indices isolés. C'est ainsi que les différentes couches terrestres nous offrent les débris des êtres organisés ; mais les recherches historiques sont encore plus ardues que les travaux du géologue, et tant que les vestiges du passé seront aussi rares qu'aujourd'hui, il sera plus sage de n'en rien conclure.

XXXII

NOMS BASQUES EN ITALIE.

Je n'ai pas compris l'Italie dans ce travail, car cette contrée demande une étude particulière. Les noms celtiques qu'on y rencontre, comme *Mediolanum,* les deux torrents *Duria* qui se jettent dans le Pô (Plin., I, 173), *Segesta Tiguliorum* (Plin., I, 150), en Ligurie, etc., etc., appartiennent presque toujours à des provinces jadis occupées par les Gaulois, qui leur ont donné ces noms. Les

terminaisons celtiques si connues : *briga*, *dunum*, et *vices* paraissent pourtant étrangères à l'Italie. On trouve *magus* dans l'ancien nom de la cité ligure d'*Industria* : *Bodincomagum* (Plin., I, 174), ainsi nommée de sa situation sur le Pô, que les Ligures appelaient dans leur langue *Bodincus* (Ptol., II, 16, Βοδεγκος), le : *sans rives*. Pline, dans ce passage, distingue la langue ligure de la celtique. Aux Celtes appartient le mot *Padus*, qui indique un rivage bordé de *pins*. *Bodincus* rappelle l'allemand *boden* et *bodensee*, et d'autres mots d'autres langues, formés avec ceux-ci. Profond et bas sont des idées analogues, comme en grec βυθὸς et πύθμην, et les appellatifs qui les désignent servent facilement à donner des noms aux fleuves et aux mers.

Les noms celtiques ne dominaient donc pas en Italie. Nous manquons encore d'indications sûres, permettant de reconnaître les noms véritablement anciens et indigènes de cette contrée, qui sans doute fut jadis occupée par un grand peuple. Toutes les antiques langues italiques ont cessé d'être en usage ; les monuments écrits qui en restent, mêlés de grec et de latin, attendent un travail préparatoire qui en présente les résultats. Les deux nations de l'antiquité dotées des langues les plus complètes et de la littérature la plus florissante, la Grèce et l'Italie, partagent cette singulière destinée, que leurs habitants primitifs nous sont bien moins connus que ceux des contrées barbares. Cela vient naturellement de la perfection même de leurs langues qui ont rejeté le passé dans l'obscurité et dans l'oubli. Aussi les noms de lieux de l'Italie ne peuvent servir, comme les noms celtiques en Espagne, à reconnaître la trace de l'étranger. Nous nous bornerons à distinguer ceux qui paraissent réellement ibériques, sans tirer pour le moment de conséquence de cet examen.

Iria des Tauriniens (Plin., I, 150), rappelle le mot qui signifie ville en basque, et *Iria flavia* des Callaïques (Mannert, III, 487). Ptolémée nomme la ville espagnole : ἴρια, et la ville italienne : εἴρια (II, p. 44, III, p. 71). Étymologie douteuse.

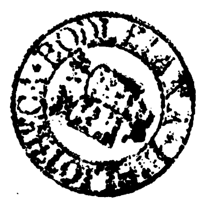
Les *Ilienses*, en Sardaigne. Ce nom vient-il d'*Ilium*, et faut-il les croire troyens? De pareilles suppositions sont toujours plus que douteuses. Pausanias leur attribue les mœurs et les vêtements des Libyens; ils vivaient dans les montagnes en barbares, n'offrant aucune trace d'une origine troyenne que leur nom seul a fait penser à leur donner, en imaginant un récit des compagnons d'Énée, jetés par la tempête sur les côtes de l'île, s'y établissant, et plus tard devenus un peuple, qui s'est réfugié devant l'invasion des Libyens, dans des montagnes inaccessibles. D'autres raisons portent à penser qu'*Ilienses* n'est qu'une altération de *Jolaenses*, et il est très-probable que des barbares aborigènes, ou venus dans l'île, dès les temps les plus reculés, portaient ce dernier nom; on s'explique ainsi la résistance qu'ils opposèrent aux Romains, et qui les fait appeler par Tite-Live : *Gentem ne nunc quidem omni parte pacatam*. Leur nom est basque; leur principale forteresse portait le nom d'*Iria* ou *Ilia*, et ils étaient eux-mêmes appelés par les Grecs et les Romains ἰλιεῖς et *Ilienses*. Pausanias dit expressément que les Ibères émigrèrent en Sardaigne et y fondèrent une ville, dont pourtant le nom *Nora*, et celui du chef ibérique *Norax*, ne se rapportent à aucun radical basque (Ritters vorhalle, 356).

Uria (Plin., I, 167), en Apulie, rappelle le mot basque *uria*, et *Urium*, cité des Turdules. Ptolémée écrit *Hyrium*, mais il n'est pas certain qu'il ait voulu parler du même lieu.

Les noms que l'on peut faire dériver des précédents ou de *ura*, eau, sont : *Urba Salovia*, chez les Picènes (Ptol., III, I, p. 172), leçon douteuse, mais non quant au radical; *Urbinum*, le *lieu des deux eaux; Urcinium* (Ptol., III, 2, p. 75), en Corse, comme *Urce* des Bastétans; *Urgo* (Plin. I, 159, d'après Étienne de Byzance, *Orgo*), petite île entre la Corse et l'Étrurie, conforme à *Urgao* en Bétique, les *Ursentini* en Lucanie (Plin., I, 166), conforme à *Urso*, *Ursao* en Bétique; peut-être *Agurium* en Sicile (Ptol., III, p. 79), quoiqu'il n'existe pas de nom analogue en Espagne, *Agiria* ou *Argiria*, très-douteux (Itin. Ant., p. 447).

Astura (Plin., I, 152, 16), fleuve et île près d'*Antium*. Festus nomme le fleuve : *Stura*, et s'exprime ainsi : *Flumen quod quidam Asturam vocant*; soit que l'*a* appartînt originairement au mot, soit au contraire qu'il ne fût qu'un auxiliaire de la prononciation. En Espagne, beaucoup de localités portent ce nom, auquel le système de formation de la langue basque ne permet de donner d'autre étymologie que celle rapportée plus haut (ch. 13). En Italie le même mot a été formé différemment, et par une autre langue. Ce lieu ne présente en effet aucun rocher, comme j'ai pu m'en assurer par moi-même, surtout près de la tour qui porte aujourd'hui le nom d'*Astura*. Tout le rivage jusqu'à *Nettuno* (*Antium*) est uni et sablonneux.

Asta, dans la Ligurie intérieure, comme le mot basque *asta* (rocher), et *Asta* des Turdétans. Je ne trouve ailleurs aucun autre nom dérivé de ce radical; l'Espagne en offre beaucoup, même actuellement. A propos de ces noms, il ne faut pas oublier qu'ils pourraient bien dériver du grec ἄστυ, ἄστυρον (*Astura*), et qu'une telle origine grecque est possible pour tous les noms italiques.



Osci ne se rapporte pas à l'espagnol *osca* et à d'autres noms de villes analogues. Il est contracté d'*opici*, *opsci*. L'*s* du milieu n'appartient pas au radical. Nous ferons encore moins figurer ici les *Volsci*, dont le nom semble provenir d'une racine entièrement différente.

Ausones, analogue à l'espagnol *Ausa*, et *Ausetani*. Pour se lier à *Aurunci*, il lui faudrait un autre radical.

Le fleuve *Arsia*, en Istrie (Plin., I, 175), rappelle *Arsa*, en Béturie.

Basta, en Calabre, conforme à *Basti* des Bastétans (voir c. 18).

Les *Basterbini* (Plin., I, 168), branche des Salentins; de *erbestatu*, émigrer, changer de pays (*erria*), et de *basoa*, forêt; *Erbita*, en Sicile.

Biturgia (Ptol., III, 1, p. 72), en Étrurie, presque entièrement conforme à *Bituris* des Vascons.

Campania. Étienne de Byzance (v. κάμπς, κάμπανοι) fait venir ce nom de la ville de *Campus*, dont *Campanus* fut le fondateur. Mais la vraie racine est *campus*, champ (Etymol. magnum, v. κάμπη) (Eusthathe, Vossius, *Étym*). Ce mot latin dérivait du grec κάμπος, qui signifie lice, hippodrome. On n'entendait pas par là l'enceinte destinée aux courses, mais la plaine tout autour. Le mot grec κάμπος, originaire de la Sicile, comme beaucoup de mots grecs passés dans la langue latine, se rapporte au basque *campoan* (au dehors), par opposition à *barruan* (au dedans). (Larramendi, *Grammaire*, 324). De là les deux verbes *aller au dehors*, *prendre le dehors*. *Campoan* est très-rarement usité pour exprimer champ ou plaine. Le mot crétois κάμαν, qu'on a fort inexactement fait dériver de κάμνω, paraît s'y rapporter. Je ne connais pas de noms de

lieux ibériques qu'on puisse y rapporter avec quelque certitude.

Curenses des Sabins, comme *littus Corense* de la Bétique (Plin., I, 169) et *Gurulis* en Sardaigne (Ptol., III, p. 7), mais le premier nom a une origine plus naturelle et plus italienne.

Hispellum, en Ombrie.

Le fleuve *Lambrus* (Plin., I, 173), qui se jette dans le Pô, à comparer avec *Lambiaca* et *Flavia Lambris* des Callaïques.

Murgantia, ville des Sicules (Diodore, XIV, 78), dont les auteurs donnent plusieurs variantes, fondée d'après Strabon (VI, 24) par un peuple barbare de même nom. Strabon distingue ce peuple des Ibères, qui seraient venus en Sicile antérieurement; mais il ne faut point prendre cela à la lettre, et puisque nous trouvons une race portant un nom basque, dans un pays où les auteurs nous apprennent la présence des Ibères, nous sommes autorisés à la considérer comme ibère. En Espagne: *Murgis* (radical *murua*)[1], et ce qui prouve l'origine du nom, c'est que la forme *Morgetes*, *Morgantina* vient des Grecs qui altéraient tous les noms barbares, tandis que la langue latine adoptait les sons italiques anciens dont l'*u* était le principal[2].

1. Je crois *Murus* un ancien mot italique, se rapportant au basque. (*H.*)

2. On me permettra de rassembler ici quelques noms trop semblables pour n'avoir pas la même origine.

D'après Servius, *curia* était un ancien mot italique; il ne dérive certainement point de *cura*. Je lui reconnaîtrais plutôt la même racine que *urbs*. Le *c* n'importe nullement. *Urvus* est le même que *curvus*, qui signifie une courbe qui revient sur elle-même; d'où *urvare*, *urvum aratri*, environner; et l'idée principale de *urbs* et *urvus* est *clore*, *séparer* de tout le reste une place déterminée. — Il y avait sans doute un temple destiné aux assemblées de la *curie*; d'où *curia*. — De la même famille sont

Suessa, en Latium et en Campanie (Plin., I, 154, 10, 383), comme les *Suessétans*, branche des Ilergètes. A *Suessa* se rapporte *Suessula* (Plin., I, 155, 9), comme *Deobrigula* à *Deobriga*, et comme se rapportent les uns aux autres beaucoup de noms de villes espagnoles déjà cités [1].

sans doute le latin *arare*, le grec ἄρόω, l'allemand *æren*, le basque *ara-tu*, qui tous signifient *labourer*, tracer une ligne. En basque : *gur*, courbe; *ura*, *iria*, ville. L'allemand *ort* (lieu) paraît s'y rapporter.

Ces rapprochements, que je ne crois point forcés, nous démontrent l'affinité des Basques et des Romains, qui seraient rattachés l'un à l'autre par l'intermédiaire des Étrusques. Je suis loin d'affirmer cependant que les Étrusques soient les aïeux des Ibères, ni leurs descendants.

(*H.*)

1. Depuis les recherches de Humbolt, on a cru apercevoir dans beaucoup d'autres noms de lieux, et même de noms propres italiens, les traces d'une origine basque. Dans son *Histoire romaine à Rome*, le regrettable M. Ampère a parfaitement résumé les découvertes les plus récentes sur ce point si curieux.

D'après une tradition, les Ligures (*Li-gor*), peuple de race ibérique, qui occupa la Gaule méridionale, et l'Italie du Var à la Macra, ont eu un établissement à Rome avant les temps historiques. L'étymologie semble venir en aide à la légende, car c'est à Rome et dans le voisinage qu'on trouve dans les noms de lieux les signes les plus frappants de la présence des Ligures. Ainsi Albe semble avoir reçu son nom des Ligures, car, s'il y avait non loin de Rome deux villes d'Albe (*Alba longa, Alba Marsorum*), il y avait aussi plusieurs villes du même nom ou d'un nom très-semblable chez les Ibères de l'Espagne (Humbolt, c. 36), de la Gaule méridionale, *Alba Helviorum* (*Viviers*), *Albiga* (*Alby*), et de la Ligurie (*Albium*). Près de Rome, *Tribola, Norba, Corbio* sont aussi des noms purement ibères.

C'est à Rome même que cette attribution par le basque de certains noms de lieux aux Ibériens Ligures a surtout de l'importance; elle confirme les conjectures sur le *Septimontium*, dans lequel on a vu une *Anté-Rome* habitée par les Sicules et les Ligures.

Or, le nom de la *Subura*, colline du *Septimontium*, est de souche ibérique (Voy. *Subur* des Lalétans : Humbolt); le mot *Esquiliæ* (l'Esquilin), voulait dire : *demeure des Ligures* (*ilia*, ville; *esk*, nom du peuple basque). Au bas de l'*Esquilin* et aux confins de la *Subura*, s'élevait le bois *Argiletum*. (Voy. *Argilla :* Humbolt). Le quartier des *Carines* pouvait lui-même avoir un nom ligure (*car, cer*, se lie à l'idée de hauteur).

Il *en résulte qu'on a parlé basque ou à peu près à Rome.*

Certains noms propres latins paraissent indiquer une origine ibérique.

XXXIII

NOMS BASQUES EN THRACE.

Avant de terminer cette rapide revue des noms de lieux d'une partie de l'Europe occidentale, je dois citer encore quelques noms thraces. Car, si les peuples ont émigré d'Orient en Occident, la Thrace leur a en partie servi de grande route. On ne saurait guère douter que les Celtes aient été en rapport avec ces contrées, lorsqu'on retrouve les traces de leurs expéditions et de leur séjour depuis la Pannonie jusqu'à la Lusitanie. Une famille de noms en *briga* et en *bria*, dont nous allons rechercher l'origine, nous guidera tout spécialement pour résoudre cette question : *bria* doit signifier en thrace : *ville* (Etienne de Byzance, au mot μεσεμβρία. Strabon, VII, p. 319). Trois villes, *Mesembria* (Hér., VI, 33), *Selymbria* (Strabon) et *Poltyobria* (Nicolas de Damas, *Fragments*) offrent cette terminaison, et sont, d'après le témoignage des écrivains

Le plus remarquable à cet égard est le nom de Virgile (*Vergilia* : Humbolt, c. 20). — *Andes*, nom de la patrie de Virgile, peut être basque (*Andia* : Humbolt, p. 38). — Le prénom *Albius* rappelle *Albium*. Le nom des Vettii, famille romaine, rappelle les *Vettones*, peuple de Lusitanie. Celui des *Vibbii*, et le prénom *Vibulanus*, font songer aux *Vibelli*, peuple ligure ; celui des *Décius* aux *Déciates*, nation ligure. Le nom de famille *Helvius*, le surnom *Helva* ont aussi une ressemblance frappante avec *Ilva*, nom ligure de l'île d'Elbe. — L'empereur Helvius Pertinax était né à Alba-Pompeia en Ligurie.

Nous rechercherons plus loin les mots latins autres que les noms de lieux ou d'individus, dont on retrouve les analogues dans la langue basque. (*Trad.*).

grecs, formées de radicaux étrangers et de dénominations indigènes. Il en est de même pour un grand nombre de villes de l'antiquité, notamment pour plusieurs villes de l'Espagne, mais pour *Mesembria* ou *Mesambria*, cette étymologie est douteuse, puisque Hérodote nous parle d'une seconde ville de ce nom, dans un pays tout à fait différent, sur la mer Égée (VII, 108). Le même mot se trouve, avec changement d'une voyelle, dans *Brea*, nom d'une ville de Thrace, où les Athéniens avaient envoyé une colonie (Hésychius). Un pays tout entier, et non plus une ville, porte le nom de *Briantica*, et comprend toute la contrée autour du fleuve Lissus. Il est remarquable même que ce nom était moderne, et avait remplacé le nom plus ancien *Gallaica*. On ne doit pas oublier de mentionner la peuplade très-connue des *Bryges* ou *Briges* (Ritter, *Histoire des peuples européens*), pour peu que l'on croie à l'analogie de leur nom avec ceux en *bria* et *briga*.

Parmi les noms qui se rapprochent tout à fait du basque, je distingue seulement ceux-ci : *Iliga* (Itin. Hierosolym., p. 567), qui doit être une altération de *Helice* (Itin. Ant., p. 136), véritable nom indigène, plié à la forme grecque. Ce lieu était situé dans une contrée sauvage, et, si l'on veut en expliquer le nom par l'étymologie basque, il signifiait (sans doute avant l'établissement d'un bourg) : *manquant de villes*.

Le fleuve *Arsia*, déjà reconnu en Italie.

Oescus Triballorum, ancien nom indigène de ville et de fleuve, à comparer en tout cas avec *Osca*.

Les similitudes fussent-elles plus frappantes et plus nombreuses, je ne croirais pas devoir y attacher beaucoup d'importance. Dans des contrées si lointaines, toutes bases

historiques manquent pour contrôler les similitudes de noms, qui peuvent bien dériver de souches toutes différentes.

XXXIV

RÉSUMÉ DES POINTS DÉJA TRAITÉS. QUESTIONS A RÉSOUDRE.

Pour retrouver dans l'antiquité les traces encore visibles de la langue basque, nous avons dû étudier les noms de lieux, comme à peu près les seuls monuments qui en subsistent. Ce travail, terminé maintenant, nous permettra d'aller plus loin, à l'aide des témoignages des écrivains anciens, *car des preuves purement étymologiques sont toujours incertaines*. Les Basques d'aujourd'hui ont-ils eu véritablement pour ancêtres les anciens Ibères, ou des peuples parlant soit une langue de la même famille, soit une langue entièrement différente? Ces ancêtres, Ibères ou autres, occupèrent-ils toute la péninsule espagnole (à part les établissements phéniciens, carthaginois, etc.)? En sortirent-ils pour se répandre ailleurs? Est-il possible de conjecturer leur origine? Telles sont les questions auxquelles je vais essayer de répondre.

XXXV

LES IBÈRES PARLAIENT BASQUE.

Non-seulement les noms de lieux des Vascons, cités par Ptolémée (2, 6, p. 48), sont presque entièrement basques,

mais de plus ils sont exempts des éléments étrangers qu'on retrouve dans les autres parties de l'Espagne.

Le basque est encore parlé dans les provinces qu'ils occupaient, ce qui nous oblige à reconnaître que cette langue (à part sans doute les modifications qu'elle a reçues du temps) était aussi la langue des anciens Ibères. Les Vascons souffrirent peu des invasions qui s'étendirent sur le reste de l'Espagne. Renfermés dans leurs montagnes, ils ne furent guère mêlés aux guerres contre les Romains, sauf par la résistance désespérée de Calagurris, et, bien que conquis, ils continuèrent à vivre de leur vie nationale, ainsi que leurs proches voisins vers la Méditerranée et au delà des Pyrénées. Mais là même les noms de lieux sont en partie purement basques, en partie mêlés d'éléments étrangers; l'Aquitaine eut aussi peu à souffrir des invasions romaines. C'est fort inexactement que les auteurs espagnols et français ont appelé les Basques des Cantabres, car les déplacements opérés par Auguste et les invasions des Goths, qui plus tard refoulèrent les Cantabres jusque dans la Biscaye actuelle, n'appartiennent pas à l'époque dont je m'occupe. Les Cantabres étaient séparés des Basques par les Antrigons et les tribus peu guerrières des Carystiens et des Vardules (Oyhenart, *Not. utriusque Vasconiæ*). Chez les Cantabres, et chez leurs voisins de l'ouest, commence ce mélange de noms de lieux qui n'est point basque [1]; les deux peuples, d'après les anciens, différaient par le caractère. Les Cantabres étaient si belliqueux, que l'épithète leur

1. Juvénal semble donner la même signification aux mots *Vascons* et *Cantabres* (S. XV, v. 93). Cependant ce passage, bien interprété, ne prouve rien contre la différence de ces deux peuples. C'est probablement pour la facilité du vers et dans un sens général qu'il emploie indifféremment les deux noms. (*H.*)

en est restée; les Vascons n'étaient pas moins braves, et se vantaient même de ne pas porter de casques dans les combats (Silius It., III, 358; V, 197). Ils étaient armés à la légère, ce qui prouve qu'ils avaient plus rarement la guerre; leurs instincts plus pacifiques étaient dus au repos et à la sécurité dont ils jouissaient habituellement dans leurs montagnes.

XXXVI

DISTRIBUTION DES NOMS DE LIEUX BASQUES CHEZ LES PEUPLADES DE LA PÉNINSULE.

Il est certain que les noms basques sont répandus dans toute la péninsule espagnole; cela résulte du tableau que j'en ai présenté (c. 13 à 20). Sans m'occuper de leur situation géographique, je vais maintenant les distribuer selon les peuplades auxquelles ils appartenaient, en négligeant ceux dont l'étymologie paraît hasardée.

I. *Bétique.*

1° Les Turdétans et les Turdules, peuplades ibériques :

Astigi (3 fois). *Astapa. Asta. Esuris. Ullia. Ilipa. Ilipula* (2 fois). *Iliberi. Urbona. Urgia. Urgao. Urso. Ucubis. Illurco. Ilurgis. Iliturgis. Aranditani. Arsa. Artigi. Balda. Balsa. Littus Corense. Escua. Malaca. Munda. Murgis. Onuba. Salduba. Selambina. Vesci. Osca* (2 fois). *Menoba. Carissa.*

2° Peuplades celtiques :

Laconimurgi, Turiga, et *Curgia* qui ne font peut-être qu'un.

II. *Lusitanie.*

1° Lusitaniens :

Langobriga. Langobriten. Verurium. Aravi. Moron. Munda. Mundobriga. Talabriga. Talori. Mendiculea.

2° Vettons :

Laconimurgum.

3° Peuplades celtiques :

Lancobrica.

III. *Province tarraconaise.*

1° Peuplades du nord.

2° Les Callaïques :

Iria flavia. Ulla. Mearus. Navilubio. Lambriaca. Lapatia. Talamina.

3° Les Astures :

Leur nom lui-même. *Asturica.* Les *Bedunésiens. Flavionavia. Laberris. Maliaca.*

4° Les Cantabres :

Aracillum. Murbogi. Octaviolca. Le fleuve *Sanda.*

5° Les Caristiens :

Leur nom, surtout dans la forme *carietes.*

6° Les Vardules :

Alba. Morosgi. Menosca.

7° Les Vascons :

Graccuris. Calaguris. Bituris. Iturissa. Alavona. Balsio. Les *Curgoniens. Ebulius* mons, *Tarraga. Bascontum. Menlascus. Oeaso.*

8° Les peuplades de l'intérieur :

Solurius mons. *Urbiaca. Albonica.* Les monts *Orospeda. Idubeda.*

9° Les Vaccaens :

Albocella.

10° Les Carpétans :

Leur nom, surtout dans la forme *Carpesii. Ilurbida. Ilarcurris. Arriaca.*

11° Les Orétans :

Oria. Lacuris.

12° Les Ilergètes :

Calaguris. Ileosca. Vescitania. Osca.

13° Les Lacétans :

Ascerris.

14° Les peuplades celtibériques :

Urcesa. Turiaso. Alaba. Bilbilis. Lorna. Malia.

15° Les Castellans :

Egosa. Basi.

16° Côte sud :

Ildum.

17° Les Bastétans :

Basti. Urce. Abula.

18° Les Contestans :

Lucentum.

19° Les Edétans :

Hedeta. Uduba. Leonica. Salduba.

20° Les Ilercaoniens :

Leur nom, surtout dans la forme *Illurgavonenses. Biscargis.*

21° Les Cosétans :

Iluro.

22° Les Lalétans :

Larnum.

XXXVII

LA LANGUE BASQUE ÉTAIT RÉPANDUE DANS LA PÉNINSULE ENTIÈRE.

En parcourant avec attention ce tableau, l'on a pu reconnaître qu'il n'est point de portion étendue de la Péninsule, qui ne comprenne des provinces ou des localités ayant reçu leurs noms de peuples parlant une langue semblable au basque d'aujourd'hui par l'alphabet, les radicaux, les terminaisons et les combinaisons. On retrouve ces noms chez les peuples les plus importants de l'Espagne; seules, des tribus peu nombreuses, les Antrigons, les Lobétans, les Olcades, les Cerrétans, les Ausétans et les Indigètes, ne nous en ont point transmis. Bien peu de leurs noms sont même parvenus jusqu'à nous. Il a dû certainement arriver bien des fois que les noms vraiment ibériques n'ont pas été rapportés par les auteurs, soit à cause de leur étrangeté, soit parce qu'ils ne désignaient que des lieux sans importance. Les cités les plus considérables reçurent souvent de nouveaux noms des étrangers. Bien des noms de lieux peuvent également être basques, sans que nous puissions en donner une étymologie sûre. Ce qui est incontestable, c'est que les noms basques sont répandus inégalement par toute la Péninsule. La plupart se présentent surtout chez les Vascons, puis chez les Turdules et les Turdétans de la Bétique : aussi est-il bien difficile de ne pas croire que les Turdétans parlaient le basque d'aujourd'hui, ou du moins

une langue entièrement analogue [1]. La Lusitanie, vu son étendue, présente peu de noms basques. Cela tient peut-être à ce que dans cette province la terminaison *briga* était la forme dominante du nom des grandes villes, qui, seules, sont citées par les historiens et les géographes. Peu de noms véritablement indigènes nous sont parvenus, et ils se perdent dans la foule des noms étrangers et non ibères.

Nous trouvons cependant en Bétique : *Astapa, Iliberis, Urgao;* en Lusitanie : *Mendiculea;* sur la côte nord : *Iria, Flavionavia;* dans l'intérieur : *Oria, Orospeda,* et *Idubeda;* sur la côte du sud : *Lucentum, Iluro,* etc.; et, bien qu'isolés, ces noms attestent que, là aussi, les Ibères parlaient basque. Je crois ainsi avoir mis hors de doute que les anciens *Ibères* étaient basques, parlaient la langue actuelle ou une analogue, et étaient répandus dans toutes les provinces de l'Espagne.

J'ai montré dans un récent ouvrage [2] combien le basque actuel présente de diversités dans les mots et dans les formes grammaticales. Cette infinie variété serait inexplicable, si la nation n'avait été formée de tribus très-nombreuses, dispersées autrefois sur un vaste territoire; on s'en rend au contraire parfaitement compte lorsqu'on se rappelle que ces peuplades nombreuses finirent par se trouver confinées dans un petit nombre de vallées.

En terminant, je citerai un mot dont le sens me paraît significatif. *Atzean* signifie : *derrière, en arrière*, et *atzea : l'étranger*. Ainsi ce peuple pensait primitivement que l'étranger n'était que *derrière* lui. Ceci ne donne-t-il pas à croire qu'établis depuis un temps immémorial à l'extrémité de l'Europe, entre les Pyrénées et l'Océan, les Ibè-

1. *Niebuhr* soutient le contraire (*Histoire romaine*, I, 3). (*H.*)
2. *Suppléments au* Mithridate d'Adelung, p. 38. (*H.*)

res demeurèrent longtemps sans mélange, sachant seulement par tradition que derrière eux, dans des contrées autrefois traversées par leurs pères, habitaient d'autres peuples?

XXXVIII

LES IBÈRES FORMAIENT UN GRAND PEUPLE.

Les Ibères ne formaient-ils qu'un peuple parlant des dialectes divers, ou des langues entièrement distinctes? La Péninsule renfermait-elle des peuples indigènes autres qu'eux et les Celtes? (Nous ne nous occupons pas des invasions puniques, romaines et grecques.) Ces questions ne sont pas très-faciles à résoudre.

Le nom des Ibères est plutôt géographique qu'ethnographique, et sert à désigner les habitants de la côte nord de la Méditerranée, du Rhône à l'ouest. — Dans l'intérieur de l'Espagne, les nations ne portèrent point à l'origine de nom qui leur fût commun. Polybe dit expressément que, de son temps, la partie de la Péninsule baignée par l'Océan n'en portait aucun de tel (III, 37, 10). Par Ibérie, Hérodote n'entend évidemment que la côte gallo-ligure dont les habitants prenaient du service en Sicile, comme soldats mercenaires. Le nom d'Ibérie ne s'étendit au pays tout entier que beaucoup plus tard, et cette extension ne suffit point à établir la communauté d'origine des races du nord et du sud. Mannert, dont les aperçus sont toujours si justes, remarque avec raison que rien ne le démontre, surtout le témoignage des anciens (I, 238). Ainsi, Diodore de Sicile,

tout en distinguant les Vaccaens des Celtibères, ne dit pas qu'ils fussent une peuplade ibérique. D'après lui, ils constituaient un peuple à part. Pourtant il compte les Lusitains au nombre des Ibères. Au contraire, Appien parle des Vaccaens comme d'une branche des Celtibères (VI, 51), ce qui nous montre combien la connaissance que les anciens avaient de ces peuples était incertaine. Il se peut donc que le nord et l'est aient été occupés par des peuplades qui n'étaient ni celtes ni ibères, ou qui, du moins, parlaient un langage tout différent. Mais les preuves décisives tirées du nom des Celtibères et de l'examen des noms de lieux établissent que, seuls, les Ibères et les Celtes habitaient la Péninsule. Le nom des Celtibères appartient à une époque très-reculée, où déjà le mélange des Celtes et des Ibères s'était opéré à l'intérieur, sinon sur les côtes, et existait même certainement sur la côte nord. Ce nom étant connu des étrangers par les récits des indigènes nous montre que les Ibères avaient une connaissance exacte de leurs voisins de l'intérieur. Néanmoins, les limites de la région occupée par les Ibères restent incertaines. Les noms de lieux nous fixeront encore sur ce point. Les Basques, comme nous l'avons vu, se répandirent par toute la Péninsule. Ce serait donc hasarder une hypothèse tout à fait dépourvue de fondement que de prétendre qu'à part les Celtes les Ibères ont vécu mêlés à un troisième peuple dont la trace ne se trouve ni dans les auteurs anciens ni dans les noms de lieux.

XXXIX

LES IBÈRES NE PARLAIENT QU'UNE LANGUE.

Les Ibères formaient une race (γένος) dont les branches (φῦλα) portaient des noms différents. Hérodore nous l'apprend dans un passage du dixième livre de son histoire d'Hercule, conservé par Etienne de Byzance (Vossius, *de Hist. Græcis*, XXX, p. 374. V. Ἰϐηριαί). Aucun autre écrivain, que je sache, ne se prononce aussi formellement; aucun, surtout, ne parle d'une différence de langage entre les divers peuples ibériens. Pline, qui fait ressortir d'une manière si marquée les différences existant entre les Ibères et les Celtibères, aurait certainement mentionné une différence aussi importante entre les diverses branches ibériques. Or, nous n'en rencontrons pas dans ses écrits la moindre trace. Un passage de Strabon semble, il est vrai, décisif dans le sens contraire (XXX, 10, p. 139). Parlant des Turdétans, de leur littérature et de leurs poésies, il s'exprime ainsi : « *Les autres Ibères se servent aussi de l'écriture, mais elle est différente, ainsi que leur langage* [1]. » Ceux à qui la langue basque paraît avoir dominé dans l'Espagne ancienne pensent que Strabon n'a voulu parler que d'une différence de dialectes. Du reste, les Grecs et les Romains étaient si dédaigneux de ces peuples barbares, et si peu disposés à s'informer exactement de ce qui les concernait,

1. Voici ce passage de Strabon : Καὶ οἱ ἄλλοι δ' Ἴϐηρες χρῶνται γραμματικῇ, οὐ μία ἰδέα, οὐ δέ γάρ γλόττη μία. (*H.*)

qu'ils ont bien pu tomber dans l'erreur que nous commettons si souvent nous-mêmes à l'égard des langues parlées hors de l'Europe. L'erreur serait d'autant plus pardonnable, qu'aujourd'hui encore et dans des provinces tout à fait voisines les Basques emploient des dialectes qui diffèrent considérablement par la prononciation et par les formes grammaticales; tellement qu'ils ne s'entendent pas toujours facilement. Ces dialectes devaient encore moins se ressembler au temps où la nation occupait des contrées infiniment plus étendues. Strabon, dans sa *Description de la Gaule,* a soin de distinguer la langue des dialectes. Ainsi, lorsqu'il avance que les Gaulois ne parlent pas la même langue, il entend par là que quelques-uns parlent un dialecte particulier, tandis qu'il s'explique nettement sur la différence absolue des langues aquitanique et gauloise. En Gaule, dit-il, la différence est peu marquée, et, là-dessus, il contredit César qui assure que les trois parties de la Gaule se distinguent par le langage, l'organisation politique, et les lois (César, *de Bello gall.*, I, 1) [1].

Si les langues que Strabon reconnaît chez les Ibères eussent présenté les différences qui caractérisaient celles de l'ancienne Gaule, il faudrait les qualifier de langues entièrement distinctes et non de simples dialectes. Car le bas-breton et le gallois s'éloignent trop l'un de l'autre pour n'être que les dialectes d'une même langue. Mais, à mon avis, le passage de Strabon doit être interprété autrement.

1. Schlözer (*Histoire générale du monde*, XXXI, 339) fait des observations fort justes sur cette opinion de César; mais il va trop loin lui-même, en considérant les Basques, les Gals et les Kymrys, ainsi qu'il les appelle, comme trois races tout à fait distinctes, lorsqu'il est prouvé par l'étude de leurs langues que ces deux derniers peuples appartiennent à la même race. (*H.*)

Le malentendu vient de l'expression : *Ibères*. Ce nom, je l'ai déjà dit, plus géographique qu'ethnographique, était celui d'un pays, avant d'être celui d'un peuple. C'est ainsi que Strabon l'entend habituellement. Pour lui, les Ibères sont les habitants de l'Ibérie, c'est-à-dire de toute la Péninsule espagnole. Les Ibères, devenus tout à fait romains, dit-il (III, 2, p. 151), s'appellent *Togati*, et parmi eux sont aussi compris les Celtibères. Dans une foule de passages, il donne à ce mot cette même acception générale (III, 1, p. 137; c. 2, p. 141, 146; c. 4, p. 163, 165). Jamais il ne paraît s'être formé une idée exacte des Ibères, comme peuple; car, parlant des peuples de l'Aquitaine propre, il assure, non pas qu'ils sont Ibères, mais seulement qu'ils ressemblent aux Ibères (IV, 1, p. 176; c. 21, p. 189). Un passage de sa description des Pyrénées a donné lieu à une erreur de la même sorte. Les vallées, dit-il (c. 1, 4, p. 162), sont occupées par les Cerretans, peuplade *presque entièrement ibère*. Il fait observer que les Cerretans établis sur les frontières appartiennent partie à l'Ibérie, partie à la Gaule, et l'on a presque toujours cru qu'il voulait dire que les Cerretans, *peuple entièrement ibère*, n'habitaient qu'une partie des vallées. Strabon désigne encore les Ibères comme un peuple à part qu'il oppose aux habitants indigènes de l'Espagne (III, 3, p. 152; c. 4, p. 163, 164). Il est donc clair que, dans le passage qui nous occupe, le mot *ibère* est pris dans un sens géographique général. Quelques lignes plus haut, Strabon dit même que les Turdétans sont les plus intelligents et les plus civilisés des Ibères. Si, par conséquent, on donne à ce passage si controversé ce sens, qu'il n'existait pas *chez les Ibères* plus d'une langue, mais qu'on en remarquait plusieurs *en Ibérie*, on met d'accord Pline

avec Strabon et les autres auteurs anciens, et avec les preuves résultant des noms de lieux. Il est évident que les Celtes, venus en Espagne de diverses contrées et à diverses époques, ne parlaient pas tous la même langue. Cette opinion se fortifie encore de l'examen malheureusement bien insuffisant qui a été fait des anciennes monnaies et inscriptions espagnoles. On n'y trouve qu'un alphabet turdétan, c'est-à-dire ibérique; puis, un alphabet celtibère, et un autre probablement phénicien en partie[1]. Aussi Erro (*Alphabeto de la lengua primitiva*, p. 98, 244) parle d'une différence de lettres sur les monnaies celtibères et turdétanes[2].

1. On a tenté récemment de rattacher les Ibères aux populations indigènes de l'Afrique, et cru voir des ressemblances entre l'alphabet *touareg* et celui des Turdétans (Boudard, *Numismatique ibérienne*, p. 92). D'après cet auteur, la terminaison *tah*, caractéristique des noms berbers (*zenatah*, *mezatah*, etc.), serait identique à la terminaison *tani* (*Mauritani*, *Oretani*, *Turdetani*, *Carpetani*, etc., etc.), qui en Afrique, et surtout en Espagne, indique les noms de peuples. Eichoff a voulu démontrer aussi la parenté du basque avec les langues africaines. M. Ernest Renan semble incliner vers cette opinion (*Histoire des langues sémitiques*, p. 203. — Voy. aussi Chaho, *Histoire des Basques*, p. 137).

(*Trad.*)

2. Nous trouvons chez les Ibères, dit Mommsen (*Histoire romaine*, t. III, p. 273), une écriture nationale au loin répandue, qui se divise en deux branches principales, celle d'en deçà de l'Èbre et celle de l'Andalousie. L'une et l'autre, se subdivisant sans doute en une foule de rameaux, remontaient jusque dans les temps anciens, et *se renouaient à l'ancien alphabet grec*, preuve évidente que les Ibères avaient reçu des étrangers cet alphabet dont quelques auteurs leur ont attribué l'invention.

(*Trad.*)

XL

MÉLANGE DES PEUPLADES IBÉRIQUES AVEC LES RACES CELTIQUES.

Deux points me paraissent parfaitement établis par ce qui précède. Les anciens Ibères sont la souche des Basques actuels; les Ibères étaient répandus dans toute la Péninsule, parlaient une seule et même langue, et formaient plusieurs peuplades avec des dialectes divers. La langue basque était donc celle des habitants primitifs de l'Espagne, soit autochthones, soit venus dans ce pays à une époque antérieure à tout témoignage historique. Recherchons maintenant, puisque les noms de lieux nous présentent des éléments étrangers, quelles nations se mêlèrent aux Ibères. Les Phéniciens, les Grecs et les Carthaginois s'établirent de très-bonne heure sur les côtes, et pénétrèrent plus ou moins dans l'intérieur. Pline, d'après Varron, parle aussi des Perses, mais sans autres preuves (I, 137, 3). Les Romains, en détruisant le langage et les mœurs indigènes, transformèrent une grande partie de la Péninsule en une province tout à fait semblable à l'Italie; mais je néglige toutes ces invasions, pour ne m'occuper que des peuples barbares (dans le sens que les anciens donnaient à ce mot), qui passèrent de l'Europe occidentale en Espagne. Ces derniers sont les Celtes, et les auteurs anciens les divisent en deux nations; d'abord les Celtes *purs* de l'*Anas*, et leurs compatriotes de l'extrémité nord-est du pays, aujour-

d'hui Galice (Strabon, III, 1, p. 139) ; puis les Celtes mêlés aux Ibères, c'est-à-dire les Celtibères. Les Grecs et les Romains n'appellent jamais ceux-ci Celtes, Gaulois, ou Galates, mais *Celtici*, indiquant sans doute une peuplade de la famille celte. La ville de *Celti* (Plin., I, 138) leur a certainement emprunté son nom; elle n'était pas située précisément dans le pays des Celtiques, mais entre *Ecija* et *Merida*, dans une contrée qu'ils fréquentaient. En latin, *Celti* ne formait pas l'adjectif en *cus*, mais en *tanus* (*celtitanus*) (Florez, *Medallas*, I, 361), comme les autres villes espagnoles finissant en *i*. L'établissement du nord-est était le plus récent. Il s'étendait jusqu'à l'*Anas*. D'après Pline, les riverains de ce fleuve descendaient des Celtibères (I, 139). Nous ne saurions dire pourquoi ce mélange ne comprit que ces deux peuplades et ne s'étendit pas aux voisines, pas plus que fixer l'époque de l'émigration celtibérienne. Les auteurs anciens ne nous apprennent rien là-dessus (Diodore de Sicile, V, 33). Ainsi, il demeure douteux si la tradition de leur immigration et de leur mélange avec les indigènes existait dans la contrée, ou si elle a été imaginée pour expliquer le fait de cette fusion des Celtes avec les Ibères. Probablement ce nom de Celtibères leur a été donné par les peuples envahisseurs de l'Espagne, mais d'après les renseignements fournis par les indigènes ; en ce cas, il est bien plus ancien que ne nous l'apprennent les historiens romains, et montre que non-seulement les habitans de la côte, mais aussi ceux de l'intérieur, s'appelaient Ibères.

Il existe deux noms analogues, de nations fort inégales en renommée, les Celto-Scythes, nom donné aux Celtes et aux Teutons, envahisseurs de l'Italie, par ignorance du véritable (Plut., *Marius*, II), et les Celto-Lyges (Strabon,

IV, 6, p. 202), servant à désigner les Salyens ou Salluviens. Mais, comme on l'a fort bien remarqué, ce sont là des noms déjà modernes. On trouve des noms de lieux basques chez les Celtibères; ils sont fort rares chez les Celtiques (c. 36). Pline assure que les noms de lieux des Celtiques trahissent leur origine étrangère, et fonde son opinion de l'origine des Celtibères, sur la différence de leurs noms, de leur langue, et de leurs coutumes religieuses, et jamais, ce semble, sur une tradition positive. Les noms de leurs villes, en Celtibérie et en Bétique, sont suivis d'épithètes presque toujours latines. Cependant, l'une d'elles, *Emanici*, pourrait bien être le nom turdétan, c'est-à-dire basque, de *eman* (donner) en basque. De même dans ce passage : *Ucultuniacum quæ et Turiga nunc est*, Turiga est un mot basque.

Je dois observer encore qu'Astarloa (Ap., p. 198), pour combattre l'opinion du mélange des Celtes et des Ibères, explique le mot *Celtiberia* par une altération de *Zaltiberia : rive abondante en chevaux.*

XLI

ÉTENDUE ET BORNES DE CE MÉLANGE.

A part les Celtibères et les deux branches purement celtiques, les Celtes et les Ibères, mêlés ensemble, habitaient encore d'autres portions de la Péninsule. Mannert a imaginé un autre système (I, 237, 240). D'après lui, la côte sud était habitée par les Ibères, auxquels se joignirent des peuplades d'origine étrangère.

Dans l'intérieur, les Ibères étaient mêlés aux Celtes. Ce mélange s'étendit surtout aux Vaccaens, aux Carpétans, aux Orétans et autres peuplades voisines, que Mannert distingue cependant des Celtibères. Le reste des Ibères, par conséquent ceux de la côte nord, et la majeure partie de la Lusitanie, demeurèrent exempts de mélange. Je crois, au contraire, que ce mélange embrassait la côte du nord jusqu'aux Vardules, ainsi que tous les habitants de la Lusitanie, et qu'il faut chercher les purs Ibères depuis les Vardules et autour des Pyrénées, jusqu'à la Méditerranée; et sur les côtes de cette mer les Ibères mêlés aux peuples conquérants venus par mer. La désignation de terre et de peuple des Celtibères ne s'appliqua jamais qu'à la contrée tout à fait intérieure, occupée par les six peuplades bien connues; ce qui a fait dire à Tite-Live avec beaucoup d'exactitude : *Celtiberia quæ media inter duo maria est* (XXVIII). Aucun auteur ancien n'attribue aux Celtibères les limites imaginées par Mannert; tous témoignent au contraire de leur extension indéterminée. Strabon s'exprime ainsi : « *Lorsqu'ils devinrent puissants, tout le pays environnant prit leur nom* » (III, p. 148). Pline les place sur les côtes est et nord-est de l'Océan; lorsqu'il les fait venir de la Lusitanie et de l'*Anas*, et assure que les îles Cassitérides sont situées en face de la Celtibérie (I, 139, 230). Toujours il a soin de distinguer les Celtibères des Celtiques, parmi lesquels il ne comprend pas les Artabres. Les auteurs modernes ont exprimé aussi cette opinion d'une plus grande extension des races celtiques[1]. Voir Harduin sur les précédents passages de Pline, et les notes de la nouvelle traduction française de Strabon (I, 389, nº 3).

1. V. Contzen. *Die Wanderungen der Kelten*. In-8. Leipzig, 1861. (*Trad.*)

Ce qui d'après moi confirme cette opinion, et trace en même temps les bornes du mélange avec les Celtes, est le triage des noms de lieux celtiques opéré plus haut (c. 23). Entre la ligne où ils s'arrêtent et l'Océan, à peine une mince portion de pays est restée exempte de tout mélange celtique ; au contraire, entre cette ligne, les Pyrénées, et la Méditerranée, l'influence celtique ne se révèle que par des indices isolés, comme le sont peut-être *Ebura* en Bétique, *Edetania* (c. 30). Tite-Live raconte (XXXIX, 56) que les Romains combattirent les Celtibères vers les Pyrénées, *in agro ausetano*, loin par conséquent de leur frontière, et saccagèrent quelques villes fortifiées par eux. Ici, les Celtibères ne sont point représentés comme les auxiliaires des Ausétans ou comme des mercenaires (Livius, XXXIV, 17). Mais cette occupation d'un territoire étranger a bien pu n'être qu'accidentelle et passagère. De semblables particularités montrent seulement qu'on n'arrivera jamais à circonscrire, mieux qu'on ne l'a fait jusqu'ici, le mélange des Celtes et des Ibères. Pline nous apprend que la plupart des noms celtiques se trouvent en Lusitanie, et mon travail confirme pleinement cette assertion. Je crois avoir mis hors de doute la physionomie étrangère et l'origine celtique de certains noms espagnols (v. c. 25, 29, 31). Les noms finissant en *briga* m'ont servi de fil conducteur dans cette recherche ; on est certainement autorisé à conclure de leur présence hors de l'Espagne, dans tous les pays habités ou traversés fréquemment par les Celtes, à l'existence de ce peuple en Espagne, puisqu'on les y retrouve aussi. Avec ces noms en *briga* concordent un certain nombre d'autres noms qui suffiraient à eux seuls à preuver par induction ce que je viens d'avancer.

XLII

ÉTYMOLOGIE DE LA TERMINAISON BRIGA.

Je crois avoir démontré au point de vue étymologique que *briga* n'est pas un mot basque. Aucun auteur ancien n'en parle comme d'un mot espagnol. Festus, seulement, dit que *Lacobriga* est un nom composé du mot latin *lacus*, et de *briga*, nom d'une ville d'Espagne. Par contre, deux mots presque semblables à *briga* dérivent, l'un du celte, l'autre, comme nous l'avons rapporté plus haut, du thrace. D'après le scholiaste de Juvénal (*Ad. Sat.*, 8, V, 234), les gens venus d'un autre pays s'appelaient *Allobroges*, de *brogæ*, en celtique *champ*, et *alla*, un autre [1]. Aujourd'hui même, dans les idiomes de la Basse-Bretagne et du pays de Galles, *bro* signifie non-seulement *champ cultivé*, mais *contrée*, *pays;* et *all*, *autre* (dictionnaire d'Owen et Lepelletier). Ce mot reparaît dans le nom des *Latobroges*, plus communément nommés *Latobriges*, et voisins des *Allobroges*. César parle d'un Rémois, *Antebrogius* (*de Bello gall.*, II, 3). J'ai traité plus haut de l'origine thrace de Βρία. D'après *Hésychius*, c'était aussi un mot grec, importé en Thrace dans une des fréquentes incursions des Grecs. Il signifiait : *bourg dans la plaine*, soit qu'on en eût étendu le sens, soit qu'on ne l'eût pas

1. Ideo autem dicti *Allobrogæ*, quoniam *Brogaæ* Galli agrum dicunt, *Alla* autem aliud ; dicti igitur, quia ex alio loco fuerant translati. (Schol. Juv.) (*H.*)

encore restreint; car l'un ou l'autre a pu se produire suivant qu'on ait pris pour radical *ville* ou *contrée*. On pourrait aussi considérer *briga*, ainsi que πύργος (comparer avec *burg*), comme un mot dont les consonnes sont interverties, ce qui est une forme de langage assez commune (v. Elibyrge dans Etienne de Byzance). Mais de pareilles étymologies sont tout à fait invraisemblables, et tout au plus peut-on penser qu'il existait anciennement un radical *bri* ou *bro*, signifiant pays, ville, établissement, d'où dérivent tous ces noms. Il paraît prouvé que les Celtes employaient ce mot, qui appartient peut-être aussi à d'autres langues (car la plupart des langues de l'Europe ont des racines qui leur sont communes). Le basque *uri* et *iri* s'y rapporte vraisemblablement. De cette façon, il n'est pas besoin d'avancer, avec Goropius Becanus (*Hispanica*, p. 24), que les Ibères et les Thraces parlaient la même langue, pour en conclure que le thrace *bria* n'est pas étranger au *briga* celtique de l'Espagne et du Portugal. Les terminaisons *britium* (*Eburobritium*) et *briva* (*Samarobriva*) diffèrent de *briga* plutôt par le son que par le sens. *Britium* semble se rapporter aux mots celtiques qui signifient : justice. Le premier magistrat des Éduens s'appelait *Vergobretus* (César, de Bello gall., I, 16), mot qu'Oberlin explique très-bien par l'irlandais *Fear go breith : homme pour la justice*. En Basse-Bretagne, *breuta* signifie intenter un procès, et *breut*, justice (Lepelletier), le gallois *brawd*, justice, et *brawdwr*, juge (Owen). En Basse-Bretagne, les tribunaux des seigneurs étaient appelés *breugeou*, *breujou*, qui peut-être dérivent de *briga*, pris comme signifiant ville. Mais ce qui précède me semble plus exact. — On explique *briva* par *brücke* (pont), en s'autorisant uniquement de *Samaro-briva*

(pont de la Somme), quoique Mannert rappelle justement que nous n'avons aucune autre raison de croire que le fleuve portât le nom de la ville. Il faut dire cependant qu'il est des noms de lieux dont la terminaison emporte l'idée de l'eau. Ainsi, en Bretagne, *Durocobrivæ* et les deux *Durobrivæ;* non loin d'une de ces villes était situé *Durolipons*, qui en est probablement la traduction. Dans tous les cas, la langue celtique ne présente aucun mot analogue, avec la signification de pont.

XLIII

LES CELTES IBÉRIENS COMPARÉS AUX IBÈRES ET AUX GAULOIS. MŒURS, CARACTÈRE ET COUTUMES RELIGIEUSES DE CES RACES.

Comment s'établit le mélange des deux peuples? Ne formèrent-ils qu'un état, ou les indigènes furent-ils en partie dépossédés et asservis par les étrangers? Quelle influence eut cette fusion sur leurs mœurs? Les écrivains anciens ne nous fournissent sur ces questions que peu de lumières. Leurs tableaux nous portent seulement à penser d'une manière générale que les peuplades celtiques de l'Ibérie différaient des Gaulois par les mœurs et le caractère, et qu'il n'existait entre les peuples de la Péninsule aucune différence aussi essentielle qu'elle semblerait devoir l'être entre nations d'origines diverses. Cette fusion dut mettre des siècles à s'accomplir et ne s'opéra pas sans doute par des moyens bien violents, puisqu'elle laissa aux indi-

gènes assez de force et d'indépendance pour faire prédominer leur caractère; car il est incontestable que ce mélange a moins agi sur les Ibères que sur les Celtes, que tous les récits nous représentent comme ayant perdu presque entièrement la physionomie gauloise. Pourtant les Celtes étaient très-nombreux et prépondérants politiquement, comme le peuple le plus puissant et le plus belliqueux de la Péninsule, et ils étaient répandus, comme l'étude des noms nous l'indique, dans tout l'intérieur et sur une grande partie de la côte occidentale. On se demande cependant s'il faut comparer les Celtes ibériens aux Gaulois. Les anciens ne l'ont fait qu'avec beaucoup de circonspection. Toujours ils nomment les premiers *Celtici*, et ne se servent jamais de ce nom pour désigner les Celtes en général ou les Gaulois[1] (Strabon, Κελτοι, 4, p. 164). Nous connaissons leurs migrations en Gaule et hors de ce pays. Les Gaulois de l'époque de César, ou même tels que nous les connaissons par le témoignage des historiens, étaient issus sans doute de races à l'origine très-différentes. Même sans migrations, ils ont pu, dans le cours des temps, adopter des institutions et des mœurs qui leur étaient étrangères. Rien ne porte à prendre les Celtes ibériens pour des colons détachés des nombreux peuples qui habitaient la Gaule. Mannert (tome II, page 23) remarque avec justesse que l'invasion des Celtes en Gaule s'étendit vraisemblablement jusqu'à l'Ibérie. Ainsi, les tribus qui apparurent alors en Ibérie auraient fait place en Gaule à

1. Diodore parle, il est vrai, d'un *Istolatios*, stratége des Celtes (στρατηγος τῶν Κέλτων), qui combattit contre Amilcar. Tite-Live (XXIV, 42), rapportant un combat de Cneus Scipion contre Magon et Asdrubal, parle de : *Gallica spolia*, et duo reguli Gallorum *Mœnicaptus et Civismarus...* Mais c'étaient là des auxiliaires gaulois à la solde de Carthage... (*H.*)

de nouveaux arrivants. Il se peut même que les Celtes aient, ainsi que les Ibères, occupé comme autochthones une partie de la Péninsule, et que l'invasion étrangère de la côte méridionale les ait rejetés les uns sur les autres; car, s'il est hors de doute que les Celtes habitaient une partie de la Gaule orientale, on ne saurait déterminer les limites précises de leur domaine, et dire s'il ne s'étendit pas aussi loin que le souffrirent les Ibères et les Ligures. Ce que Diodore de Sicile et Appien rapportent (VI, 2) de leurs invasions, et de leurs guerres contre les Ibères suivies d'une réconciliation, n'offre aucun caractère de vérité historique, bien que Strabon en parle également. Le seul fait véritablement historique est le mélange des deux peuples; et, pour l'expliquer, on imagina sans doute cette fable. Il n'est pas vraisemblable qu'elle se soit conservée par tradition depuis des temps si reculés, et dans des contrées si peu connues; j'avoue cependant que je penche pour l'opinion de ceux qui croient à une immigration. Si les Celtes et les Ibères avaient depuis un temps immémorial occupé l'Espagne, sans être mêlés les uns aux autres, nous le reconnaîtrions très-probablement à leurs diverses résidences. Or, cette hypothèse n'explique point la fusion qui s'opéra, d'après le témoignage des auteurs et des noms de lieux. Que, du reste, les Celtes encore barbares aient reçu des Ibères déjà organisés une part de leur civilisation, rien de plus acceptable, et Polybe le rapporte expressément des Celtiques de l'*Anas* (III, 2, p. 151). Ce passage nous apprend encore que, là même où le mélange ne s'était pas opéré, les Ibères et les Celtes contractaient cependant entre eux des mariages. Strabon a certainement en vue la communauté d'origine résultant de pareilles unions, lorsqu'il assure que les Celtiques, par l'effet de leur voisi-

nage et de leur parenté (συγγένειαν) avec les Turdétans, avaient adopté des mœurs plus douces et des institutions politiques. Il ne faut pas penser à étendre cette *consanguinité,* selon l'expression même de Strabon (III, p. 153), aux Celtiques de l'*Anas* et de la côte nord-est, car il n'en est nulle part fait mention, et le passage de cet auteur n'est destiné qu'à montrer les suites de la cohabitation de ces Celtiques avec les Turdétans.

Les Celtes et les Ibères sont deux races différentes, parlant chacune leur langue propre; les anciens le disent formellement (Strabon, IV, ch. 1, p. 176 et p. 189). Les auteurs modernes les plus autorisés sont du même avis; quelques-uns seulement, comme Bullet, Vallançay, et autres, se demandent si les Celtes n'ont pas occupé exclusivement tout l'occident de l'Europe. Les Ibères étaient un peuple plus doux et plus pacifique. Au lieu de faire des expéditions, ils furent repoussés du Rhône à l'ouest. Strabon nous apprend (III, 4, p. 138) qu'ils ne formaient pas de ligue avec les autres peuples, par confiance dans leurs forces, et qu'à l'opposé des Gaulois ils n'entreprenaient point d'expéditions importantes et se bornaient à de petits brigandages; cependant ils se montrèrent, les Celtibères surtout, opiniâtres dans leur résistance aux Romains. Il ne faut pas oublier que, presque toujours, l'agression vint de ces derniers dont les préteurs commencèrent souvent des guerres sans l'assentiment, et quelquefois contre la volonté de la République. Une fois provoqués, les Ibères faisaient preuve d'un patriotisme, d'un dévouement, d'un mépris de la mort, et d'une férocité extraordinaires. Les montagnards et les Lusitains se livraient habituellement au pillage, mais l'accroissement de la population les plongea dans une telle misère, qu'il leur

fallut éloigner d'eux annuellement une partie des hommes en état de porter les armes. L'état de guerre permanent en Espagne augmenta la dévastation, et leur fit de plus en plus une nécessité de s'expatrier. Leurs mœurs changèrent sous la domination romaine. Cette transformation n'eut lieu que peu à peu, et surtout, comme Mannert le remarque avec beaucoup de justesse, depuis que Sertorius eut adopté les coutumes et l'organisation romaines. Si l'on réfléchit que les Ibères occupaient autrefois la plus grande partie de la côte méridionale de la Gaule et les plus grandes îles de la Méditerranée, comme nous le verrons plus loin, on reste convaincu que l'histoire ne nous les a fait connaître qu'au moment de leur complète décadence, et qu'ils appartenaient à une race antérieure à celle qui a peuplé la Gaule. La comparaison de leur langue avec celle des anciens Bretons achève de l'établir. Ce n'est pas voir les choses à un point de vue purement poétique, que de croire que ces races primitives occupaient paisiblement le pays, et changeaient même de résidence. La population augmentant, le sol fut plus disputé, mais l'époque des luttes entre nations pour leur subsistance n'arriva que plus tard. Nous possédons à peine quelques renseignements sur l'état de ces peuples. Nous savons cependant (Diodore, 34) que les Vaccaens faisaient chaque année un partage de leurs terres, et mettaient les fruits en commun, signe d'une société bien antique. Depuis leur mélange avec les Celtes, les Ibères n'entreprirent jamais d'expéditions hors de l'Espagne. C'est là une différence bien essentielle avec les Gaulois auxquels les Celtes ibériens ne paraissent pas avoir ressemblé davantage pour le caractère et les institutions. On ne trouve pas chez les Ibères l'institut des druides et

des bardes. Les anciens auteurs, qui n'auraient pas manqué de nous en instruire, sont muets à cet égard. Il est remarquable que les druides, d'après César, sont venus d'Angleterre en Gaule, ce qui prouve du moins que leur institut n'était pas, à l'origine, propre à toutes les nations celtiques. Si les Ibères l'avaient possédé comme les Gaulois, il en serait résulté pour l'Espagne ancienne une sorte d'unité politique, car les druides, chez tous les peuples où ils dominaient, avaient un chef unique et des assemblées générales. De là aussi, sans doute, moins de régularité dans la langue basque, surtout pour revenir des dérivés aux racines. Ailleurs, en effet, les druides et les bardes, seuls possesseurs de toute la science de leur époque, veillaient à maintenir la régularité de la langue.

De nombreuses différences sont encore à relever. Les Gaulois passaient, à tort ou à raison, pour fort adonnés à la pédérastie (Athénée, XIII, 79. — Diodore, V, 32). Rien de pareil n'est rapporté des Celtibères. Comme eux, les Ibères préféraient l'honneur à la vie (Strabon, III, p. 164). Ils paraissent aussi avoir été exempts de la fougue bruyante, de la vanité, et des excès que l'on reprochait aux Gaulois (Diodore, V, 37).

Cependant, bien que les principaux traits de l'organisation et des mœurs gauloises ne se rencontrent point chez les Celtes ibériens, ces derniers ne diffèrent pas moins des Ibères purs. Pline ne laisse là-dessus aucun doute. Que les Celtiques, dit-il, viennent des Celtibères de la Lusitanie, c'est ce que leur religion, leur langue et leurs noms de lieux démontrent évidemment. Ainsi, les Celtibères avaient conservé la langue et la religion des Celtes sans mélange ibérique, si toutefois on peut accepter sans contrôle l'affirmation tranchante de cet auteur, trop enclin à

charger les couleurs de son style. Strabon, dans sa peinture des mœurs des Ibères, se propose autre chose qu'une étude ethnographique, et veut montrer comment les mœurs des peuples dépendent du sol, du climat, et de l'organisation. Il décrit d'abord les Turdétans, déjà parvenus à un haut degré d'organisation (III, 1, p. 139); puis les Lusitains, ou, pour parler plus exactement, les habitants de la contrée comprise entre le Tage et les Celtiques du nord-est (III, 154), et après eux les habitants des montagnes, au nombre desquels il compte tous les peuples de la côte nord, depuis les Callaïques jusqu'aux Vascons et aux Pyrénées. Il termine par quelques considérations générales sur tous les Ibères (IV, p. 165). Il ne fait mention des Celtibères que quand ses descriptions lui en donnent l'occasion, sans en faire l'objet d'un tableau spécial, et surtout sans indiquer leur différence avec les Ibères. Il ne dit jamais qu'ils eussent une langue qui leur fût propre. Mais Diodore de Sicile s'étend beaucoup sur les Celtibères, qu'il assimile aux Lusitains. Ils différaient surtout par leur manière de faire la guerre. Les Lusitains combattaient avec la ruse, l'adresse, et l'agilité qui caractérisaient les Ibères (Strabon, III, p. 168, 163). Moins prompts et moins agiles, les Celtibères étaient plus redoutables dans l'attaque, et plus solides dans les batailles rangées. Ils avaient conservé le long bouclier gaulois; les Lusitains en portaient un moins long, qu'ils opposaient rapidement de tous les côtés. Les Celtibères, plus portés à l'agression, étaient mieux pourvus d'armes défensives. L'armure des Lusitains était commune à toute l'Espagne citérieure; celle des Celtibères, à l'Espagne ultérieure (*scutatæ citerioris provinciæ,* et *cetratæ ulterioris Hispaniæ cohortes*. *Cés.*, *de Bello civ.*, I, 39). Cependant, les deux armures, la

pesante et la légère, étaient également employées dans les guerres de quelque importance. On trouvait de petits boucliers et des *milites cetrati*, chez les Celtibères et les Carpétans et généralement dans l'Espagne citérieure (César, *de Bello civili*, I, 48). Seulement, je ne vois nulle part que les Lusitains aient jamais adopté le bouclier long et pesant[1]. Les manœuvres d'infanterie et de cavalerie leur étaient communes. Pourtant leur manière de vivre habituelle était différente. Les Ibères étaient sobres, et, même dans l'abondance, mangeaient peu, par esprit d'épargne, comme le leur reproche Athénée (II, 21). Les montagnards vivaient les deux tiers de l'année d'un pain de glands. Les Celtibères mangeaient beaucoup de viande, et chez eux l'hospitalité était une vertu et un point d'honneur. Les montagnards du nord se servaient de beurre, ce que l'on ne rapporte point des Celtibères. Dans la boisson, même différence. Les Ibères buvaient une liqueur d'orge fermentée ; les Celtibères, une espèce d'hydromel, car les ruches à miel étaient très-nombreuses dans leurs montagnes boisées. Pourtant, le mot *celia*, que l'on retrouve parmi leurs noms indigènes, semble indiquer que, tout comme les Ibères, ils s'adonnaient à l'agriculture (Florus, II, 18)[2].

1. On trouve dans Florez (*Medallas*, I, 3) une excellente description de l'armure espagnole d'après les monnaies. Les Celtibères portaient (probablement d'après les Ibères) des bottes tissues de cheveux (Περὶ τὰς κνήμας τριχίνας εἵλουσι κνημίδας). C'est la jambière, aujourd'hui en laine, usitée en Biscaye, et nommée *chapinua*. Beaucoup de Basques ne portent point de bas, et ont la jambe entourée de bandelettes de lin qui vont joindre l'*abarca*, sorte de sandale qui ne recouvre pas le dessus du pied. — La chaussure *cantabre*, dont parle Sénèque (Consolatio ad Helviam, 8), était probablement la même. (*H*).

2. Orose dérive ce mot de *calefaciendo*. — En basque, *quea*, *guea*, *kea* (fumée) et *quedarra* (suie) pourraient s'y rapporter. — En espagnol, *quemar* signifie *cuire* ou *brûler*. (*H*.)

Il faut, du reste, se garder de considérer les peuples qualifiés de barbares par les anciens comme analogues aux sauvages de l'Amérique ou de la mer du Sud. Les Ibères constituaient-ils une société en voie de formation? Je crois plutôt que les révolutions avaient bouleversé chez eux une antique civilisation. Du reste, les ressemblances entre les Ibères et les Celtes ibériens sont très-nombreuses. Beaucoup des coutumes des Ibères, celle de boire de l'eau, de se coucher sur le sol, la simplicité de leur vie, le peu de souci d'une condition meilleure, leur mépris pour les soins domestiques entièrement abandonnés aux femmes, la force et l'endurcissement de celles-ci, le courage, le mépris de la mort, sont communs aux deux nations. Sur ce dernier point seulement, une distinction est à faire. Les Ibères méprisaient la mort, mais pour de plus nobles motifs que les Gaulois que l'on voyait, chose insensée et incroyable! sacrifier leur vie pour quelque argent ou quelques coupes de vin (Athénée, IV, 40). D'autres habitudes et traits généraux de caractère sont aussi communs aux Ibères et aux Gaulois. Ainsi, la coutume de dévouer leur vie à un homme. D'après Plutarque qui peut-être exagère, Sertorius était entouré de milliers de guerriers de cette espèce. Ceux-ci ne survivaient jamais dans les combats à l'homme auquel ils étaient dévoués, et s'il avait péri loin d'eux, conservaient pour son nom la même religion, dont les Calaguritains donnèrent un effroyable exemple par le sacrifice de leurs femmes et de leurs enfants (Valer. Max., 7). On ne dit pas s'il devaient mourir aussi quand leur chef perdait la vie par maladie ou par accident. J'en doute, car on nous l'aurait appris à l'occasion de la mort de Sertorius. Cette exagération d'un sentiment si noble prenait sa source dans

la superstition ou dans l'amour de la gloire, que les écrivains grecs attribuent aux Gaulois. Valère-Maxime affirme que ces dévouements étaient propres aux Celtibères. Les Ibères et les Celtes prenaient leurs repas assis et non couchés, comme les Grecs et les Romains; mais les Gaulois étaient assis par terre, et les Celtes sur des siéges adossés au mur de la maison. Ils observaient à table les mêmes distinctions de rang (Athénée, IV, 36). Chez les Cantabres et les Celtes, hommes et femmes se lavaient avec de l'urine et s'en frottaient les dents, *mesure d'hygiène que l'on retrouve aussi chez les Celtibères*. On ne nous apprend pas si elle était usitée dans le reste de l'Ibérie. Les Gaulois aimaient les habits bariolés, et les Celtibères avaient conservé ce goût national. Les hommes portaient des vêtements noirs de grosse laine; les femmes, des voiles de même couleur. En guerre, par exemple à la bataille de Cannes (Polybe, III, 114. — Tite-Live, XXII, 46), ils portaient des vêtements de lin blanc, et par-dessus des manteaux rayés de rouge.

Lorsque Pline, pour démontrer que les Celtes sont d'origine différente, parle de leur religion, il nous fait regretter encore plus que les anciens écrivains et géographes ne nous aient transmis à cet égard que des renseignements si insignifiants, car tout ce qu'il nous rapporte de leurs coutumes religieuses, de l'immolation d'un bouc en l'honneur de Mars, du sacrifice des hommes et des chevaux pris à la guerre, de la divination qui le suivait, de l'habitude de laisser les entrailles dans le corps des victimes, et de faire combattre les prisonniers jusqu'à la mort, peut s'appliquer avec quelques différences à plusieurs peuples, notamment aux Gaulois. Ce qu'on sait de la religion des Ibères semble s'appliquer aux Celtes. Cependant

Strabon (III, 4, p. 164) rapporte que quelques-uns refusent aux Callaïques toute foi aux dieux, et disent que, durant les nuits de pleine lune, les Celtibères et leurs voisins du nord célèbrent une fête, et se livrent à des danses devant leurs portes, avec leurs familles, en l'honneur d'un *dieu sans nom*. Mais les anciens imputent encore à d'autres nations cette négation de toute religion et ce culte d'un dieu sans nom, ce qui veut dire uniquement qu'ils ignoraient la véritable manière dont ces peuples honoraient les dieux, ou que le polythéisme n'y était pas apparent. A propos de ces fêtes de nuit de pleine lune, Erro remarque (*Alphabet*, 129,144) la présence sur les monnaies de l'ancienne Espagne d'un croissant surmonté d'une étoile ou d'un demi-cercle. Mais, nulle part, on n'y trouve l'image entière de la lune. Bellerman, dans ses *Recherches sur les monnaies carthaginoises et phéniciennes*, prend ce signe pour un *i* indiquant le nombre dix, et donnant la valeur de la monnaie. Mais, lorsqu'on voit dans l'ouvrage de Florez (*Medallas*, I, 154, etc.) des médailles portant l'exacte représentation des phases de la lune, accompagnée d'une ou de plusieurs étoiles, on ne saurait douter que les astres fussent figurés sur les monnaies de l'ancienne Espagne. Sur une très-ancienne monnaie de *Asido*, l'étoile n'est indiquée que par une simple croix [1].

Florez remarque que, dans les médailles de la Bétique les plus anciennes, le taureau est toujours accompagné d'un croissant, symbole, d'après lui, de l'agriculture, importé de l'Orient. Dans les autres provinces, on trouve le taureau, mais non le croissant. On voit clairement par là que

1. V. Boudard, *Numismatique ibérienne*. (*Trad.*)

la religion des Celtibères leur était commune avec une partie de leurs voisins de la côte nord.

Jamais il n'est fait mention de temples, si ce n'est dans les provinces en rapport avec les peuplades du midi. On en trouve cependant la trace dans quelques noms de lieux celtiques, comme *Nemetobriga*. Strabon (III, 1, page 138), dans le passage fort obscur où il donne les opinions opposées d'Artémidore et d'Ephore, sur un prétendu temple d'Hercule au promontoire *Cuneus*, parle de certaines pierres posées par trois ou par quatre, à différentes places, et se rapportant à des usages religieux[1]. On ne voit pas que cette coutume existât dans le reste de l'Espagne, et ces pierres pouvaient bien avoir une tout autre destination, par exemple indiquer la frontière du pays. Sur la tombe du guerrier ibérien, on plantait autant de lances (ὀβελίσκους) qu'il avait tué d'ennemis (Aristote, *Politique*). Nous ne trouvons pas chez les Ibères l'usage gaulois de jeter de l'or dans les lacs sacrés, de le déposer dans les temples ou même dans des lieux ouverts, sans autre garde que la crainte des dieux (Strabon, IV, p. 188. — Diodore, V, 27)[2]. Justin seulement rapporte une coutume des Callaïques qui les absoudrait du reproche de mépriser les dieux. Leur pays, dit-il, est si riche en or, que souvent la charrue en soulève des morceaux. Ils ont une montagne sacrée

1. Un voyageur anglais en Espagne raconte qu'aux frontières de la Galice on trouve souvent de grands tas de pierres, la coutume étant que tout Galicien qui va chercher du travail dans les autres provinces de l'Espagne y mette une pierre au départ et au retour. N'est-ce pas là un reste du rit antique? (*H.*)

2. Au temple d'Hercule, à Cadix, il y avait des offrandes que César fit respecter, après la défaite des fils de Pompée (Dion Cassius, 43, 39); mais dans ce temple, le culte était encore phénicien, même au temps d'Appien (V, I, 2, 35). (*H.*)

qu'il est défendu de violer par le fer, mais si la foudre y tombe, ce qui arrive souvent, l'or qu'elle met au jour peut être recueilli, comme un présent des dieux. Probablement la montagne n'était sacrée que par cette présence de l'or, considéré comme la propriété des dieux. Voilà un exemple de ces lieux consacrés qui existaient en Gaule. Le culte germanique des arbres ne se retrouve pas en Espagne [1].

XLIV

LES IBÈRES HORS DE L'ESPAGNE ; DANS LES PAYS OCCUPÉS PAR LES CELTES.

J'ai recherché jusqu'ici quelle langue parlaient les Ibères de la péninsule espagnole, à quels peuples ils se mêlèrent, et dans quelles proportions ; il me reste à examiner si on les retrouve hors de l'Espagne. En Gaule, ils occupaient une partie de la côte sud et l'Aquitaine propre, et cela depuis les temps les plus reculés. On ne retrouve d'eux aucune trace dans le reste de la Gaule.

Il en est de même, à mon avis, pour la Bretagne. On a souvent parlé d'émigrations des Ibères en Irlande et en Angleterre, et Tacite (*Agricola*, 11) croit les reconnaître

1. On n'a guère ajouté au tableau tracé par Humbolt du caractère, des mœurs et de la religion de ces races. Voir Mommsen (*Hist. romaine*, t. III, p. 273-276 de la traduction de M. Alexandre). (*Trad.*)

dans les Silures au teint brun, aux cheveux frisés. On voit combien ces raisons sont faibles. Toute la partie des îles Britanniques occupée par les Romains ne présente aucun indice des Basques, mais au contraire les ressemblances les plus significatives avec les Gaulois de la côte opposée. Pour le nord de l'Écosse, à peine connu des Romains par quelques expéditions, la question est plus douteuse. Mannert croit que les Calédoniens appartenaient à la même race que les Ibères. Dans tous les cas, il se refuse à les prendre pour des Celtes, dont ils étaient ennemis. D'après lui, les Ibères qui occupaient l'Europe occidentale, poussés par l'invasion des Celtes, émigrèrent en même temps en Espagne et en Calédonie; peut-être même une autre nation, séparée de tous les peuples de l'Europe, existait dans cette dernière contrée. Cet auteur attend la solution de la question d'une plus exacte comparaison du basque avec les langues galliques. Il est évident que les débris de ces langues peuvent seuls fournir la matière de ces débats, et qu'il n'y a rien à attendre des renseignements historiques ou géographiques venus des anciens. Si l'opinion de Mannert est autre chose qu'une hypothèse, elle ne montrerait pas seulement la proche parenté des Basques et des Gallois, mais encore la différence des deux plus anciennes langues de la Gaule. Car alors le basque et le gallois proviendraient du celte. A mon avis, l'étude de ces idiomes détruit complétement cette opinion, car, d'un côté, le basque est tout à fait différent du gallois, et, d'un autre côté, la proche parenté, ou même l'identité des anciens dialectes gallois avec le gaulois, est tout à fait vraisemblable. L'étude comparée des quatre idiomes (basque, gallois, irlandais, et bas-breton) est encore à faire. Mais les linguistes les plus distingués reconnaissent déjà que les

trois derniers appartiennent à la même souche [1]. Pour le basque, on n'a jusqu'ici que la ressemblance de quelques mots, ce qui est insuffisant. Celui qui parcourra avec un peu d'attention la grammaire de ces langues ne doutera point du rapport qu'elles présentent entre elles. Mais le basque forme un domaine à part, et l'on aperçoit du premier coup d'œil que sa parenté avec les idiomes bretons est fort éloignée, analogue peut-être à celle qu'il offre avec les langues latine, grecque et germanique. Les anciennes langues celtiques ne peuvent avoir différé du breton et du gallois actuel; la preuve en est dans les noms de lieux et de personnes, dont la plupart ont les mêmes racines dans les deux langues; dans un grand nombre d'autres mots identiques, et dans l'impossibilité de supposer une troisième langue disparue sans laisser la moindre trace. Si donc l'on admet que le celtique était la langue indigène de l'Écosse, on n'aura plus aucune raison de douter de l'origine celtique des Calédoniens. Cette opinion s'accorde avec celle de Tacite (*Agricola*, II), qui parle des cheveux roux des Calédoniens, comme d'un signe de leur origine germanique. Leur antipathie contre les Celtes ne prouve nullement le contraire. Rien de plus fréquent que ces inimitiés entre peuples de la même race.

Comment ces deux branches principales des langues de la Bretagne (celle du pays de Galles, le gaëlique et l'irlandais) existaient-elles (et si voisines) en Gaule, où, d'après Strabon, la différence des dialectes était peu marquée?

Ce sont là des questions qui sortent du cercle que je me

1. Il est parfaitement établi que ce sont là trois langues distinctes, et non trois dialectes d'une même langue, et que le gaëlique et l'irlandais offrent beaucoup plus d'analogie que le bas-breton et l'idiome de Galles. (*H.*)

suis tracé. Il me suffit de prouver que les Ibères n'ont nullement contribué à peupler le nord et l'intérieur de la Gaule et la Grande-Bretagne, autant du moins qu'on en peut juger par les récits des historiens et par les indices tirés des noms de lieux.

XLV

LES IBÈRES DANS LES TROIS GRANDES ILES DE LA MÉDITERRANÉE.

Hors de l'Espagne, les Ibères ne se sont pas étendus vers le nord, mais nous les retrouvons au sud. Il est à peu près certain qu'ils occupèrent en partie les trois grandes îles de la Méditerranée, la Corse, la Sardaigne et la Sicile. Les anciens l'affirment, et il n'y a aucune raison d'en douter. Les Ibères purent y venir de l'Espagne et de la Gaule, ou les occuper comme autochthones. Leur migration dans les îles si peu éloignées était facile et naturelle. Quelques traces fort rares de leur langage, restées dans les noms de lieux, fortifient encore cette opinion.

Pour la Corse[1], nous possédons le passage si connu de Sénèque (*Consolatio ad Helviam*, 8) où, dans ses considérations sur les peuples qui se succèdent tour à tour dans la même contrée, il cite la Corse successivement colonisée par les Phocéens, les Ligures et les Espagnols. Il reconnaît les derniers à leur ressemblance avec les Cantabres.

1. On a reconnu en Corse un grand nombre de noms de lieux d'origine basque. (*Trad.*)

Même coiffure, même chaussure, quelques mots communs seulement, car dans la fréquentation des Grecs et des Ligures, leur langage s'éloignait de celui de la patrie. Il n'y a rien à opposer au témoignage de Sénèque, espagnol lui-même. Mais, en parlant des Espagnols et des Cantabres, qui déjà étaient mêlés aux Celtes, il ne nous apprend pas si les colons de la Corse étaient des Ibères, et encore moins s'ils occupaient une partie importante de l'île. Niebuhr (*Histoire romaine*, I, 110) prétend que les Ibères y ont précédé les Ligures, ce qui ne résulte pas des paroles de Sénèque. Les Ibères pouvaient bien avoir perdu l'habitude de leur langue maternelle, dans leur fréquentation avec les autres peuples de l'île. Quand Diodore de Sicile parle du dialecte corrompu et difficile à comprendre des habitants de la Corse, il n'a point en vue une langue indigène propre à cette contrée, mais le grec altéré qu'on y employait.

J'ai déjà dit que Pausanias attribue aux Ibères la fondation de la première ville bâtie en Sardaigne. Je suis étonné que, soit dans l'histoire romaine de Niebuhr, soit dans la critique qui en a été faite dans les annales de Heidelberg, il n'ait pas été parlé de son récit, qui cependant ne paraît pas tout à fait à dédaigner; je ne crois guère que des mots basques figurent encore dans les dialectes actuels de la Sardaigne. Du moins, dans tous les ouvrages qui traitent de ces dialectes, je n'en ai trouvé aucune trace.

Quelque opinion qu'on adopte sur la Sicile et sur l'origine des Sicanes, il n'en est pas moins certain, d'après les auteurs anciens, que dans les temps les plus reculés cette île a compté des Ibères parmi ses habitants. Le fait est incontestable, que les Sicanes soient venus d'Espagne ou de la côte sud de la Gaule que l'on aura pu prendre pour le pays exclusivement nommé Ibérie. A part les Sicanes,

l'île renfermait d'autres Ibères. — Comme mon travail se borne à donner les résultats dus à la présence de la langue basque dans les noms de lieux, il ne faudra pas oublier ce que j'ai dit plus haut (c. 32) sur *Morgetes* et *Murgantia*.

Il est certain que les Ibères n'ont peuplé la Sardaigne et la Corse que comme émigrants. — Pour la Sicile, les avis sont partagés ; quelques auteurs comptent les Ibères au nombre des habitants primitifs de cette île, tout comme les Cyclopes et les Lestrygons. L'histoire ne nous fait connaître en Sicile, pas plus qu'en Espagne, ou sur la côte sud de la Gaule, aucun peuple antérieur aux Ibères, car les Kynètes, dont on parle, ne sauraient être considérés comme différant des Ibères ou des Celtes[1].

XLVI

LES IBÈRES EN ITALIE.

Avant qu'il soit possible de hasarder une hypothèse sur la manière dont les Ibères ont occupé ces îles, il faut jeter

1. Rien jusqu'ici n'est venu faire croire à l'existence en Espagne, pas plus qu'en Italie, d'une race analogue à celle qui occupa la plus grande partie de l'Europe avant les migrations des Indo-Germains, et que l'on rattache généralement à la grande famille dite *Ongrienne*, venues des steppes européo-asiatiques du Nord. Cette race, contemporaine de ce qu'on nomme aujourd'hui l'âge de pierre, vivait de chasse et de pêche, ignorait l'agriculture et le travail des métaux. Les nombreux vestiges qu'elle a laissés sur divers points de l'Europe font absolument défaut en Italie et en Espagne. (*Trad.*)

un coup d'œil sur l'Italie, comme le pays le plus voisin du leur. De l'examen des noms de lieux, il résulte que la présence des Ibères en Italie n'est ni certaine ni même très-probable. Il s'y trouve cependant des traces évidentes des Ibères, plus nombreuses même que dans les pays occupés par les Celtes (l'Espagne exceptée). Des recherches sur les habitants primitifs de l'Italie dépend la solution du problème. Les travaux de Lanzi, quelque utiles qu'ils soient, ne me paraissent avoir rien décidé sur ce point. Une lecture attentive et répétée de son livre ne m'a pas convaincu; c'est par une suite d'explications forcées qu'il édifie un système préconçu[1]. Cette œuvre d'un homme exclusivement versé dans les langues de l'antiquité et dans les langues modernes qui en dérivent, réclame les efforts d'un savant qui possédera également les langues mères de l'Europe occidentale. J'en attends cependant peu de fruit. Les inscriptions recueillies par Lanzi ne présentent que des traces insignifiantes des radicaux basques; on ne les croirait pas destinées à fournir des lumières sur les habitants primitifs de l'Italie, avant l'invasion des races grecques, car elles sont toutes du temps où le mélange des peuples et des langues était accompli. Ce problème des habitants primitifs de l'Italie pourrait bien être actuellement insoluble. L'étude des langues l'éclaircira mieux que celle des monuments épigraphiques. Les idiomes basque, breton, germanique restent à comparer entre eux et avec les langues de l'antiquité. On reconnaîtra ainsi celles de ces langues qui se distinguent du grec par des caractères marqués, et on en fera le point de départ de nouvelles

1. Niebuhr (*Histoire romaine*, I, 65) a justement critiqué cette méthode appliquée par les savants italiens à l'étude des langues des habitants primitifs de l'Italie. (*H.*)

recherches[1]. Mes propres études, rapprochées des travaux entrepris jusqu'ici, m'encouragent à hasarder cette hypothèse que, dès les temps les plus reculés, les Ibères ont occupé, comme autochthones, l'Italie et les îles de la Méditerranée, ou que, venus de l'Orient, ils ont suivi la grande route des peuples par le sud de la Thrace, tandis que les Celtes arrivaient par le nord. Les Ibères peuvent bien aussi être passés de la côte nord de la Méditerranée dans les îles, ce qui démontrerait qu'ils l'occupaient à l'origine[2].

1. Dans un petit traité publié en 1816 : *De latinæ linguæ accentibus*, l'auteur, Frédéric Lindemann, promettait de nous donner un travail complet sur les anciennes langues italiques. Cet ouvrage n'a point encore paru, que je sache. Déjà, dans son traité, Lindemann a fourni l'étymologie de beaucoup de mots latins qui ne sont pas d'origine grecque. Il serait à désirer qu'il se fût plus clairement expliqué sur ce qu'il entend par langues celtiques. Il ne semble pas les distinguer assez des idiomes *germaniques*, comme le font avec raison les linguistes modernes les plus savants. (*H.*)

2. Les indications de Humbolt ont été suivies, et les langues italiques anciennes ont pu être étudiées dans leurs origines, grâce à la découverte de monuments épigraphiques d'une très-haute antiquité. Le groupe italiote, subdivisé en deux rameaux, le premier constituant le latin, le second comprenant les dialectes des Ombriens, des Marses, des Volsques et des Samnites, se rattache plus étroitement encore que les deux autres (l'étrusque et l'iapygien) à la famille indo-européenne. — Loin d'être dérivé du grec, le latin semble avoir été formé avant lui. Il présente dans ses éléments grammaticaux, comme dans son vocabulaire, des analogies évidentes avec le sanscrit. Cependant un nombre très-considérable de mots latins ne peuvent être ramenés au sanscrit.

Déjà, dans ses additions à *Mithridate*, Humbolt avait cité, d'après Adelung, mais après les avoir corrigés sur les lieux, beaucoup de mots basques analogues aux mots latins de même signification. Ainsi : *airea* (aër), *larrosa* (rosa), *astugo* (castigare), *anima*, *arima* (anima), *abetoa* (abies), *arrapa* (rapere), *amatu* (amare), *altra* (altus), *angustia* (angustus), *antia* (anxius), *aberea* (habere), *arbola* (arbor), *bisica* (vesica), *biloa* (pilus), *bosa*, *aozquia* (vox), *calea* (callis), *cantatu* (canere), *dembora* (tempus), *estomacoa* (stomachus), *eta*, *frutua* (fructus), *birundatu* (voluntas), *erreguea* (rex), *erreguina* (regina), *gauza* (causa), *gendea* (gens), *hondo* (fun-

XLVII

DE LA PARENTÉ DES IBÈRES AVEC LES CELTES.

Quoiqu'il m'arrive de parler d'autochthones, je ne prétends nullement décider cette question, mais indiquer jusqu'où s'étendent nos connaissances actuelles. J'appelle donc habitants primitifs d'un pays ceux qu'aucun témoignage historique ne nous autorise à prendre pour des immigrants, et dans ce sens seulement j'ai qualifié de la sorte les Ibères de l'Espagne, de la Gaule et des îles de la Méditerranée. D'où vinrent ces Ibères? Je n'entends point résoudre le problème. Ce n'est pas ici le lieu de placer les

dus), *irina* (farina), *senarra* (senior). Voy. aussi S. Chaho (*Histoire des Basques*, p. 132).

M. Mahn (*Caracteristik der Baskischen sprache*) cite beaucoup d'autres mots basques de cette catégorie :

Er, erre (arere, aridus), *urgitu* (arcere), *aditu* (audire), *necatu* (necare), *asmatu* (æstimare), *maubatu* (baubari), *mainatu* (balneum), *haztatu*, *azcatu* (tastare, taxare), *isil*, *igil* (silere), *egotz* (jacere), *eror* (ruere), *egos*, *ugos* (coquere), *zurrup* (sorbere), *ikas* (δείκνυμι, docere), *palacua*, *palacatu* (placare), etc.

On remarquera que ces mots ne font pas partie du vocabulaire religieux, administratif et industriel que les Ibères durent nécessairement emprunter aux Romains. On pourrait en grossir beaucoup la liste, et il est probable que les Ligures ibériens, dans leurs migrations en Italie, en ont laissé la plupart dans la langue latine.

Le grec, d'après M. Mahn, contient beaucoup d'éléments ibères. Néanmoins, la recherche des mots basques dans les langues de l'antiquité, dans le celtique et dans les idiomes germaniques, est loin d'être achevée.

Micali (*Storia degli antichi popoli italiani*, vol. I, ch. VII) fait, au contraire, des Ligures la race *autochthone* du nord de l'Italie. Il pense qu'il

recherches philologiques nécessaires à sa solution, et je n'en parle que pour éviter tout malentendu. Je ne crois pas m'être trompé en montrant plus haut que les Ibères différaient des Celtes par la race, la langue et le caractère. Mais, par là, je ne nie point cependant qu'à une époque reculée les deux nations n'aient pu appartenir à la même souche, et que les Ibères ne soient peut-être un rameau du grand arbre celtique. On peut dire des Ibères ce que Mannert dit des Ligures avec beaucoup de sagacité : qu'ils ne descendent pas des Celtes *que nous connaissons* dans la Gaule, mais qu'ils pourraient bien être une branche sœur d'une tige orientale plus ancienne. Mais, tant que de profondes recherches philologiques n'auront point confirmé cette opinion, elle restera pour nous dans le domaine des hypothèses.

y avait identité entre les lettres et probablement entre les langues des Ligures italiotes et des peuples de l'ouest et du midi de l'Italie; d'où il a conclu qu'il avait dû exister une langue italique primitive.

Comment s'opéra la migration des Ligures en Italie? M. Amédée Thierry, qui la place vers le XVIe siècle avant l'ère chrétienne, la raconte ainsi : « Tandis que les Galls se pressaient dans l'Occident et le centre de l'Es- » pagne, les nations ibériennes, refoulées sur la côte de l'est, forcèrent » les passages orientaux des Pyrénées. La nation des Sicanes, la première, » pénétra dans la Gaule, qu'elle ne fit que traverser, et entra en Italie » par le littoral de la Méditerranée.

» Sur ces traces arrivèrent les Ligures, originaires de la chaîne de » montagnes au pied de laquelle coule la Guadiana, et chassés de leur » pays par les Celtes. Trouvant la côte déblayée par les Sicanes, ils s'y » fixèrent à demeure, entre l'embouchure de la petite rivière du Ter, en » Espagne, et celle de l'Arno, embrassant dans une zone semi-circulaire » le golfe qui dès lors porta leur nom. Plus tard, à mesure qu'ils se mul- » tiplièrent, leur établissement en Gaule s'étendit à l'occident du Rhône » jusqu'aux Cévennes, à l'orient jusqu'à l'Isère, aux Alpes et au Var. » (*Hist. des Gaulois*, t. I, p. 7.) (*Trad.*)

XLVIII

DE L'OPINION D'UNE PROCHE PARENTÉ DE LA LANGUE BASQUE AVEC LES LANGUES AMÉRICAINES.

Pour en revenir à la langue basque, dont l'application aux monuments historiques et aux témoignages concernant les habitants primitifs de l'Espagne fait le but de ces recherches, je la considère comme une langue purement européenne, une des plus anciennes, et, si j'ose m'exprimer ainsi, la plus ancienne de la partie du monde que nous habitons. C'est bien la langue d'un peuple antique, répandu sur un immense espace, et dont la destinée est étroitement liée à l'histoire primitive de l'Europe occidentale. On a remarqué, avec raison, l'étrangeté de sa construction grammaticale, notamment de ses conjugaisons, qui, sur ce point, la rapprocheraient des langues de l'Amérique [1].

1. M. Mahn (*Denkmaler der Baskischen sprache*) a aussi traité ce point :

Les suffixes ou flexions verbales dans le sanscrit marquent les relations du pronom sujet. En basque, les suffixes et les préfixes marquent non-seulement les relations du pronom sujet, mais, avec la même régularité, toutes les relations possibles de pronoms personnels : sujet, régime direct ou régime indirect. Cette contexture des verbes basques est appelée incorporation (*einverleibung*) par G. de Humbolt. Certains idiomes de l'Amérique du Nord, par exemple le delaware, offrent sous ce rapport de l'analogie avec le basque. Les langues mexicaines en diffèrent en ceci qu'un seul verbe, par adjonction successive de suffixes, voire même de noms, peut exprimer une phrase tout entière. L'italien lui-même présente quelques verbes isolés dont les suffixes expriment les relations de pronoms, comme *inviare, inviarti, inviartelo* (envoyer, t'envoyer, te l'en-

Vater, à qui la science des langues doit l'achèvement du *Mithridate* d'Adelung, nous fournit, dans ses recherches sur les peuples américains, un tableau de la construction générale de ces langues, qui est la base indispensable des nouvelles études sur la matière. La comparaison de ces langues avec le basque offre certainement des résultats qui étonnent. La ressemblance s'étend encore plus loin qu'aux conjugaisons. Ainsi la lettre *f* manque à la plupart des langues américaines, comme à la langue basque. Elles répugnent également à toute liaison directe des consonnes muettes et liquides, dans laquelle les liquides se trouveraient à la fin du mot.

Par exemple, la langue Othomi présente des liaisons de l'*n* avec presque toutes les consonnes suivantes. Pourtant, aucune de ces analogies grammaticales n'autorise

voyer); *portando, portandovi, portandovelo* (portant, vous portant, vous le portant). Mais ce n'est pas là un principe général.

Cette particularité se retrouve parfois dans les langues sémitiques. Ainsi, en hébreu, les suffixes marquent toutes les relations de pronoms : exemple : *qâtal, qâtáltá, q'taltáni* : il a tué, tu as tué, tu m'as tué (*tá*, tu; *ni*, moi). De même en hongrois : *lát* (voir), *látok* (je vois), *látlak* (je te vois).

L'incorporation s'étend surtout aux verbes auxiliaires *être* et *avoir*, qui, composés avec des participes exprimant le présent, le passé et le futur, forment l'unique conjugaison de la langue basque. À part l'incorporation, la langue basque est supérieure au turc, qui n'a aucun verbe équivalent à l'auxiliaire *avoir;* le verbe substantif *être* fait tous les frais de la conjugaison turque.

Le premier terme des mots composés de la langue basque se réduit à la syllabe initiale de la racine, souvent même à une simple voyelle du mot primitif. Ainsi : *od-otsa,* le tonnerre, de *odeia,* nuage, et *otsa,* bruit; mot à mot : *bruit des nuages.*

Les langues de l'Amérique du Nord, le *delaware* surtout, emploient le même procédé dans les mots composés. Ainsi : *lenape,* homme, de *lenni,* indigène, et *ape,* marcher debout ; mot à mot : *l'indigène qui marche debout.* Voir études grammaticales sur la langue euskarienne, par Th. d'Abbadie et A. Chaho. (Paris, 1836, Bertrand.) (*Trad.*)

à penser que la langue basque dérive de ces langues, ou même, fasse partie de la même famille. On ignore encore, faute de documents, si cette ressemblance s'étend aussi aux radicaux. Tout ce qu'on sait jusqu'ici est, à mon avis, sans portée aucune. On prétend, pour établir cette parenté, qu'à l'origine les hommes habitaient ensemble sur un espace relativement peu étendu, d'où plus tard ils se sont répandus au loin dans des contrées éloignées les unes des autres, séparées par des continents et des mers[1]. A mon sens, ces ressemblances doivent être appréciées tout différemment. Un examen plus sérieux les fait paraître moins nombreuses et moins étranges. La conjugaison basque prend dans ses connexions une forme que je n'ai jamais trouvée dans les langues américaines. En basque, la conjugaison régulière comporte le verbe auxiliaire, ce qui n'a presque jamais lieu dans les langues américaines. C'est là une différence extrêmement importante. Au contraire, toutes les langues européennes présentent des traits caractéristiques de la conjugaison basque, surtout dans les flexions. De semblables particularités grammaticales servent plutôt, selon moi, à indiquer le degré de formation des langues, que leur parenté avec d'autres, et une étude plus approfondie pourra seule décider ces derniers points. La physionomie des langues parlées par des peuples encore barbares se révèle surtout dans les déclinaisons et les conjugaisons, car le barbare, pour construire des formes grammaticales, lie entre elles, le plus étroitement possible, les syllabes dont le sens est analogue.

1. Cette hypothèse a été émise dans un ouvrage publié en Amérique, et peu connu encore en Europe : Researches on America being an attempt to settle some points relatives to the Aborigenes of America, by James H. Mac Colloch Junior. (Baltimore by Jos. Robinson, 1817.) (*H.*)

Cela se laisse surtout apercevoir dans le rapport du verbe et du sujet. Les formes multiples qui en résultent peuvent toutes être obtenues par ce procédé, sans qu'il soit nécessaire d'attribuer à ces peuples une préférence particulière pour ces formes. En étudiant leurs langues, on est souvent embarrassé pour décider si les syllabes forment, ou non, un mot. Car, à la rigueur, l'unité du mot n'est déterminée que par l'accent, qui, presque toujours, nous est inconnu. Or, l'absence de l'accent tonique dans les terminaisons empêche de constater si deux mots sont contractés en un seul, parce que la lettre initiale du second terme a subi un changement sous l'influence de la lettre finale du premier. Ainsi, en *mixteca*, il est douteux si le sujet est incorporé au verbe (comme en mexicain), ou s'il le suit, comme en allemand. La séparation nettement marquée des mots appartient à un degré supérieur de formation, et la conjugaison est toujours en rapport avec ce progrès. La construction de la langue basque nous indique ses degrés de formation, l'époque où ils se sont opérés, et nous permet d'avancer que, de toutes les langues européennes, c'est celle qui a subi le moins de changements, et qui est restée le plus conforme à sa structure originelle. J'y vois une preuve de plus à l'appui de l'opinion exprimée plus haut, de la haute antiquité du peuple ibère. Les Grecs et les Romains n'ont certainement apparu que plus tard; et, de tous les peuples européens, les Pélasges antéhelléniques peuvent seuls à ce point de vue être comparés aux Ibères.

XLIX

RÉSULTAT DE CES RECHERCHES.

1° L'étude comparative des noms de lieux de la péninsule ibérique et de la langue basque démontre que cette langue était celle des Ibères, qui n'en parlaient qu'une, et l'identité des peuples ibériques et des peuples parlant le basque.

2° On trouve des noms de lieux basques dans toutes les parties de la Péninsule sans exception, de même que les Ibères y étaient partout répandus.

3° Parmi les noms de lieux de la Péninsule, il en est d'autres dont la comparaison avec les noms de lieux des pays habités par les Celtes atteste l'origine celtique; ils servent à faire reconnaître, là où font défaut des témoignages historiques, les localités où les Celtes se trouvèrent mêlés aux Ibères.

4° Les Ibères n'habitèrent, sans être mêlés aux Celtes, qu'autour des Pyrénées, et sur la côte méridionale; les deux peuples mélangés occupaient l'intérieur, la Lusitanie et la plus grande partie de la côte nord.

5° Les Celtes ibériens se rapportaient pour le langage aux Celtes, d'où proviennent les anciens noms de lieux de la Gaule et de la Grande-Bretagne, et les langues encore

vivantes dans ces contrées. Mais, probablement, ce n'étaient point des peuples de pure souche gallique, détachés d'une nation restée derrière eux. La différence de caractère et d'institutions le démontre suffisamment. Peut-être s'établirent-ils dans les Gaules avant les temps historiques, ou du moins avant les Gaulois. En tous cas, dans leur mélange avec les Ibères, c'était le caractère ibérien qui dominait, et non le caractère gaulois, tel que les Romains nous l'ont fait connaître.

6° Hors de l'Espagne, vers le Nord, on ne trouve aucune trace des Ibères, excepté dans l'Aquitaine ibérique, et sur une autre partie de la côte de la Méditerranée. Les Calédoniens nommément n'appartenaient pas à la race ibérique, mais à la race celtique.

7° Vers le sud, les Ibères étaient établis dans les trois grandes îles de la Méditerranée; les témoignages historiques et l'origine basque des noms de lieux le démontrent. Toutefois, ils n'y étaient pas venus, au moins exclusivement, de l'Ibérie ou de la Gaule, mais ils s'y trouvaient de temps immémorial, ou bien ils y vinrent de l'Orient.

8° Il n'est pas encore prouvé que les Ibères appartinssent aux peuples primitifs de l'Italie continentale. Cependant le grand nombre de noms de lieux d'origine basque, que l'on y remarque, donne du poids à cette opinion.

9° Les Ibères diffèrent des Celtes, tels que nous connaissons ceux-ci par les débris de leurs langues, et par le témoignage des Grecs et des Romains. Il n'y a cependant aucune raison de nier toute parenté entre les deux nations [1].

La comparaison des noms de lieux, ces monuments his-

1. Voir l'avertissement, p. XXIII. (*Trad.*).

toriques seuls encore subsistants, avec le basque, nous a donné ces résultats avec certitude. C'est là le but limité que nous nous proposions d'atteindre, et qui servira de point de départ à des recherches plus étendues. Un travail complet sur les habitants primitifs de l'Espagne demanderait, en outre, une étude comparée de la langue basque et des langues de l'Europe occidentale.

L

MONUMENTS IBÉRIQUES AVEC L'ÉCRITURE INDIGÈNE.

On s'étonnera peut-être que je ne m'explique point sur les inscriptions fort difficiles à déchiffrer, découvertes en Espagne sur des pierres, des plaques de métal, des vases de terre et des monnaies. Toutes les explications qu'on en a données jusqu'ici sont si peu satisfaisantes, qu'elles autorisent à supposer que la grande partie de ces inscriptions est écrite dans la langue du pays. Elles feront l'objet d'un travail spécial, destiné à compléter ce que la langue basque nous apprend sur les habitants primitifs de l'Espagne et dont je m'occupe depuis longtemps[1]. Je suis convaincu néanmoins que cette étude présente encore tant de confusion et d'obscurité, qu'il serait hasardeux d'en at-

1. Ce travail n'a jamais été publié. On en trouverait peut-être les éléments dans les manuscrits de G. de Humbolt, déposés à la bibliothèque royale de Berlin.

tendre des résultats utiles. Jusqu'ici les auteurs qui s'en sont occupés ne possédaient pas suffisamment la langue basque, ou montraient en sa faveur une partialité évidente. Tous ont suivi leur fantaisie; et jamais encore le travail essentiel et préparatoire de la recherche et de l'explication des signes n'a été entrepris d'une manière complète et d'après un plan régulier.

Pour arriver à des résultats sûrs, il faut étudier de nouveau les monuments (en grande partie des monnaies) figurés dans les recueils de Vélasquez, Lastanosa, Florez, etc., classer les inscriptions d'après les lieux auxquels elles appartenaient, et dresser une catalogue exact et complet des lettres et des signes qu'on y remarque. Alors seulement on pourra obtenir un alphabet, et s'en servir pour traduire, sans jamais oublier que les langues basque, celtique et punique figurent sur ces inscriptions. Actuellement, les explications manquent de bases sûres, et on en juge ainsi, même en Espagne. Don Antonio Valcarcel, dans un petit traité publié à Valence, en 1773, montrait, par l'examen d'une centaine de monnaies ignorées du public, combien on était encore loin d'une vraie méthode de déchiffrement de cette écriture inconnue[1]. Il est à croire que les recherches postérieures l'auraient confirmé dans cette opinion. En effet ces inscriptions n'ont jamais été étudiées qu'à un point de vue personnel et borné. Sestini, pour interpréter les monnaies espagnoles du cabinet de Héderra, ne s'est servi que de l'alphabet grec. Erro a lui-même composé un alphabet. Il désigne la même lettre par trois, quatre ou cinq signes différents, et applique le même signe à des lettres différentes; il lit tantôt à droite, tantôt

1. *Medallas de las colonias, municipios y pueblos antiquos de España*, por D. Antonio Val-Carcel Pio de Saboya y Spinola, p. 21. (*H.*)

à gauche, se permet des élisions de voyelles, des contractions de lettres, des abréviations de mots, tout à fait arbitraires. Cette diversité d'opinions et cette imperfection des méthodes m'ont fait hésiter à mentionner beaucoup de noms de lieux entièrement inconnus jusqu'ici, que Erro et Sestini prétendent avoir découverts sur les monnaies, tracés en caractères indigènes. De même que les écrivains romains nous donnent souvent à la fois le double nom, latin et indigène, des localités, de même la plupart des monnaies portent deux inscriptions, l'une latine, l'autre dans une autre langue, et qui ne sont que la répétition l'une de l'autre. Nous avons vu la même chose pour les noms d'individus. En conséquence, j'ai cru inutile de compliquer, par l'interprétation des inscriptions, une recherche où tant de points sont encore douteux, et qui demande tant de prudence et de circonspection [1].

1. On s'est livré depuis quelques années à de fort ingénieuses tentatives de recomposition de l'alphabet ibérien. Voy. là-dessus les ouvrages de MM. Lenormant (*Mémoire sur l'alphabet celtibérien*; *Revue numismatique*, 1850); de Saulcy (*Alphabet celtibérien*); de Lorichs (*Recherches numismatiques*), et surtout les beaux travaux de l'habile philologue de Béziers, M. Boudard (*Numismatique ibérienne; Études sur l'alphabet ibérien*. Paris, Leleux, 1852). M. Boudard pense que les Ibères possédaient un alphabet *national*. C'est par l'examen des légendes des monnaies et de quelques autres débris d'écriture en très-petit nombre, qu'il s'est cru autorisé à en présenter le tableau suivant :

L'alphabet ibérien se compose de vingt-quatre lettres.

Treize consonnes : *b*, *c*, *d*, *g*, *k*, *l*, *m*, *n*, *p*, *r*, *s*, *t*, *z*.

Six voyelles : *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, *y*.

Une aspirée : *h*.

Quatre lettres à son mixte : *kh*, *ch*, *tz*, *ho*.

Le point . qui indique une voyelle omise.

Une autre lettre signifiant *co*.

L'écriture ibérienne va toujours de gauche à droite.

Les lettres ibériennes se composent en général de lignes droites. Les lettres arrondies sont des *copies plus ou moins exactes de quelques lettres phéniciennes tournées à droite*, ou s'introduisirent à l'époque où les peu-

ples gréco-italiques commencèrent à entretenir des relations plus fréquentes avec l'Espagne.

M. Boudard reconnaît donc que les Ibères ont reçu des étrangers une partie des lettres de cet alphabet national. Aussi il est permis de douter que G. de Humbolt, si habitué à n'admettre que les faits rigoureusement démontrés, eût accepté dans leur entier les découvertes des érudits modernes dans une question qui lui semblait, à bon droit, si pleine d'obscurités.

On a fait grand bruit, depuis quelques années, des alphabets des peuplades du nord de l'Afrique, où l'on croyait apercevoir des monuments *originaux*, indices d'une civilisation antique et inconnue à laquelle on rattachait la civilisation ibérique. L'un des plus illustres historiens de notre époque, en même temps philologue des plus profonds, M. Mommsen, dont la saine critique a fait évanouir tant de chimères, s'exprime ainsi sur ce point :

« L'alphabet libyque ou numide, celui usité chez les Berbères aujourd'hui comme au temps jadis, pour l'écriture de la langue non » sémitique, est l'un des innombrables dérivés du type araméen » primitif. Dans quelques-uns de ses détails, il semble même s'en rapprocher plus encore que celui des Phéniciens. Qu'on n'aille cependant » pas croire que les Libyens auraient reçu l'écriture d'importateurs plus » anciens que les Phéniciens eux-mêmes ; il en est de même ici qu'en » Italie, où certaines formes évidemment plus vieilles n'empêchent pourtant pas que l'alphabet local ne se rattache aux types grecs. Tout ce » qu'on en peut induire, c'est que l'alphabet libyque appartient à l'écriture phénicienne d'une époque remontant au delà de celle où furent » tracés les monuments phéniciens qui nous sont parvenus. » (*Hist. romaine*, t. III, p. 15).

D'après M. Ernest Renan (*Langues sémitiques*, p. 210), l'alphabet phénicien était devenu, *sous diverses formes*, l'alphabet commun de tous les peuples méditerranéens, avant d'être remplacé par l'alphabet grec et l'alphabet latin, c'est-à-dire par deux transformations de lui-même.

(*Trad.*)

INDEX DES NOMS

B

C

E

F

G

H

I J

L

M

N

O

T

INDEX DES MOTS

APPENDICE

CARACTÈRE ET CIVILISATION DES IBÈRES

Le lecteur nous saura gré de placer sous ses yeux un extrait du tome III de l'*Histoire romaine* de M. Mommsen, qui complète ce que G. de Humbolt (ch. XLIII) nous apprend du caractère et de la civilisation des Ibères :

En Espagne (après la deuxième guerre punique), les villes grecques et phéniciennes de la côte, Empuries (*Ampurias*), Sagonte, Carthagène, *Malaca*, Gadès, se soumirent d'autant plus volontiers à la domination romaine que, laissées à elles-mêmes, elles eussent eu peine à se défendre contre les indigènes. Mais ces derniers donnèrent incroyablement à faire aux Romains, non qu'il n'y eût à l'intérieur du pays quelques éléments de civilisation propre, et dont nous ne saurions d'ailleurs suffisamment retracer le tableau.

Nous trouvons chez les Ibères une écriture nationale au loin répandue, qui se divise en deux branches principales :

Celle d'au delà de l'Èbre, et celle de l'Andalousie. L'une et l'autre, se subdivisant sans doute en une foule de rameaux, remontaient jusque dans les temps anciens et se renouaient à l'ancien alphabet grec. On rapporte que les Turdétans (pays de Séville) possédaient d'antiques chants, un code de lois versifiées contenant six mille vers, et des annales historiques. Ce peuple était assurément l'un des plus avancés parmi tous les autres; il était aussi l'un des moins belliqueux, et ne faisait la guerre qu'avec des soldats mercenaires. C'est à la même contrée que s'appli-

quent les récits de Polybe, lorsque, parlant de l'état florissant de l'agriculture et de l'élève des bestiaux chez les Espagnols, il raconte que, faute de débouchés suffisants, le blé et la viande y étaient à vil prix, et énumère les magnificences des palais des rois, avec leurs vases d'or et d'argent remplis de *vin d'orge*. Une partie de l'Espagne, tout au moins, s'appropria rapidement les usages de la civilisation romaine, et même se *latinisa* de meilleure heure que les autres provinces transmaritimes. Les bains chauds, par exemple, sont dès cette époque dans les habitudes des indigènes, à l'instar de l'Italie. Il en est de même de la monnaie romaine : nulle part, hors de l'Italie, elle n'entre aussi vite dans la circulation usuelle, et la monnaie frappée en Espagne l'imite et la prend pour type. L'*argent d'Osca* (Huesca, en aragon), ou le *denier espagnol*, avec légende en langue ibère, est mentionné dès 559, et son monnayage, en effet, ne peut avoir commencé beaucoup plus tard, puisqu'il est l'exacte copie de l'ancien *denier romain*. Mais s'il est vrai que dans le Sud et dans l'Est, les indigènes aient ouvert en quelque sorte le chemin à la civilisation et à la domination romaine, il n'en fut point ainsi, tant s'en faut, dans l'Ouest, dans le Nord et à l'intérieur du pays. Là, les nombreuses et rudes peuplades se montraient absolument réfractaires. A *Intercatia*, non loin de *Palencia* (Palantia), chez les Vaccaens, dans la *Tarraconaise*, par exemple, l'usage de l'or et de l'argent était ignoré encore vers l'an 600. Elles ne s'entendaient ni entre elles ni avec les Romains. La hauteur chevaleresque de l'esprit chez les hommes, et au moins autant chez les femmes, formait le trait caractéristique de ces libres Espagnols. En envoyant son fils au combat, la mère l'enflammait par le récit des exploits des aïeux, et la jeune fille allait spontanément offrir sa main au plus brave. Ils pratiquaient les duels, soit pour remporter le prix de la valeur guerrière, soit pour vider leurs litiges. Les questions d'héritage entre les princes, parents du chef défunt, étaient ainsi tranchées.

Fréquemment, un guerrier illustre sortait des rangs et s'en allait devant l'ennemi provoquer, en l'appelant par son nom, un adversaire choisi ; le vaincu laissait au vainqueur son épée et son manteau, et parfois concluait avec lui le pacte d'hospitalité.

Vingt ans après les guerres d'Annibal, la petite cité celtibère de *Complega* (vers les sources du Tage) fit savoir au général des Romains qu'elle réclamait par chaque homme tombé dans la bataille un cheval et un manteau, ajoutant qu'il lui en coûterait cher s'il refusait. Excessifs dans leur fierté et leur honneur militaire, beaucoup ne voulaient pas survivre à la honte de se voir désarmés. Avec cela, toujours prêts à suivre le premier recruteur venu, à aller jouer leur vie dans la querelle des étrangers; témoin ce message qu'un Romain, qui les savait par cœur, expédia un jour à une bande de Celtibères, à la solde des Turdétans : « Ou retournez chez vous, ou passez au service de Rome » avec *double paye*, ou fixez le lieu et le jour pour le combat. » Que si nul ne venait les acheter, ils se réunissaient en bandes, et allaient guerroyer pour leur compte, ravageant les contrées où régnait la paix, prenant et occupant les villes, absolument comme les brigands de Campanie.

Telle était l'insécurité, la sauvagerie des régions de l'intérieur qu'on regardait chez les Romains comme une peine rigoureuse d'être interné dans l'ouest de Carthagène, et qu'au moindre trouble sur un point de la contrée les commandants romains dans l'*Espagne ultérieure* ne se mouvaient plus sans une escorte sûre, comptant parfois jusqu'à six mille hommes. En veut-on une autre preuve? Empuries, à la pointe occidentale des Pyrénées, formait une double ville gréco-espagnole, où les colons grecs vivaient côte à côte avec leurs voisins. Installés tous sur une presqu'île séparée de la cité espagnole, du côté de la terre, par une forte muraille, ils y plaçaient chaque nuit, pour la garder, le tiers de leurs milices civiques; et à la porte, unique, un de leurs premiers magistrats se tenait à toute heure. Nul Espagnol n'avait l'entrée; les Grecs n'apportaient les marchandises à vendre aux indigènes que sous bonne et solide escorte.

C'était une rude tâche que s'imposaient les Romains, à vouloir dompter et civiliser, quand même, ces peuples turbulents amoureux des combats, ardents déjà à la façon du *Cid* et emportés comme *Don Quichotte*. Militairement parlant l'entreprise n'offrait pas de grandes difficultés. Sans nul doute, les Espagnols avaient fait voir derrière les murailles de leurs villes ou à la suite d'An-

nibal, qu'ils n'étaient point de méprisables adversaires. Souvent ils firent reculer ou ébranlèrent les légions, quand leurs colonnes d'attaque se lançaient sur elles, terribles et armées de la courte épée à deux tranchants que les Romains leur empruntèrent plus tard. S'ils avaient pu se soumettre à la discipline ; s'ils avaient eu quelque cohésion politique, ils eussent été assez forts, peut-être, pour repousser victorieusement l'envahisseur étranger ; mais leur bravoure était celle du *guerillero* et non celle du soldat, et le sens politique leur faisait absolument défaut. Il n'y eut jamais chez eux ni la guerre ni la paix, à vrai dire, comme le leur reprochera César un jour. En paix, ils ne se tinrent jamais tranquilles ; en guerre, ils se comportèrent toujours mal. Les généraux de Rome culbutaient aisément les bandes d'insurgés auxquelles ils avaient affaire ; mais l'homme d'État romain ne savait où se prendre pour apaiser leurs incessantes révoltes et leur donner la civilisation : tous les moyens employés n'étaient que des palliatifs, dès que hors d'Italie on ne voulait pas encore, à l'époque où nous sommes, avoir recours au seul et unique procédé qui eût pu être efficace, la colonisation latine sur une grande échelle. (Mommsen, t. III, p. 273-76, de la traduction de M. Alexandre.)

ŒUVRES PHILOLOGIQUES

DE

G. DE HUMBOLT

Annonce d'un écrit sur la langue et sur la nation basques. (Museum allemand, — 1812.)

Rectifications et additions au Mithridate d'Adelung sur la langue basque ou cantabrique. (Berlin, 1817.)

Recherches sur les habitants primitifs de l'Espagne à l'aide de la langue basque. (Berlin, 1821.)

De l'origine des formes grammaticales et de leur influence sur la formation des idées. (Mem. acad. de Berlin, 1822-1823.)

Lettre à Abel Rémusat sur les formes grammaticales en général, et sur le génie de la langue chinoise en particulier (Paris, 1827), avec avertissement d'Abel Rémusat.

Mémoire sur la séparation des mots dans les textes sanscrits. (Journal asiatique, 1827.)

Sur les formes des verbes produites en sanscrit à l'aide des suffixes *va* et *ya* (1827).

Essai sur les meilleurs moyens de constater les affinités des langues orientales (T. 2 des transactions de la Société asiatique de Londres).

Mémoires sur 4 statues égyptiennes du musée royal de Berlin. (Essai d'interprétation des hiéroglyphes, 1827.)

Du Duel. (Berlin, 1828.)

Des rapports de l'écriture avec le langage. (Mém. acad. de Berlin, 1829.)

Du rapport des adverbes de lieu avec les pronoms dans diverses langues. (Berlin, 1830.)

Du Bhagâvâd-gitâ. (Berlin, 1830.)

De l'étude comparée des langues. (Berlin, 1832.)

De la langue kawi dans l'île de Java, avec une introduction sur la différence de construction des langues et de son influence sur le développement intellectuel du genre humain. (Berlin, 1836.)

BIBLIOGRAPHIE BASQUE

Dans l'introduction de son édition des proverbes d'Oyhénart, M. Francisque Michel a publié une excellente bibliographie basque, à laquelle nous renvoyons le lecteur.

Il y fait mention du Dictionnaire basque, de Sylvain Pouvreau, prêtre du diocèse de Bourges. La bibliothèque impériale possède deux exemplaires manuscrits de ce dictionnaire. L'un portant anciennement le n° 7700 ³, et aujourd'hui *Celt* et B, n° 7, est sans lacune; il commence par le mot *Abadea* et finit par le mot *Xuxquerra.*

L'autre, ainsi que le dit M. F. Michel, commence par le mot *Çafarda*, et les lettres A et B manquent au commencement; mais on trouve à la fin un cahier, écrit sur plus grand papier, et de la même main, contenant la lettre A.

M. Burgaud des Marets a fait faire une copie de ces manuscrits, et il fait imprimer un travail de même nature qui ne reproduit pas textuellement le glossaire de Pouvreau.

Nous croyons en outre rendre un vrai service aux bibliophiles, en donnant la liste complète des ouvrages de littérature et de philologie basques, publiés par les soins de S. Altesse le prince Louis-Lucien Bonaparte, et qui occupent une place si importante parmi ceux qu'il a édités pour faciliter l'étude comparative des langues européennes, notamment des langues basque, celtique, gaëlique, de Cornouailles, bretonne, grecque moderne, italienne, espagnole, portugaise, allemande, anglaise, frisonne, russe. — Le catalogue complet, formant un in-16 de 32 pages, a été imprimé à Londres chez Georges Barclay (1858).

CATALOGUE

DES OUVRAGES SUR LA LANGUE BASQUE

ÉDITÉS

Par le prince LOUIS-LUCIEN BONAPARTE

(Londres, 1862)

1° Canticum Canticorum Salomonis, tribus Vasconiæ linguæ dialectis in Hispaniâ vigentibus versum, opere et studio Josephi A. de Uriarte et Ludovici L. Bonaparte.

Londini, 1858. (George Barclay.) In-4 de 4 feuilles 1/4. 250 exemplaires.

2° Canticum trium puerorum in septem præcipuos Vasconiæ linguæ dialectos versum.

Londini, 1858. (George Barclay.) In-4 de 2 feuilles 1/4. 250 exemplaires.

3° Canticum trium puerorum in XI Vasconiæ linguæ dialectos versum. Collegit et novæ orthographiæ accommodavit Ludovicus Lucianus Bonaparte.

Londini, 1858. (W. H. Billing.) In-4 de 2 feuilles 1/4. 250 exemplaires.

4° Canticum trium puerorum in XI Vasconiæ linguæ dialectos ac varietates versum. Collegit et novæ orthographiæ accommodavit Ludovicus Lucianus Bonaparte.

Londini, 1858. (George Barclay.) In-4 de 2 feuilles 1/4. 250 exemplaires.

5° Prodromus evangelii Mathei octupli, seu oratio dominica, hispanice, gallice et omnibus Vasconiæ linguæ dialectis reddita, nec non orthographiæ in evangelio adhibitæ accommodata.

Londini, 1857. In-4, 1/2 feuille. 100 exemplaires.

6° Joan. III. 16. (Dial. Guipuzcoano.)
— — (Dial. Vizcaino.)

In-8, 1/8 de feuille. 24 exemplaires.

7° Dialogues basques : guipuscoans, biscayens, labourdins, souletins ; par Don A.-P. Iturriaga, le P. J.-A. de Uriarte, M. le capitaine Duvoisin, M. l'abbé Inchauspe. Accompagnés de deux traductions espagnole et française.

Londres, 1857. (W. H. Billing.) In-8 oblong de 15 feuilles 1/8, plus une page d'errata. Édition tirée à 251 exemplaires.

8° Noticia de las obras vascongadadas que han salido à luz despues de las que cuente el P. Larramendi.

San Sebastian. Imprenta de Ignacio Ramon Baroja, 1856. In-8 de 3/4 de feuille. 200 exemplaires.

Dialecte de Guipuscoa.

9° Biblia edo testamentu zav eta berria Aita fray Josè Antonio de Uriartec latinezco vulgatatic lambicico aldiz Guipuzcoaco euscarara itzulia. Luis-Luciano Bonaparte principeac eta Don José Antonio de Aspiazu quipuzcoatarrac lagunduric.

Londres, 1859. (Strangeways and Walden.) Grand in-8 de 8 feuilles. Édition tirée à 249 exemplaires, plus 2 exemplaires in-4 de 16 feuilles, formant chacun 2 volumes. Genèse-Lévitique.

10° El Evangelio segun san Mateo, traducido al vascuence, dialecto guipuzcoano.

Londres, 1857. (W. H. Billing.) In-8 de 8 feuilles et 1/8, plus une page d'errata. Édition tirée à 8 exemplaires numérotés.

11° El Evangelio segun san Mateo, traducido al vascuence, dialecto guipuzcoano, por el P. Fr. José Antonio de Uriarte, para el principe Luis Luciano Bonaparte.

Londres, 1858. (W. H. Billing.) In-8 de 9 feuilles 3/8, plus une page d'errata. 24 exemplaires numérotés.

12° El Apocalipsis del apostol san Juan, traducido al vascuence, dialecto guipuzcoano, por el P. Fr. Jose Antonio de Uriarte, para el principe Luis Luciano Bonaparte.

Londres, 1858. (L. Billing.) In-16 de 4 feuilles 1/8. 50 exemplaires.

Dialecte Biscayen.

13° El Evangelio segun san Mateo, traducido al vascuence, dialecto vizcaino, por el P. Fr. José Antonio de Uriarte, para el principe Luis Luciano Bonaparte.

Londres, 1857. (W. H. Billing.) In-8 de 9 feuilles 3/4, plus l'errata. 10 exemplaires numérotés, portant sur la première page le nom du destinataire.

14° El Apocalipsis del apostol san Juan, traducido al vascuence, dialecto vizcaino, por el P. Fr. José Antonio de Uriarte, para el principe Luis Luciano Bonaparte.

Londres, 1857. (W. H. Billing.) In-16 de 4 feuilles 5/16, plus l'errata. 51 exemplaires.

Variété du Llodio.

15° Doctrina Cristiana en el vascuence de Llodio, provincia de Alava.

Londres, 1858. (L. Billing.) In-32 d'1 feuille 5/16. 50 exemplaires.

Dialecte de la Haute-Navarre.

16° El evangelio segun san Mateo, traducido al vascuence, dialecto navarro, por D. Bruno Etchenique de Elizondo, para el principe Luis Luciano Bonaparte.

Londres, 1857. (W. H. Billing.) In-8 de 7 feuilles 5/8, plus une page d'errata. 10 exemplaires numérotés, avec le nom du destinataire.

Dialecte du Labour.

17° Biblea edo Testament zabar eta berria Duvoisin kapitainak latinezko vulgatatik lehembiziko aldiko laphurdiko eskarara itzulia. Luis Luziano Bonaparte, printzeak argitara emana.

Londres, 1859. (Strangeways and Walden.) Grand in-8 de 40 feuilles. 249 exemplaires, plus 2 exemplaires in-4 de 80 feuilles, formant chacun 2 volumes. Genèse-Proverbes, VII, 4.

18° Le livre de Ruth, traduit en basque labourdin par le capitaine Duvoisin.

Londres, 1860. (Strangeways and Walden.) In-32 de 3/8 de feuille. 250 exemplaires.

19° Le Cantique des Cantiques de Salomon, traduit en basque labourdin par M. le capitaine Duvoisin.

Londres, 1859. (George Barclay.) 250 exemplaires.

Dialecte de la Basse-Navarre.

20° L'Évangile selon saint Matthieu, sur la version de M. le Maistre de Sacy, traduit en langue basque, dialecte bas-navarrais, par M. Salaberry (d' Ibarrole), pour le prince Louis-Lucien Bonaparte.

Bayonne, 1856. (Veuve Lamaignère.) In-8 de 11 feuilles 3-4. 12 exemplaires avec le nom imprimé de chaque destinataire, etc.

21° Vocabulaire de mots basques bas-navarrais, traduits en langue française par M. Salaberry (d' Ibarrole).

Bayonne, 1856. (Veuve Lamaignère.) In-18 de 7 feuilles 1/2. 500 exemplaires.

Dialecte de Soule.

22° Le Saint Évangile de Jésus-Christ selon saint Matthieu, traduit en basque souletin par l'abbé Inchauspe pour le prince Louis-Lucien Bonaparte. — Bayonne, veuve Lamaignère. — Jesus-Kristen Ebanjelio saintia sen Mathieuren arauera, Inchauspe, aphizac zuberouco uscaralat utzulurio Louis-Lucien Bonaparte printzi̇arentaco.

Bayounan, 1856. (Andire Lamaignère alhargunxaren imprimerian.) Grand in-8 de 10 feuilles 3/4, plus 2 feuilles 7/8 de notes grammaticales sur la langue basque. 12 exemplaires numérotés, avec le nom du destinataire.

23° L'Apocalypse de l'apôtre saint Jean, traduite en basque souletin par l'abbé Inchauspe, pour le prince Louis-Lucien Bonaparte.

Londres, 1858. (L. Billing.) 50 exemplaires.

24° Le verbe basque, par l'abbé Inchauspe, ouvrage publié par le prince Louis-Lucien Bonaparte.

Bayonne. (Veuve Lamaignère.) Paris, 1858. (Benjamin Duprat.) In-4 de 65 feuilles 1/2. 500 exemplaires.

EXTRAIT DU TROISIÈME CATALOGUE

Du prince LOUIS-LUCIEN BONAPARTE

Publié à Londres en 1863 (Strangeways et Walden).

1° Langue basque et langues finnoises, par le prince Louis-Lucien Bonaparte. In-4°, 46 pages et 4 tableaux.

Londres. (Strangeways et Walden.) 230 exemplaires.

2° Le Cantique des Cantiques de Salomon, traduit en langue basque de Guipuscoan, par le prince Louis-Lucien Bonaparte.

Londres. (Strangeways et Walden.) In-16, 20 pages. 250 exemplaires.

3° Le Cantique des Cantiques de Salomon, traduit en basque biscayen central, tel qu'il est communément parlé aux environs de Bilbao, et accompagné d'une traduction en basque biscayen littéraire de Marquina, par le P. J. A. de Uriarte, suivi d'un dictionnaire comparatif des dialectes basques et de notes explicatives par le prince Louis-Lucien Bonaparte.

Londres. (Strangeways et Walden.) In-16, 35 pages. 250 exemplaires.

4° La Doctrina Cristiana, traducida al vascuence, dialecto Vizcaino, variedades de Marquina, Bermeo, Arratia, Centro y Ochandiano.

Londres. (Strangeways et Walden.) In-4, 1-8 pages. 250 exemplaires.

5° La Profecia de Jonas, traducida al vascuence, dialecto navarro del valle de Baztan, segun ahora comunmente se habla en la villa de Elizondo ; por don Bruno Echenique.

Londres. (Strangeways et Walden.) In-16, 16 pages. 250 exemplaires.

6° La Prophétie de Jonas, traduite en dialecte basque de la Basse-Navarre, tel qu'il est communément parlé dans la vallée de Cize, par M. l'abbé Casenave.

Londres. (Strangeways et Walden.) In-16, 16 pages. 250 exemplaires.

7° La Sainte Bible, traduite pour la première fois en langue de Labour.

Londres. (Strangeways et Walden.) Grand in-8, colonnes, 641,816 pages. 250 exemplaires.

TABLE DES MATIÈRES



IMPRIMERIE L. TOINON ET Cᵉ, A SAINT-GERMAIN.

